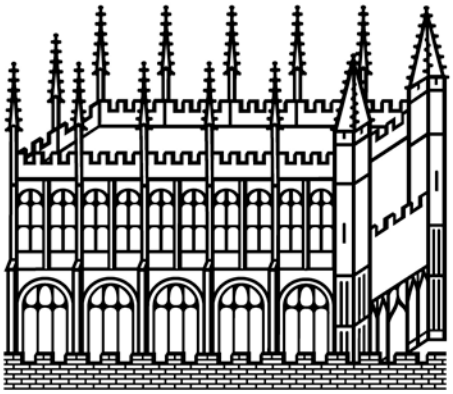


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

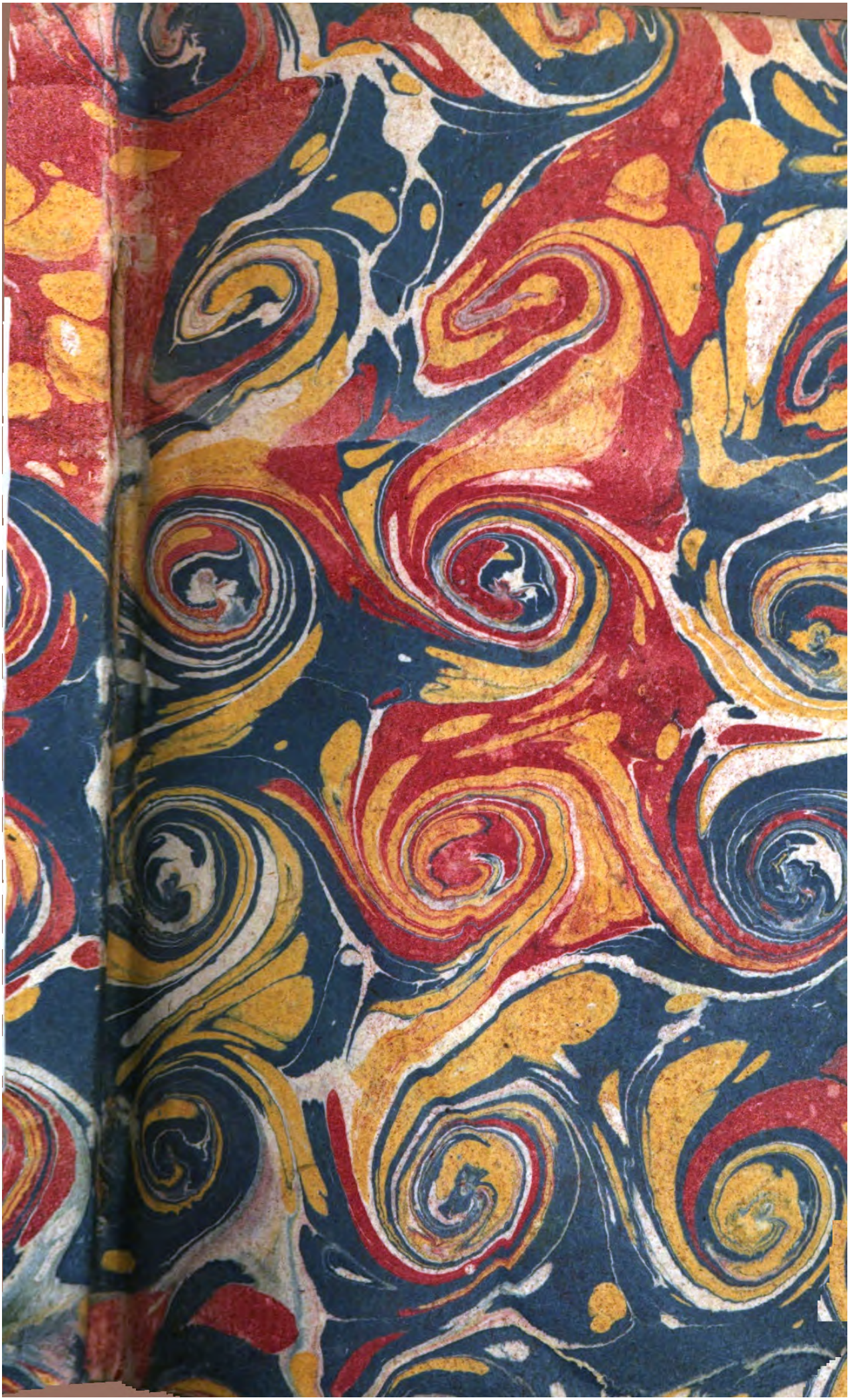
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

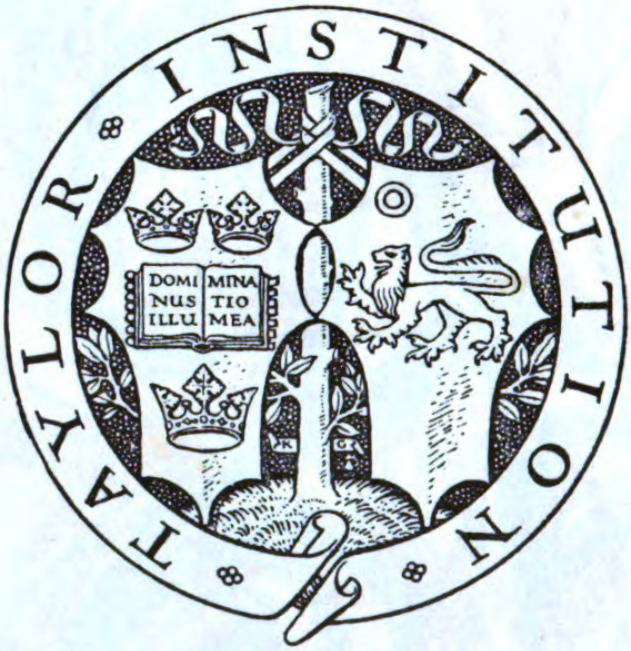
For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

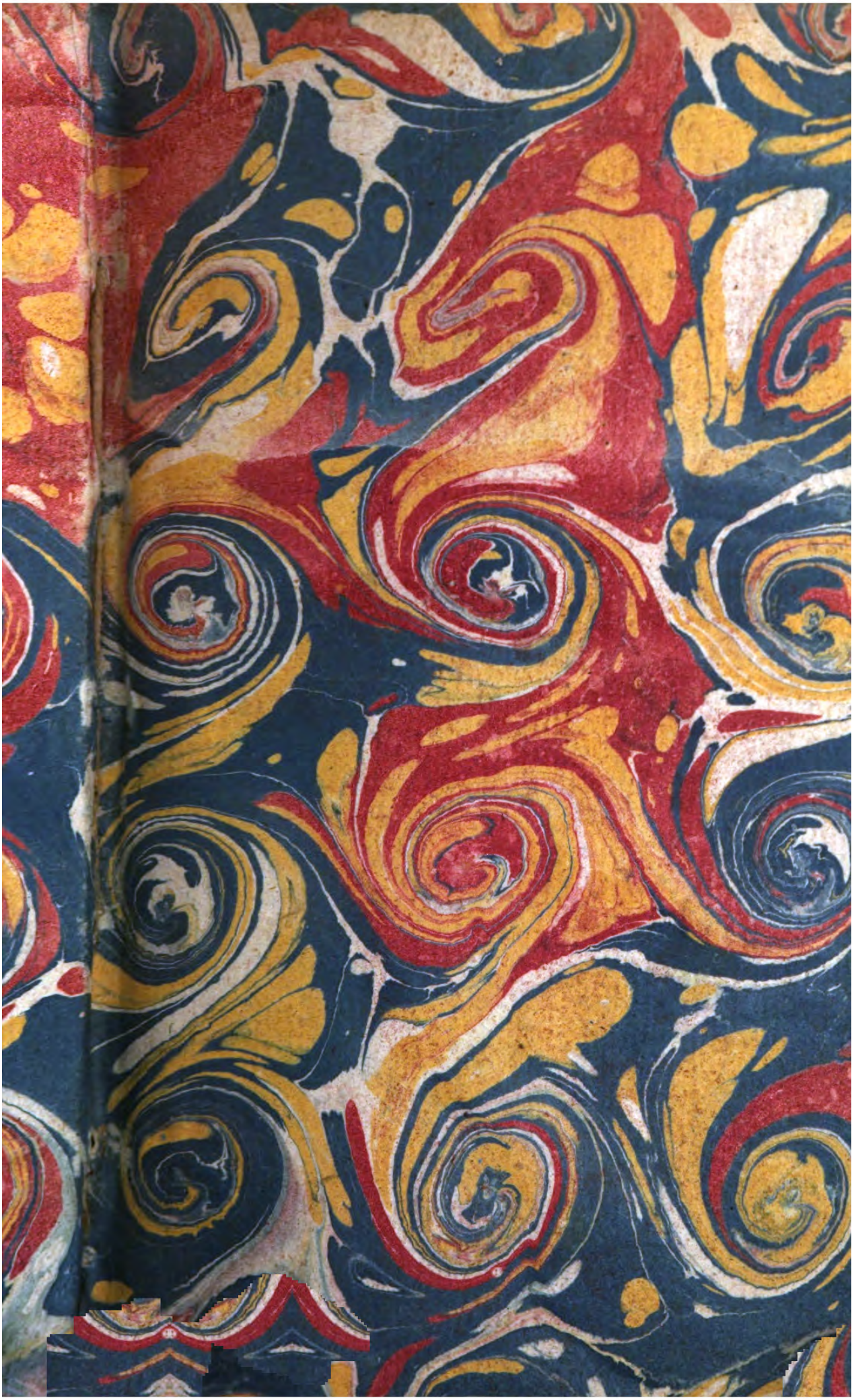
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Vet. Fr. II A. 319

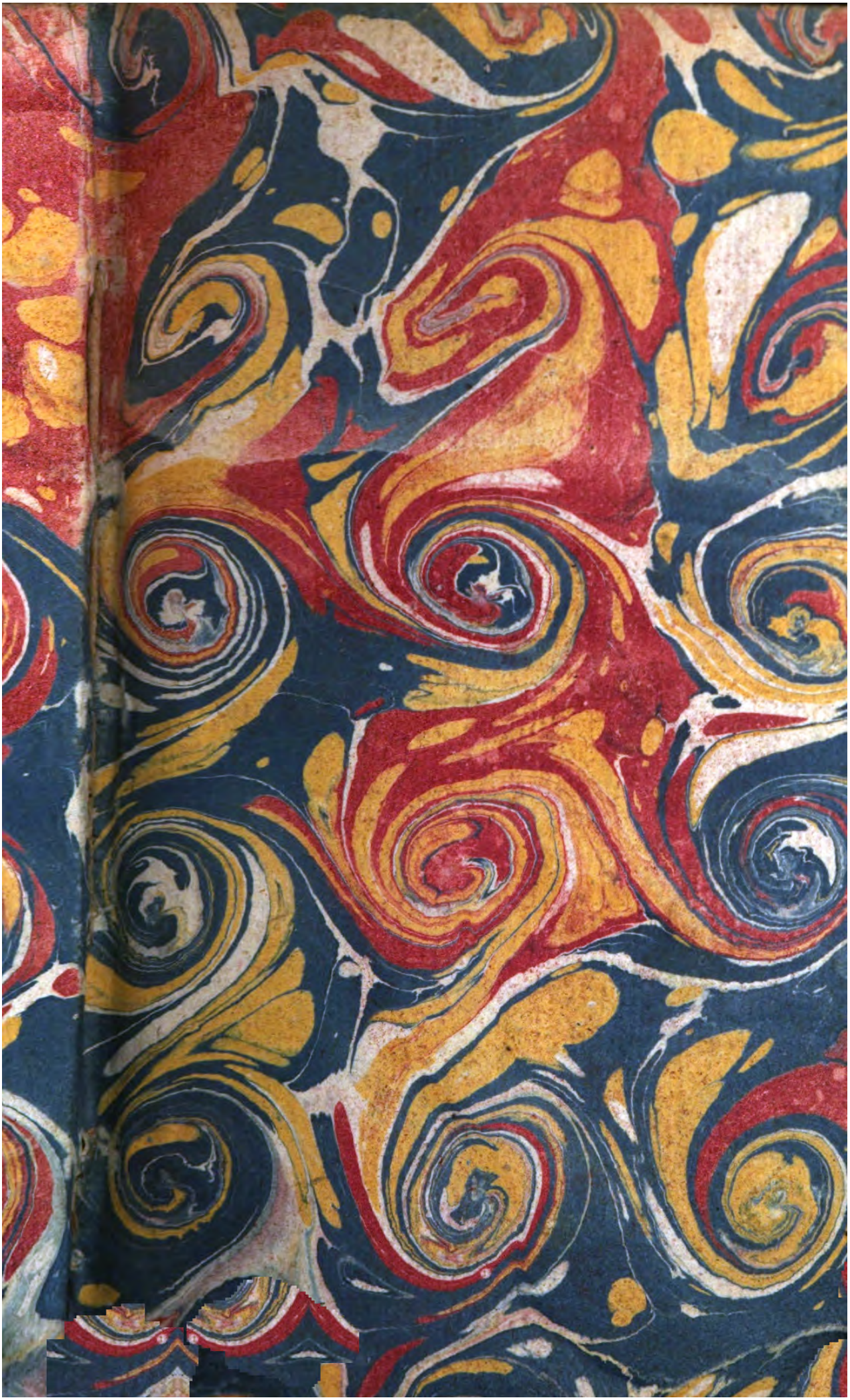


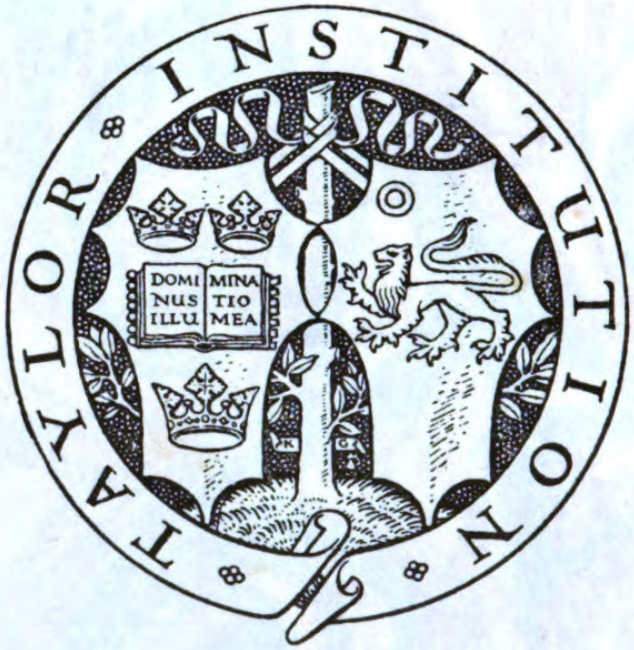


Vet. Fr. II A. 319

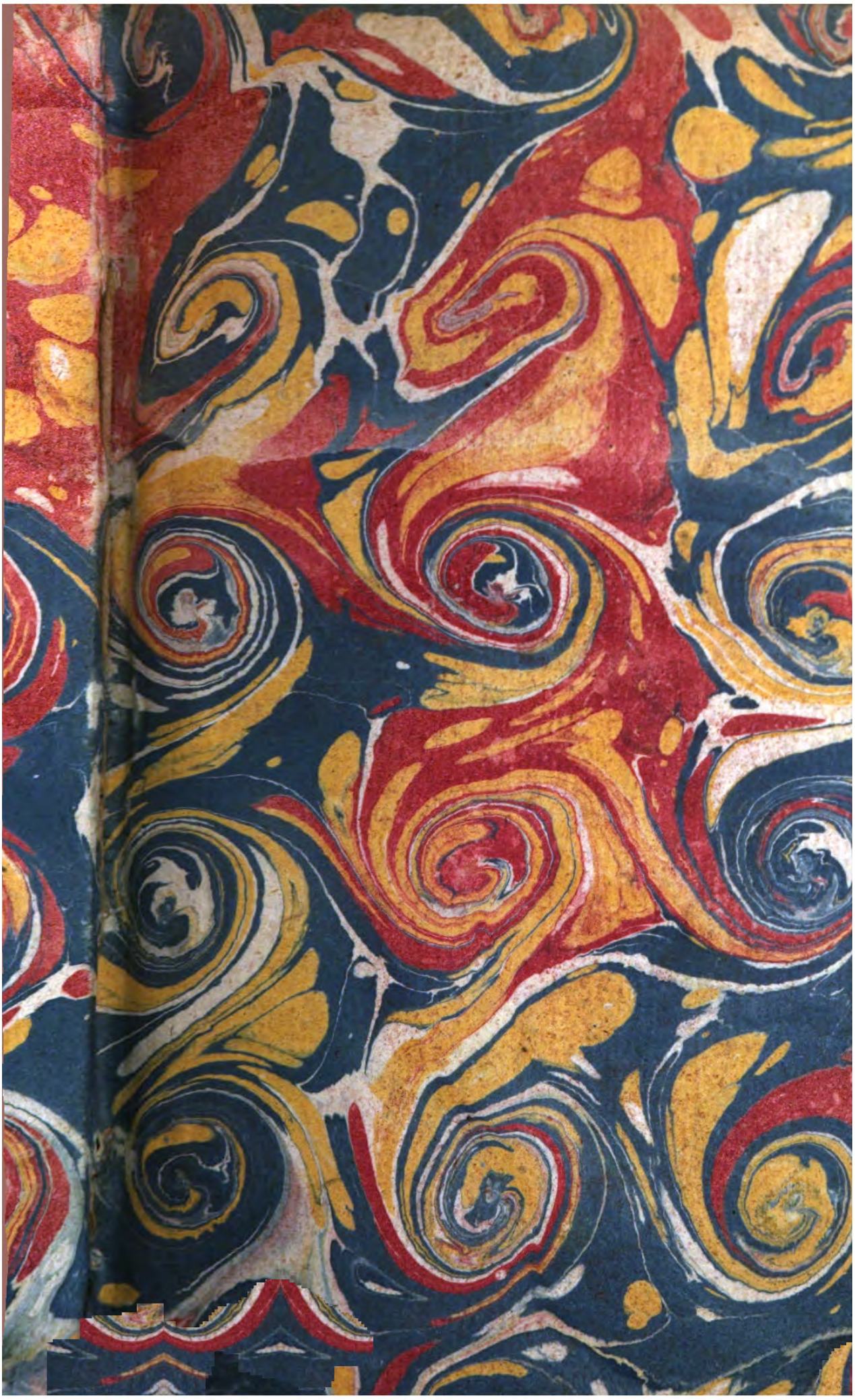


TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA
Vet. Fr. II A. 319

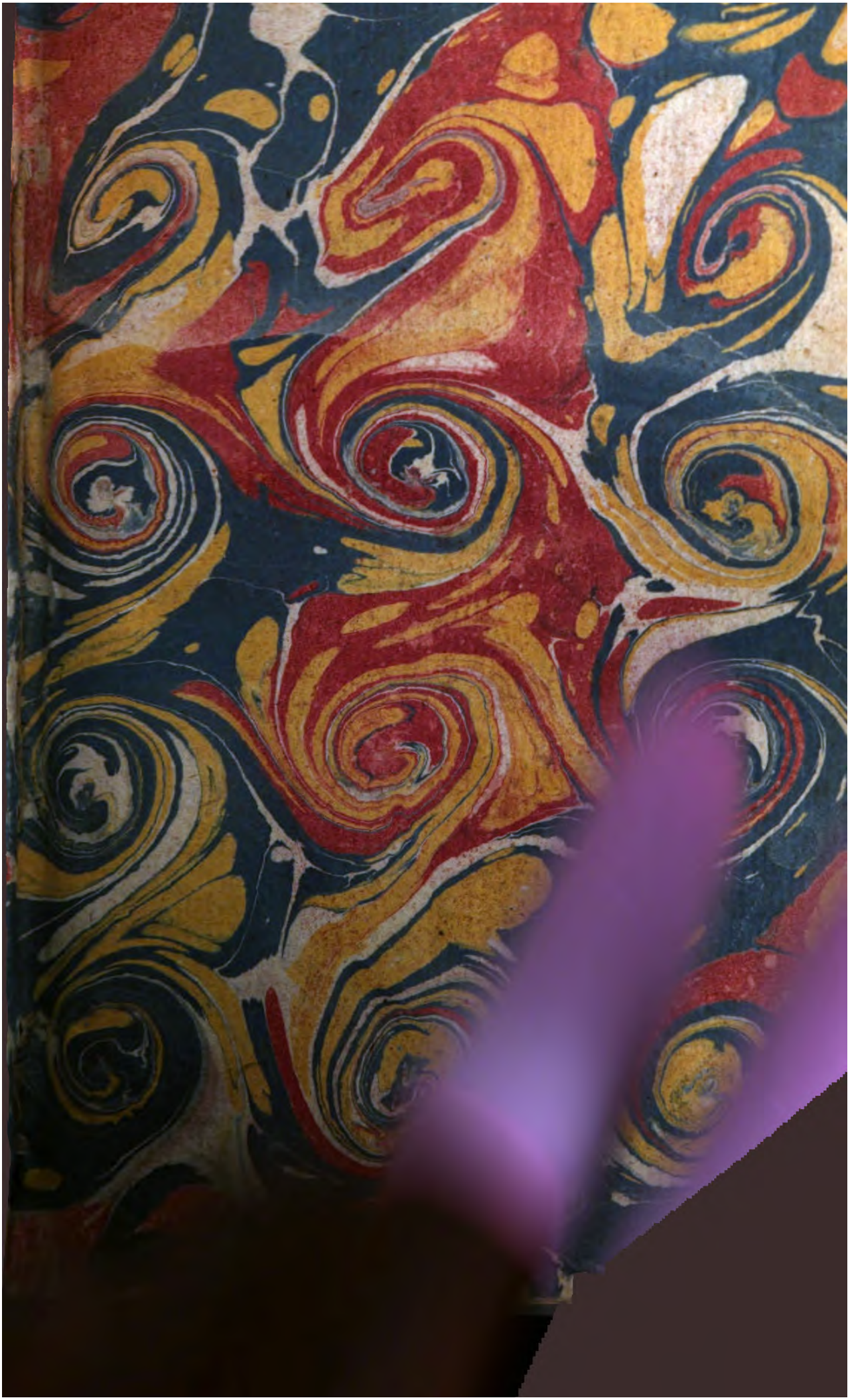


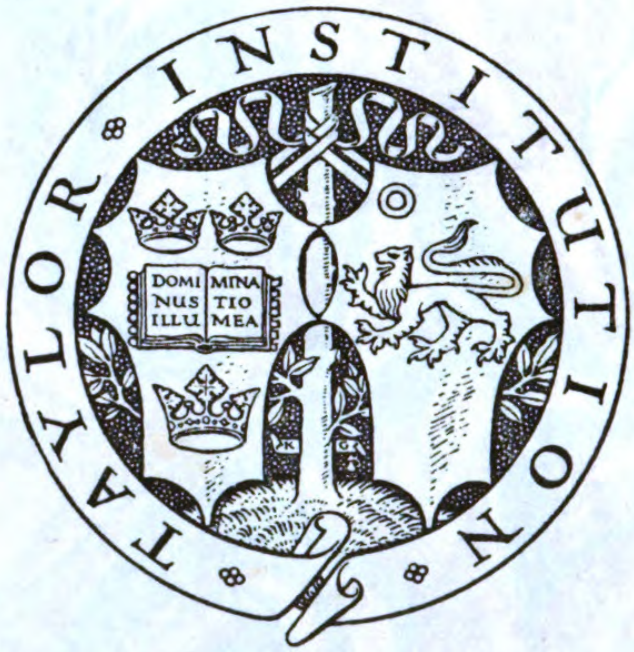


Vet. Fr. II A. 319



Vet. Fr. II A. 319





Vet. Fr. II A. 319

2 mat

HISTOIRE
DU
STADHOUDERAT
DEPUIS SON ORIGINE
JUSQU'A PRESENT.

Par M. l'Abbé RAYNAL.

CINQUIEME EDITION.

TOME I.

M. DCC. L.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
21 JUL 1963
OF OXFORD
LIBRARY

A MONSIEUR
LE MARQUIS
DE B***

MONSIEUR,

Je vous ai vû balancer les intérêts des Nations avec tant d'impartialité, ſuivre le fil des affaires publiques avec tant de pénétration, développer le génie des peuples avec tant de fineſſe, que je me ſuis cru autoriſé à vous adreſſer un Ecrit qui a quelque rapport à ces connoiſſances. Les évenemens ſinguliers, mais ſans principes; les faits curieux, mais ſans liaiſon; les révolutions étonnantes, mais ſans but, peuvent amuſer, & amuſent ſouvent la multitude.

Les Philoſophes comme vous, MONSIEUR, *exigent quelque choſe de plus. L'Hiſtoire ne les intéreſſe que par de grandes ſcenes, occaſionnées par de grandes paſſions, traverſées par de grands obſtacles, ſoûtenues par de grands intérêts, compliquées par de grands reſſorts, conduites par de grands génies. L'Hiſtoire du Stadhoudérat m'a paru réunir ces avantages. Vous y verrez une Maiſon puiſſante & fertile en grands-hommes, ſe former un ſyſtème d'élévation, & ne le jamais perdre de vûe. Guerres étrangeres, guerres civiles, guerres de religion, émotions populaires, alliances; les Princes d'Orange ont tout rapporté au projet qu'ils avoient formé d'uſurper la Souveraineté des Provinces-Unies. Tous les Stadhouders n'ont pas marché d'un même*

pas vers ce but : le premier y tendoit par l'inſinuation, le ſecond par la hauteur, le troiſieme par la modération, le quatrieme par l'emportement, le cinquieme par l'intrigue ; la voix publique nous apprendra ce que nous devons penſer du ſixième. Je me ſuis propoſé de marquer la marche de ces différens caracteres. Si c'étoient des vertus que j'euſſe eû à peindre, la choſe auroit été plus aiſée ; j'en aurois trouvé le modele dans vous.

J'ai l'honneur d'être avec un très-reſpectueux attachement,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur

***

AVERTISSEMENT.

UN Ecrivain célebre par les Ouvrages qu'il a donnés ſur le Droit Public & les intérêts des Princes, a fait réimprimer à Amſterdam mon Hiſtoire du Stadhoudérat ; & c'eſt d'après lui qu'a été faite la traduction Hollandoiſe. Son édition eſt remarquable par des augmentations, des retranchemens, des notes critiques, & des pieces juſtificatives. Les augmentations ſont tout-à-fait étrangeres au ſujet ; les retranchemens peuvent paroître ſages en Hollande ; les notes ſont d'un

ton qui ne plaira pas aux honnêtes gens : pour les pieces juſtificatives, elles m'ont paru utiles & bien choiſies ; on les trouvera à la fin de mon édition. Elle a encore ſur les autres éditions pluſieurs avantages conſidérables : les dates y ſont plus exactes, les faits mieux circonſtanciés, les évenemens liés avec plus de ſoin, les raiſonnemens plus lumineux, les portraits enfin mieux placés & plus approfondis. J'ai tâché de diminuer le nombre des défauts, & d'augmenter celui des choſes qui avoient paru ne pas déplaire.

TABLE

Des TITRES *qui ſont en tête de l'Hiſtoire de chacun des Stadhoudérats.*

TOME PREMIER.

Hiſtoire du STADHOUDÉRAT, *depuis ſon origine juſqu'à préſent.* page 1

GUILLAUME *I. Prince d'Orange, premier Stadhouder, Capitaine & Amiral Général, en 1579.* 95

MAURICE, *Prince d'Orange, ſecond Stadhouder, Capitaine & Amiral Général, en 1587.* 109

FREDÉRIC-HENRI, *troiſiéme Stadhouder, Capitaine & Amiral Général, en 1625.* 156

GUILLAUME *II. quatriéme Stadhouder, Capitaine & Amiral Général, en 1647.* 189

GUILLAUME *III. cinquiéme Stahhouder, Capitaine & Amiral Général, en 1672.* 203

HISTOIRE

HISTOIRE
DU
STADHOUDERAT,
Depuis ſon origine juſqu'à préſent.

LES contrées qui forment aujourd'hui la République des Provinces-Unies, ou du moins une partie de ces con-

trées, fut connue dans les ſiecles les plus reculés ſous le nom de Batavie. Les Cattes déchirés par les horreurs des guerres civiles, quitterent en foule la Heſſe leur patrie, & porterent dans la Batavie qui étoit déſerte, avec des Mœurs qui leur étoient particulieres, la Religion, la Langue, le Gouvernement des Germains.

En recueillant les traits épars dans l'antiquité ſur ce Peuple, on s'en forme une idée avantageuſe. Il avoit le corps robuſte, les membres bien ramaſſés, l'air du viſage menaçant. On lui trouvoit plus de pénétration dans les affaires, plus de ſolidité dans les alliances, plus de prévoyance dans les entrepri-

ſes, plus de fermeté dans les périls, qu'aux autres Germains. Il choiſiſſoit ſes Chefs avec ſageſſe & les écoutoit avec ſoûmiſſion. Les occaſions de conquérir étoient attendues ſans impatience, préparées avec dextérité, ſaiſies avec bonheur. La fortune étoit miſe au nombre des choſes douteuſes : on ne comptoit sûrement que ſur la vertu ; & ce qui eſt rare, mais qui marque un Peuple diſcipliné, on faiſoit plus de fond ſur le Général que ſur l'Armée. Les autres Germains couroient au combat, les ſeuls Cattes faiſoient la Guerre. Les partis n'étoient pas de leur goût, parce qu'ils ne décidoient rien : ils étoient pour les grands

évenemens qui font un Vainqueur. On n'avoit point vû des nageurs qui leur fuſſent comparables ; & l'Hiſtoire obſerve que des Eſcadrons entiers de cette Nation traverſoient à la nage les fleuves les plus rapides ſans perdre leurs rangs. Il étoit d'uſage que leurs jeunes gens laiſſaſſent croître leurs cheveux & leur barbe, juſqu'à ce que par la mort d'un ennemi de la Patrie ils euſſent acquis le droit de dépouiller ces glorieuſes marques d'un dévouement volontaire à la vertu. Teints de ſang & chargés de dépouilles, ces Héros naiſſans coupoient enfin ces longues & épaiſſes treſſes. Ce n'eſt qu'alors qu'ils croyoient avoir payé leur

naiſſance, & qu'ils ſe jugeoient dignes de leur Pays & de leurs ayeux. On peut croire que ce portrait n'eſt point flaté, puiſqu'il vient des Hiſtoriens Romains qui traitoient tous les Peuples de Barbares, & que nous l'avons tracé principalement d'après Tacite, qui pour ſe tromper moins ſouvent, diſoit le plus de mal qu'il pouvoit des hommes.

Les Cattes établirent dans leur nouvelle Patrie un Gouvernement qui étoit un mêlange de Monarchie, d'Ariſtocratie, & de Démocratie. Ils avoient un Roi qui n'étoit proprement que le premier des Nobles & le Miniſtre de la Patrie. Il donnoit moins des ordres que des

conſeils à la Nation. Les Grands, ſous le titre de Comtes, partageoient entre eux la Juriſdiction des quartiers de la Batavie. La paix & la guerre leur donnoit une égale autorité. Ils jugeoient des différends & commandoient les troupes. Ils étoient élus comme les Rois dans les Aſſemblées générales ; & le choix tomboit le plus ſouvent ſur des hommes qui joignoient à une naiſſance diſtinguée un mérite extraordinaire. Le Peuple avoit part au Gouvernement. Cent perſonnes priſes dans la multitude ſervoient comme de ſurveillans à chaque Comte, & de Chefs aux différens Hameaux. La Nation entiere étoit en quelque ſorte une armée toû-

jours ſur pié. Chaque famille y compoſoit un corps de milice qui ſervoit ſous le Capitaine qu'elle ſe donnoit, & où les femmes mêmes compagnes des travaux & des dangers de leurs maris ou de leurs amans, imitoient leur valeur & la redoubloient par leur préſence.

Telle étoit la ſituation de la Batavie lorſque Céſar paſſa les Alpes. Tandis que les Gaulois oppoſoient à des armes toûjours victorieuſes une réſiſtance qui auroit déconcerté un autre Général que Céſar, & rebuté d'autres Soldats que les Vainqueurs du Monde; le Batave offrit ſon amitié aux Romains, & en mérita l'eſtime par ſes exploits. Il pouvoit peut-être arrêter le cours de

leurs conquêtes ; il aima mieux en devenir l'inſtrument. Sa valeur acheva la défaite des Gaulois, & lui mérita la confiance du Conquérant des Gaules. Les Bataves furent toûjours depuis ſes Soldats d'élite : ils le dégagerent ſur les frontieres des Lingons, déterminerent en ſa faveur la fortune incertaine & chancelante à Pharſale, ramenerent la victoire ſous ſes drapeaux à Alexandrie. Pour prix de tant de ſervices, le Tyran de Rome reſpecta la liberté de la Batavie. Ses ſucceſſeurs continuerent à cultiver l'amitié d'un allié ſi généreux, & aſſûrerent de plus en plus ſon indépendance. L'Univers avoit ſubi le joug Romain, & les Bataves conſervoient leurs

Lois, étoient gouvernés par leurs Magiſtrats, ignoroient l'uſage des Tributs, ne portoient aucune marque de ſervitude. Une diſtinction ſi flateuſe leur ſervit également de récompenſe & d'encouragement. C'étoient eux qui commençoient les victoires ou qui les achevoient, qui ſoûtenoient la dignité de l'Empire & faiſoient la sûreté des Empereurs, qui retenoient le Romain dans l'ordre, & le Barbare dans la ſoûmiſſion. Les Légions & les Hiſtoriens leur rendoient à l'envi cet honorable témoignage.

La liberté de la Batavie reçut, il eſt vrai, quelque atteinte ſous ces Regnes odieux, qui firent tout gémir juſqu'à Rome même : des

Généraux eſclaves tout enſemble & Miniſtres des Tyrans leurs maîtres, violerent l'alliance qu'ils avoient avec les Bataves, & pouſſerent l'injuſtice aux plus grands excès. Mais les Romains ne tarderent pas à ſentir quels hommes ils avoient offenſés; & ils ſe hâterent de racheter leur amitié par une paix honorable & par la reſtitution de leurs priviléges.

Les deſtins de la Batavie parurent depuis attachés aux deſtins de Rome. Après avoir long-tems partagé ſa fortune, elle eut part à ſes diſgraces. Les Francs ſoûmirent les Bataves, avant que de chaſſer les Romains des Gaules; & la Hollande fit partie du vaſte & brillant

Royaume, que ces Conquérans fonderent avec tant de gloire.

La décadence de la Maiſon de Charlemagne influa ſur le ſort de la Hollande, & la rendit feudataire de l'Empire d'Allemagne. Les Comtes, qui en gouvernoient les différens Quartiers, ſaiſirent cette occaſion pour étendre leurs priviléges. Ils augmenterent leurs petits Etats par les armes, par les mariages, par les conceſſions des Empereurs, & parvinrent inſenſiblement à ſe rendre Souverains héréditaires. Cependant ils étoient gênés dans l'exercice de leur autorité par les Nobles, qui prétendoient être indépendans de leurs fiefs. Ils ſe faiſoient la guerre ſans l'aveu du

Comte, & oſoient la lui faire aſſez ſouvent à lui-même. Il n'obtenoit guere de ſes fiers Vaſſaux que de vains reſpects, qu'il étoit forcé d'acheter par de pénibles complaiſances, & quelques ſecours de troupes, dont le plus ordinairement on ne lui laiſſoit pas la diſpoſition entiere. Pluſieurs étoient tout à la fois les oppreſſeurs du Peuple & les ennemis du Prince. Les Comtes s'occupoient avec ſuccès du ſoin d'abbatre ces petits tyrans, en leur oppoſant les Villes dont ils étendirent les priviléges: mais ils travailloient, ſans le ſavoir & ſans le vouloir, pour la Maiſon de Bourgogne qui engloutit la Hollande avec le reſte des Pays-Bas. Le mariage de

Marie, derniere Princeſſe & héritiere de cette Maiſon, avec l'Empereur Maximilien I. annexa la Bourgogne à l'Autriche. Philippe I. Roi d'Eſpagne leur fils, gouverna paiſiblement après eux les Pays-Bas : mais Charles-Quint leur petit-fils en augmenta la gloire.

Ce Prince plus admiré que connu, ſeroit parvenu à la Monarchie Univerſelle, ſi ſes talens avoient égalé ſon ambition. L'Europe ſe trouvoit dans un cahos horrible, qui ne lui permettoit de faire que de foibles efforts pour ſa liberté. La France étoit gouvernée par François I. Prince brave & généreux, mais dont la bravoure dégénéroit en imprudence dans les armées,

& la généroſité en ſimplicité dans les conſeils. L'Angleterre, agréablement flatée par l'humiliation de la France, favoriſoit plutôt qu'elle ne traverſoit les projets de l'ennemi commun. Les Couronnes du Nord n'étoient encore connues que par leur pauvreté, leurs diviſions, leur barbarie. L'Italie n'auroit pû oppoſer que des fineſſes, des intrigues, des trahiſons ; talens de peu de reſſource dans un ſiecle, où l'épée terminoit plus d'affaires que les négociations. Le Portugal moins puiſſant qu'il n'eſt aujourd'hui, & enclavé dans les terres d'Eſpagne, n'oſoit faire que des vœux ſecrets pour la liberté. Les Turcs voyoient diminuer tous les

jours la terreur de leur nom & le poids de leur puiſſance ; ils n'avoient jamais été des politiques fort déliés, & ils ceſſoient d'être des guerriers redoutables. Chaque Puiſſance priſe ſéparément pouvoit peu de choſe ; & il ne ſe trouva point de puiſſant génie, qui imaginât ou qui proposât un ſyſtème pour les réunir.

La foibleſſe de l'Europe étoit augmentée par la puiſſance de Charles-Quint. Ce Prince voyoit dans les anciens ſujets de la Maiſon d'Autriche, des Peuples formés aux combats, endurcis à la faim, accoûtumés à l'obéiſſance ; dans les Eſpagnols, des hommes qui aimoient la gloire, & qui trouvoient

dans les tréſors d'un nouveau monde, des facilités pour en acquérir ; dans les Flamands, de quoi menacer & peut-être envahir l'Empire & la France ; dans les Allemans, des fanatiques, qui affoiblis par des fureurs religieuſes alloient au-devant du joug.

En liſant avec attention l'Hiſtoire de Charles-Quint, on entrevoit au moins les raiſons qui firent échoüer ſes vaſtes projets dans des circonſtances ſi favorables. Ce Prince n'entendoit que médiocrement la guerre ; & il ne la faiſoit que pour entamer des négociations, & pour préparer le ſuccès des traités où il excelloit. Sa paſſion étoit de conduire à la fois un grand nombre d'affaires

d'affaires importantes, moins par beſoin que par vanité ; & parce qu'il avoit plus d'étendue que de préciſion dans l'eſprit, elles ſe nuiſoient le plus ordinairement l'une à l'autre. L'inquiétude qui lui fit paſſer ſa vie en voyages, l'empêcha de ſuivre ſon plan avec conſtance, &, ſi j'oſe le dire, avec tout l'acharnement qui étoit néceſſaire ; content trop ſouvent d'un demi-ſuccès, il laiſſoit aux vaincus le tems & la facilité de ſe rétablir. Il ne ſentit pas aſſez que l'abbaiſſement de la France, qu'il lui étoit aiſé de procurer, auroit entraîné la ſoûmiſſion des autres Puiſſances ; & il perdit un tems précieux à aſſer-

vir l'Empire, qui ſeroit aſſez tombé de lui-même.

S'il manquoit quelque choſe à ce Prince pour en faire un Conquérant du premier ordre, il avoit, ce qui eſt plus précieux, tout ce qu'il faut pour faire un grand Roi. Les Hiſtoriens ne lui ont pas fait aſſez d'honneur, ce me ſemble, de la diverſité des caracteres qu'il ſavoit prendre ſelon le différent génie de ſes ſujets. Il ne paroiſſoit pas le même homme en Eſpagne & en Flandre, en Italie & en Allemagne; il n'avoit dans ces divers pays ni les mêmes manieres d'agir, ni les mêmes principes de gouvernement; c'eſt par-là qu'il étoit devenu l'idole

de tous ſes peuples. Il étoit ſurtout adoré des Flamands qu'il diſtinguoit lui-même. Bruxelles étoit le lieu de tous ſes Etats où la Cour étoit plus belle, plus libre, plus nombreuſe ; & c'étoit le centre de ſa puiſſance, où les Allemans, les Italiens, & les Eſpagnols ſe trouvoient en égale conſidération & ſans aucune prééminence. Charles avoit ſenti de bonne heure, que les Flamands étoient incapables de s'accommoder au génie de leurs maîtres, & il avoit trouvé l'art de s'accommoder au leur.

Philippe ſecond dédaigna de ſe plier à cette condeſcendance. Il ne montra en Flandre que des talens, un caractere, des vertus même, ſi

l'on veut, qui n'étoient pas de ce pays-là. Revêtu de la meilleure partie des dépouilles de Charles-Quint, plutôt qu'il ne l'eſpéroit, & plus tard qu'il ne le ſouhaitoit, ce Prince voulut régner en Europe, comme il eût régné en Aſie. Il confondit l'orgueil du Diadème avec ſa grandeur, ſes droits avec ſes uſurpations. Dans ſes manieres comme dans ſes projets, il pouſſa trop loin le génie de ſa Nation qui eſt porté au grand, & il ne fit ni n'imagina preſque rien que d'outré. Il avoit le viſage toûjours tranquile, & l'eſprit toûjours agité; tant de ſérénité ne cacha jamais tant de trouble. Il ne ſe permettoit en apparence ni joie ni douleur, en apprenant les

ſuccès ou les déſaſtres ; la gloire lui tenoit lieu de récompenſe, & les affaires de conſolation. On ne peut guere aimer davantage le travail, ni plus haïr l'action qu'il le faiſoit. Il parut peu à la tête de ſes armées, & ne s'abſenta pas une ſeule fois de ſon Conſeil. Ses Miniſtres lui préparoient tout au plus les affaires, mais ils ne les régloient pas ; il ſe réſervoit même à lui ſeul le ſecret & le détail des grandes opérations. Ses tréſors lui ſervirent à corrompre les confidens de tous les Princes, & à faire des rebelles dans tous les Etats : mais il ſe montra plus habile à former des factions & à allumer des incendies, qu'à en profiter. L'ordre qu'il avoit établi dans

ſes Conſeils étoit admirable, & il forçoit ſes Miniſtres au devoir : mais il les aſſujettiſſoit preſque néceſſairement à une lenteur d'opération ſouvent plus dangereuſe que l'imprudence. Les annales des ſiecles n'offrent point de Monarque qui ait été plus ambitieux que lui. D'une probité ſcrupuleuſe dans les affaires indifférentes, il ne craignit jamais les crimes qui étendoient ſon autorité. Rien ne put jamais prévenir ou calmer ſes défiances : il fut toûjours le martyr des ſoupçons auxquels il ſe livroit ; & des ſujets innocens & vertueux en furent ſouvent la victime. Il étoit extrêmement attaché aux devoirs extérieurs de la Religion : mais s'il l'honora

comme particulier, il la dégrada comme Souverain. Son abord étoit difficile, ſa gravité glaçante, ſon ſilence profond, ſa fierté auſtere, ſes réponſes ambiguës, ſa haine implacable.

Les Flamands eurent occaſion d'approfondir ce caractere; & le ſouvenir de ce qu'ils avoient vû, contribua à leur rendre ce qu'ils voyoient plus inſupportable. Ils avoient admiré dans Charles-Quint un Héros fameux dans tout l'univers, par ſes combats, par ſes exploits; ils mépriſoient dans Philippe II. un Prince ſans talent pour la guerre, ſans eſtime pour les faits héroïques. L'Empereur les avoit charmés par une bonté majeſtueuſe

& acceſſible : le Roi les révoltoit par un orgueil oriental qui le rendoit inviſible à ſon peuple. Le premier parloit la langue du pays où il vivoit, & témoignoit de l'eſtime pour ſes uſages : le ſecond parloit Eſpagnol dans Bruxelles, & vivoit à Anvers comme il auroit vécu à Madrid. L'un avoit travaillé à s'attacher les cœurs : l'autre ne ſongeoit, ce me ſemble, qu'à les aliéner.

Philippe entrevit ces ſentimens, & il en fut offenſé. Il alla trouver des ſujets plus courtiſans ou plus ſoûmis en Eſpagne : mais avant que de quitter les Pays-Bas, il falloit pourvoir au gouvernement de ces Provinces, & remettre l'auto-

rité en des mains sûres, habiles & heureuſes, capables de la maintenir & même de l'étendre.

Le Comte d'Egmont étoit celui que la voix publique proclamoit Gouverneur général. Il étoit brave, généreux, & populaire. Il étoit également devenu l'idole des Grands, de la multitude, & du ſoldat, par une certaine franchiſe noble & éclairée, qui dédaigne plutôt les artifices qu'elle ne les ignore. Il aimoit la gloire & l'éclat, & ſon pays plus que l'un & l'autre. Jamais l'eſpérance de la faveur ni les careſſes de la Cour ne pûrent l'engager à diſſimuler ſes ſentimens, ou à applaudir à des arrangemens qui lui paroiſſoient injuſtes ou fu-

neſtes à la Flandre. Ses mains étoient ouvertes à tous les indigens, ſon cœur ſenſible pour tous les malheureux, ſon Palais le rendez-vous de tous les bons Citoyens. L'Eſpagne devoit à ſa valeur & à ſa conduite les fameuſes victoires de Saint-Quentin & de Gravelines; & elle n'avoit pas encore payé des ſervices ſi ſignalés, ni par les honneurs ni par la confiance.

Si quelqu'un eût paru auſſi digne de l'honneur du Commandement, que le Comte d'Egmont, c'étoit le Prince d'Orange. Iſſu d'une Maiſon qui avoit figuré autrefois en Allemagne avec la Maiſon d'Autriche, & long-tems honoré de l'eſtime & de la tendreſſe de Charles-

Quint, il ne voyoit rien au-deſſus de lui. La Nature l'avoit préparé aux entrepriſes que la fortune lui deſtinoit. Il étoit ſouple & diſſimulé, adroit & inſinuant, éloquent & fin, d'une ambition extrême & d'une modération feinte, auſſi propre à lever des armées qu'à former des ligues, hardi dans le conſeil & prompt dans l'exécution, eſtimé dans ſon pays & accrédité chez les étrangers, trouvant aiſément des expédiens dans les affaires difficiles & des reſſources dans les déſeſpérées, chaud dans la bonne fortune & conſtant dans la mauvaiſe, eſpérant beaucoup & ne craignant rien, regardant la Religion comme une choſe indifférente, & la guerre com-

me un talent qui lui manquoit, & qu'il ne pouvoit remplacer que par la politique la plus rafinée.

Le Comte de Horn de l'illuſtre Maiſon de Montmorency, étoit le troiſieme Seigneur Flamand qui formoit des prétentions. C'étoit l'homme de ſon tems le plus brave, le plus hardi, le plus téméraire. Il avoit l'eſprit faux, turbulent, agité. Il étoit ennemi de tout repos, du ſien par inquiétude, de celui des autres par ambition. Il avoit de l'aigreur dans le caractere, de la biſarrerie dans les idées, de la ſingularité autant ou plus que d'élévation dans les projets. Il ne reſpiroit que troubles, que factions, que révoltes pour y trouver ſon élévation.

Il fut jaloux de ſes ſupérieurs, fier envers ſes égaux, ſuperbe avec ſes inférieurs, inégal pour tout le monde.

Le Comte d'Egmont étoit célebre par ſes victoires, le Prince d'Orange admiré par ſa ſageſſe, le Comte de Horn redouté pour ſon crédit. Le premier avoit plus de réputation, le ſecond plus d'autorité, le troiſieme plus de richeſſes.

On étoit dans l'attente de la réſolution que Philippe alloit prendre, lorſqu'on apprit que Marguerite d'Autriche, Ducheſſe de Parme, fille naturelle de Charles-Quint, étoit partie d'Italie pour venir prendre poſſeſſion du Gou-

vernement des Pays-Bas. Cette Princeſſe ne fut proprement deſtinée qu'à repréſenter ; le Roi laiſſa à Granvelle le ſecret de ſes projets & le ſoin de ſa vengeance.

Ce Cardinal qu'un génie étendu, l'école de ſon pere, & le cabinet de Charles-Quint avoient rendu capable des plus grandes choſes, parut bien-tôt tout ce qu'il étoit : ambitieux, violent & altier. Il aimoit à faire une ſuperbe oſtentation de ſon crédit, à braver l'envie qu'on portoit à ſa fortune, à humilier les grands qui n'étoient que grands. Il ne diſſimula jamais d'injure, ne pardonna jamais d'offenſe, n'oublia jamais de bienfait. Il paroiſſoit le Miniſtre de tous les

Princes par la connoiſſance qu'il avoit de leurs intrigues ; le membre de tous les Etats, par l'habileté avec laquelle il peſoit leurs différens intérêts ; le Citoyen de tous les pays, par la facilité qu'il avoit à parler toutes les langues ; l'homme de toutes les profeſſions, par l'univerſalité de ſes connoiſſances. Charles-Quint avoit une ſi haute idée de ſon mérite, qu'il le recommanda à ſon ſucceſſeur comme l'homme le plus eſſentiel de ſes Royaumes ; & Granvelle fut ſi adroit courtiſan, que cette recommandation ne lui nuiſit point dans l'eſprit de Philippe : il fut le confident du fils, comme il l'avoit été du pere.

On n'a pas de peine à ſe perſua-

der qu'un Miniſtre de ce caractere n'épargna aux Flamands aucune des humiliations qu'on leur deſtinoit. Philippe qui ſe défioit de l'empire naturel qu'a la Religion ſur le menſonge, voulut qu'on combattît l'erreur avec d'autres armes que celles de la vérité : Granvelle employa la violence. Philippe avoit ordonné qu'on les traitât à peu près comme les Indiens, & que leur ruine affermît ſa puiſſance : Granvelle travailla avec ſuccès à les affoiblir. Philippe avoit ſouhaité qu'on fît perdre à la Nobleſſe l'habitude qu'elle avoit formée de ſe mêler du Gouvernement : Granvelle la dégoûta peu à peu du Conſeil. Philippe aſpiroit à dépouiller les Provinces de leurs

leurs priviléges, qu'une longue ſuite de Souverains avoit reſpectés: Granvelle les viola avec audace. Philippe avoit formé le deſſein d'établir le deſpotiſme, en engageant ſes ſujets dans des démarches criminelles: Granvelle les força à la rébellion. Philippe avoit réſolu d'aſſujettir ces peuples aux rigueurs de l'inquiſition, aux reglemens gênans du Concile de Trente, à de nouveaux Evêques nommés par la Cour, qui devoient remplacer les Abbés du pays choiſis par leurs inférieurs: Granvelle entama tous ces projets avec une vivacité & une hauteur qui révolta les plus froids & les plus ſoûmis.

Les Moines craignirent pour

leurs intérêts, les Proteſtans pour leur Religion, le peuple pour ſa liberté, les nobles pour leur crédit. Ils unirent bientôt leurs mécontentemens, & porterent leurs plaintes au pié du trône. Ils firent plus : ils inviterent Dom Carlos à venir ſe mettre à leur tête, pour les garantir des procédés violens & précipités de leurs ennemis.

Ce jeune Prince étoit né avec cette grandeur d'ame, cette paſſion pour la gloire, cette élévation de courage, cette compaſſion pour les malheureux, qui font les Héros : mais il avoit un goût décidé pour les choſes extraordinaires & ſingulieres, qui fait ſouvent des aventuriers. Le projet qu'on lui avoit com-

muniqué, lui parut noble, parce qu'il étoit extravagant, & il s'y livra. Il paya de ſa tête le conſentement qu'il avoit donné à une idée ſi biſarre ; & le Duc d'Albe fut envoyé en Flandre pour réduire ou pour exterminer les mécontens.

Ce grand Capitaine joignoit à une naiſſance diſtinguée des biens immenſes. Il avoit les yeux vifs, mais ſéveres ; le regard aſſûré & quelquefois terrible ; la démarche grave & le maintien auſtere ; l'air noble & le corps robuſte ; le diſcours meſuré & le ſilence éloquent. Il étoit ſobre, dormoit peu, travailloit beaucoup, écrivoit lui-même toutes ſes affaires. Toutes les circonſtances de ſa vie offrent un ſpec-

tacle intéreſſant. Son enfance fut raiſonnable, & l'âge avancé ne lui apporta ni ridicule ni foibleſſe. Le tumulte des camps ne fut pas pour lui une occaſion de diſſipation; ce fut dans la licence des armes, qu'il ſe forma à la politique. Lorſqu'il opinoit dans le Conſeil, il n'avoit égard ni aux deſirs du Monarque, ni aux intérêts des Miniſtres; il ſe déclaroit toûjours pour le parti qu'il croyoit le plus juſte; ſouvent il ramenoit ceux qui l'écoutoient à la probité, il ne les ſuivoit pas au moins dans leur injuſtice. Son intrépidité n'étoit pas bornée à un jour d'action, il la portoit partout; & ſes amis ont frémi mille fois, en lui voyant défendre, avec

une eſpece de fierté, la mémoire de Charles-Quint contre les invectives de Philippe II. Sa maiſon avoit un air de grandeur qu'il n'avoit copiée de perſonne, & que malheureuſement perſonne n'a imitée de lui; il la rempliſſoit de jeune Nobleſſe, qu'il ſe plaiſoit à former à la guerre ou aux affaires; ſes éleves remplirent long-tems toutes les premieres places de l'Eſpagne, & augmenterent ſa réputation. On ne trouve point dans les faſtes de ſa Nation un ſeul Capitaine plus habile que lui à faire la grande guerre avec peu de troupes, à ruiner les plus fortes armées ſans les combattre, à donner le change à l'ennemi & à ne le jamais prendre, à gagner

la confiance du ſoldat & à étouffer ſes murmures. On prétend que dans ſoixante ans de guerre ſous divers climats, contre différens ennemis, durant toutes les ſaiſons, il n'a jamais été ni battu, ni prévenu, ni ſurpris. Quel homme ! s'il n'avoit terni l'éclat de tant de talens & de vertus par une ſévérité outrée, qui dégénéroit en barbarie & en cruauté.

Le Duc d'Albe, par ordre du Roi, s'éloignant de ſon caractere, qui n'étoit pas porté à la diſſimulation, affecta d'abord des intentions pacifiques. Il invita à une conférence tranquile les Seigneurs que leur naiſſance, leurs richeſſes, leur crédit, leur mérite, rendoient plus

odieux & plus redoutables au Monarque qu'il repréſentoit. Le Prince d'Orange ne fut pas du nombre : inſtruit par ſes eſpions des réſolutions ſanguinaires de la Cour d'Eſpagne, ou prévoyant, par la connoiſſance qu'il avoit du génie de Philippe, l'orage dont les Pays-Bas étoient menacés, il avoit tenté de trouver ſa ſûreté dans un ſoûlevement général. Le Comte d'Egmont qui aimoit trop ſincerement ſa patrie, pour conſentir aiſément à la voir en feu, avoit empêché qu'un conſeil ſi violent ne fût écouté. Inutilement le Prince lui avoit répété que tant de ſécurité lui deviendroit funeſte, & *qu'il ſeroit le pont ſur lequel les Eſpagnols paſſeroient en Flan-*

dre : le Comte n'avoit pas été ébranlé ; & il n'avoit regardé ces diſcours que comme les conjectures d'un eſprit timide ou inquiet. Bien plus il avoit travaillé avec zele à raſſûrer un ami illuſtre qu'il croyoit prendre à tort le parti d'un déſeſpéré. N'y ayant pu réuſſir, & voyant que le Prince d'Orange ſeroit sûrement dépouillé de ſes terres, pour s'être éloigné ; il lui dit en prenant congé de lui : *adieu Prince ſans terre.* Le Prince lui répliqua : *adieu Comte ſans tête.* L'évenement juſtifia la derniere prédiction.

Les Comtes d'Egmont & de Horn, enhardis par une innocence au moins équivoque, trahis par de faux ſermens, ſéduits par des élo-

ges flateurs, entraînés par des promeſſes ſolemnelles, ſe rendirent preſque ſans défiance auprès du GénéralEſpagnol. Il les ſacrifia, ſans balancer, aux ſoupçons ou au reſſentiment de ſon maître, & peut-être auſſi à ſon axiome favori qui étoit : *que peu de têtes de ſaumon valent mieux que pluſieurs milliers de grenouilles.*

Le Duc d'Albe ne tira pas de ſa barbare politique le fruit qu'il s'en étoit promis. Une exécution ſi précipitée & ſi injuſte, inſpira plus de haine que de terreur, aliéna ſans retour le cœur des Flamands, & plaça le Prince d'Orange ſans concurrent à la tête des affaires. De tous les grands de ce pays-là, Gran-

velle n'avoit jamais craint que Guillaume, ſeul capable à ſes yeux de former & de ſoûtenir un parti. Auſſi ce Cardinal retiré à Rome où il apprit le déſaſtre des Pays-Bas, demanda-t-il avec empreſſement ſi le taciturne étoit pris, nom qu'il avoit donné au Prince d'Orange. Quand on lui eut dit que non, il ajoûta que le Duc d'Albe n'avoit rien fait.

En effet, Guillaume I. étoit aſſez hardi pour concevoir de grands deſſeins, aſſez ambitieux pour s'y livrer, aſſez heureux pour les exécuter. Il tenoit à la gloire plus qu'au plaiſir, plus qu'à ſa famille, plus qu'à ſa vie. Rien ne lui paroiſſoit auſſi héroïque que de briſer le joug

qui aſſerviſſoit ſa patrie, & de cimenter la liberté publique du ſang Eſpagnol. Cependant ſa paſſion n'aveugla pas ſa ſageſſe, & il ſentit que ſa partie n'étoit pas aſſez bien liée pour éclater. Il ſe retira dans le cœur de l'Empire, où il traça à loiſir le plan de la révolution qu'il méditoit. Guillaume, entr'autres talens, avoit celui de ſéduire tous ceux qu'il entretenoit. Il gagna ſi bien l'eſtime & la confiance des Princes Proteſtans d'Allemagne, qu'ils lui prodiguerent leurs vœux, leurs conſeils, leurs troupes, &, ce qu'on aura quelque peine à croire, leurs tréſors.

Avec ces ſecours, & ceux qu'il tira des Proteſtans de France, de

la Reine d'Angleterre, des fugitifs que la tyrannie réduiſoit à chercher un aſyle auprès de lui, le Prince d'Orange entra deux fois dans les Pays-Bas. On liſoit ſur ſes drapeaux ces mots énergiques : *pro lege, pro grege, & rege ; pour la loi, pour le peuple, & pour la patrie.* Des armées formées à la hâte, mal équipées, mal diſciplinées, mal payées, conduites par un Général qui avoit plutôt le génie des affaires que celui de la guerre, ne pouvoient pas avoir des ſuccès contre ces vieilles bandes Eſpagnoles, qui avoient fait trembler plus d'une fois toute l'Europe, & qui joüiſſoient de l'avantage d'avoir à leur tête un Chef que la victoire avoit toûjours cou-

ronné. Guillaume, on peut l'aſſûrer, prévit qu'il ſeroit battu : mais dans la ſituation où il ſe trouvoit, l'inaction étoit plus funeſte qu'une défaite. L'imagination des Flamands étoit échauffée par les fuites, les banniſſemens, les confiſcations, les empriſonnemens, les ſupplices, les torrens de ſang qui avoient ſignalé les premiers jours de l'adminiſtration du Duc d'Albe : il falloit entretenir ce feu qu'il eût été trop difficile de rallumer ; & cet objet étoit aſſez important pour lui ſacrifier toutes les autres conſidérations. Après tout, cette expédition ne fut pas en tout ſens malheureuſe : ce Prince en emporta la conſolation de ſavoir que les peu-

ples avoient fait des vœux pour lui ; qu'ils lui ſavoient gré des efforts qu'il faiſoit pour briſer leurs fers ; & qu'ils étoient diſpoſés à ſe joindre à lui, quand ils le pourroient faire ſans trop haſarder.

Cependant Guillaume, après ſa déroute, s'étoit retiré en France. François Duc de Guiſe & l'Amiral de Coligni, deux des plus grands hommes qu'il y ait jamais eu, y partageoient alors les eſprits. Tous deux étoient ſincerement zélés pour la religion ; le Duc pour l'ancienne, & l'Amiral pour la nouvelle : tous deux libéraux ; l'un par grandeur d'ame, l'autre avec deſſein : tous deux entreprenans ; le premier par caractere, le ſecond par néceſſité :

tous deux exacts à maintenir la diſcipline ; celui-là par douceur, celui-ci par ſévérité : tous deux paſſionnés pour la gloire ; l'un par des actions plus brillantes, l'autre par de plus vertueuſes : tous deux adorés des troupes ; le Lorrain par affection, le François par eſtime : tous deux extrèmement célebres ; le premier par l'éclat de ſes victoires, le ſecond par ſa reſſource après les défaites : tous deux devinrent de grands hommes ; le Duc en ſuivant ſes inclinations, l'Amiral en forçant les ſiennes.

Le Prince d'Orange ne balança pas entre ces deux concurrens : il s'attacha à celui dont la conformité de religion, de vûes, & de caractere

lui permettoit d'eſpérer un plus grand retour. L'union entr'eux fut bientôt intime : l'infortune lie peut-être plus fortement les hommes que le beſoin. Coligni devenu l'aſyle d'un illuſtre exilé, en fut bientôt la reſſource. Ce grand homme n'étoit pas ſi fort occupé des malheurs de ſa Patrie, qu'il ne portât les yeux ſur les Etats voiſins. Il fit remarquer à ſon ami que les Eſpagnols n'avoient point de marine dans les Pays-Bas, qu'il étoit poſſible de les attaquer avec avantage par mer; & facile enſuite de conſerver, d'étendre même les conquêtes qu'on auroit faites ſur eux.

Le Prince d'Orange n'étoit pas de ces politiques, qui trouvent dan-

dangereux ou impraticables tous les projets qu'ils n'ont pas formés : la lumiere qu'on faiſoit luire à ſes yeux le frappa vivement. Il prit pour deviſe un plongeon, qui paroît toûjours ſur le haut des vagues, avec ces paroles : tranquile au milieu de l'orage, *mediis tranquillus in undis ;* & Lumay ſon plus ſecret confident & le commandant de ſes vaiſſeaux, eut ordre d'inſulter les côtes de la Hollande. Cet officier qui déshonnoroit les nouvelles opinions, par ſon fanatiſme ; la liberté naiſſante, par ſes cruautés ; l'autorité qu'il avoit uſurpée, par ſon avarice, fut aſſez heureux pour ſurprendre le port de la Brille le premier d'Avril de l'an 1572, & pour

ſe rendre enſuite maître de la Ville.

Cette nouvelle répandue dans les Provinces y cauſa de grands mouvemens. Ces peuples, qui s'étoient laiſſés dépouiller de la plûpart de leurs priviléges preſque ſans murmurer ; qui avoient vû tranquilement couler le ſang de leurs Gouverneurs & de leurs Magiſtrats ; qui avoient conſtruit de leurs propres mains les citadelles érigées pour les aſſervir : ces mêmes peuples ne pouſſerent qu'un cri ; & ce fut celui de la liberté. Ils parurent humiliés d'avoir tardé ſi long-tems à ſecoüer le joug Eſpagnol, & diſpoſés à ne le plus ſouffrir. Plus on avoit redouté le Duc d'Albe, plus on prit plaiſir alors à l'inſulter ; &

le nom de *la Brille*, qui ſignifie *Lunettes*, fourniſſant la matiere de pluſieurs plaiſanteries, bonnes ou mauvaiſes, on le repréſenta avec des lunettes ſur le nés, comptant l'argent du dixieme denier qu'il avoit impoſé, & que beaucoup d'écrivains regardent comme le grand pivot ſur lequel porta la révolution. Le Prince d'Orange, dont les diſgraces n'avoient pas diminué la réputation, entretenoit ces diſpoſitions par tous les moyens, qu'un politique accompli peut imaginer. En répétant ſans ceſſe les noms impoſans de Religion, de patrie, d'indépendance, il alluma un incendie preſque général; il n'y eut dans toute la Hollande qu'Amſterdam,

& Middelbourg dans toute la Zélande, qui reſterent dans l'obéiſſance.

Les confédérés n'avoient pas des ſuccès auſſi brillans dans les autres Provinces, mais pourtant ils en avoient. Le Comte Loüis frere du Prince d'Orange, venoit de ſurprendre Mons par un ſtratagème aſſez ſingulier. Il introduiſit dans cette place où il avoit des intelligences, des ſoldats François déguiſés en Marchands qui conduiſoient ſur des charretes des tonneaux doubles ; le tonneau extérieur étoit rempli de vin : mais le tonneau intérieur étoit plein de bayonnetes, de courtes épées, & de carabines briſées. Le Corps de garde les ar-

rêta d'abord, & fit la viſite des tonneaux : mais comme on ne perça que le tonneau extérieur, les faux Marchands furent admis ; & s'étant armés pendant la nuit, ils tuerent la ſentinelle qui veilloit à une des portes, maſſacrerent tout ce qui ſe trouva dans le Corps de garde, & introduiſirent dans la ville le Comte Loüis avec un corps ſuffiſant pour s'en rendre maître.

Toutes ces mauvaiſes nouvelles arriverent à peu près dans le même tems au Camp Eſpagnol. Le Duc d'Albe ne ſe trouvant pas aſſez de force pour les diviſer, & pour attaquer en même tems les confédérés aux deux extrémités des Pays-Bas, prit ſagement le parti de voler à

Mons avec toutes ſes troupes ; ſurprit & déconcerta le Prince d'Orange qui conduiſoit des ſecours aux aſſiégés ; reprit la ville qui ouvroit les Pays-Bas aux François ; ſoûmit toutes les autres places qui s'étoient révoltées ; marcha à grandes journées vers la Hollande, où ſes conquêtes ne furent interrompues que par ſes incommodités. Son fils Frédéric prit ſa place, & il mit le ſiége devant Harlem.

Cette ville fut attaquée avec tout le courage que donnoit alors le ſang Eſpagnol, & défendue avec la fureur qu'inſpire la rébellion dans tous les tems. Toutes les reſſources étoient épuiſées de part & d'autre ; & le bonheur paroiſſoit devoir décider

déſormais du ſuccès de cette entrepriſe, lorſque la ſaiſon devint contraire aux Eſpagnols. Frédéric abbatu avec ſon armée par ce contre-tems, fit ſolliciter auprès de ſon pere la permiſſion de lever le ſiége, & de renvoyer la priſe de la place à un autre tems. « Je m'étonne de » votre peu de réſolution, lui ré- » pondit le Duc d'Albe ; les diffi- » cultés de l'entrepriſe augmentent » la gloire du ſuccès : achevez le » ſiége, ſi vous ne voulez pas vous » montrer indigne du ſang Eſpagnol » & du mien : penſez à l'importance » de la victoire, & non au nombre » des jours qui vous ſont néceſſai- » res pour l'obtenir. La ſoûmiſſion » des Pays-Bas dépend de la priſe

» de Harlem. Si je vous croyois en-
» core capable d'une lâcheté, je me
» ferois porter au camp tout mala-
» de que je ſuis; & ſi ma maladie
» qui augmente tous les jours ne
» me laiſſoit pas aſſez de force pour
» conduire le ſiége, je ferois venir
» d'Eſpagne la Ducheſſe d'Albe
» pour tenir la place du pere & du
» fils ».

Cette lettre communiquée au conſeil de guerre, raffermit toutes les réſolutions. Les travaux du ſiége furent preſſés plus vivement que jamais. Pluſieurs malheurs arrivés coup ſur coup aux confédérés, vainquirent leur obſtination au bout de huit mois : ils demanderent enfin à capituler au Général Eſpagnol, qui

ne répondit que ce mot terrible : A DISCRÉTION.

Riperda qui commandoit dans la place, profita de l'horreur qu'avoit cauſé cette réponſe, pour propoſer un coup de déſeſpoir. Il dit qu'il falloit armer tout ce qui étoit capable de combattre; en former un bataillon quarré; placer au milieu les vieillards, les enfans, les femmes; ouvrir à l'entrée de la nuit une des portes de la ville; & l'épée à la main ſe faire un paſſage au-travers du camp ennemi.

Cette propoſition fut reçûe avec applaudiſſement : une femme d'environ cinquante ans, qui s'étoit ſignalée durant le ſiége par pluſieurs actions éclatantes qu'on auroit ad-

mirées dans les hommes les plus courageux, demanda des armes pour elle & pour les perſonnes de ſon ſexe qui en pouvoient porter : toutes les femmes s'offrirent à ſon exemple, & promirent de faire leur devoir.

Frédéric inſtruit de cette réſolution, accorda par crainte des conditions raiſonnables qu'il auroit dû accorder par humanité ; il les viola depuis avec une barbarie, qui fixa ſans retour les Hollandois dans l'horreur qu'ils avoient du joug Eſpagnol. Heureuſement pour eux le Duc d'Albe manquoit alors de l'argent néceſſaire pour les pourſuivre. Il eſt vrai que quelque tems auparavant, la Cour de Madrid avoit

emprunté des Génois quatre cens mille écus qu'elle avoit envoyés dans les Pays-Bas pour payer ſes troupes : mais les Vaiſſeaux Eſpagnols qui les portoient, ayant été pourſuivis par des armateurs, furent obligés de relâcher en Angleterre. Elizabeth, qui cherchoit à rendre à Philippe une partie du mal qu'il lui avoit fait, fit naître mille difficultés pour empêcher de ſortir de ſes ports, & l'argent & la flotte dont elle ſavoit qu'on avoit un égal beſoin en Flandre. Enfin après mille détours, elle leva le maſque. Feignant de croire que cet argent n'appartenoit pas au Roi d'Eſpagne, mais à des banquiers Italiens qui vouloient le prêter, elle dit qu'elle

l'empruntoit pour elle-même, & le fit en effet porter dans ſes coffres.

Cet évenement qui paroît d'abord peu de choſe, décida pourtant du ſort des confédérés. Après un examen réfléchi & déſintéreſſé, je ne balance pas à croire que ce fut l'heureuſe époque de leur liberté. Ils firent des progrès & conſerverent leurs conquêtes, parce que le Général Eſpagnol étoit trop haï, & le Roi ſon maître trop décrié, pour trouver des Vaiſſeaux à crédit, ou de l'argent pour en acheter. Le Duc d'Albe demanda l'un & l'autre à l'Eſpagne, avec cette liberté que lui avoient acquiſe ſes talens & ſes exploits : mais il ne re-

çut de Philippe que des lettres pleines d'aigreur & de mépris. Outré d'un traitement ſi peu mérité, il demanda à ſon fils ce qu'il croyoit qu'il dût faire en cette occaſion : *demander la permiſſion de vous retirer*, répondit-il, *afin que les fautes, l'ignorance, la lâcheté de votre ſucceſſeur, donnent un nouveau relief à votre gloire, & la mettent dans tout ſon jour ; que toute la terre, que le Roi lui-même connoiſſe quel homme il a mépriſé, & ceux qu'il lui a préférés. Les auteurs des mauvais conſeils & vos envieux verront à regret que la gloire des Eſpagnols, qui etoit votre ouvrage, tombera par votre retraite. Il eſt tems, mon pere, de vous repoſer. Après ſoixante & dix ans, il ne faut plus penſer*

à cueillir des lauriers, il faut ſeulement ſe repoſer à l'ombre de ceux qui vous entourent, & joüir tranquilement de cette gloire, que vous avez acquiſe par tant de belles actions. La ruine de ces Provinces, qui va ſuivre votre départ, vous élevera des trophées, qui ne périront qu'avec l'Univers.

L'enflure de ce diſcours fut un peu juſtifiée par les évenemens qui ſuivirent le départ du Duc d'Albe. Loüis de Requeſens, Grand-Commandeur de Caſtille, ſon ſucceſſeur, étoit poli, humain, obligeant, libéral & magnifique : mais ſes talens guerriers ou politiques ne répondoient pas aux vertus civiles. Il commença pourtant ſon adminiſtration par un trait de ſageſſe & de cou-

rage tout enſemble, qui pouvoit avoir des ſuites heureuſes.

Son prédéceſſeur s'étoit érigé à lui-même, dans la place de la citadelle d'Anvers, un trophée qui rappelloit moins le ſouvenir de ſes victoires, que celui de ſon orgueil. C'étoit une ſtatue de bronze qui le repréſentoit armé de toutes pieces, la tête nue, tenant d'une main le bâton de commandement, étendant l'autre ſur la ville comme pour la menacer : ſous ſes piés étoient les images de la rébellion & de l'héréſie, accompagnées de divers ſymboles. Sur la baſe de ce monument, on liſoit cette inſcription Latine en lettres initiales.

F. A. A. T. A. D. PH. II. H. A. B.
P. Q. E. S. R. P. R. P. J. C. P. P. F.
R. O. M. F. P.

Ce qui ſignifioit :

Ferdinando Alvarez à Toledo, Albæ Duci, Philippi II. Hiſpaniarum apud Belgas Præfecto, quod extinctâ ſeditione, rebellibus pulſis, religione procurata, juſtitia culta, Provinciarum pacem firmavit, Regis optimi Miniſtro fideliſſimo poſitum.

C'eſt-à-dire :

A Ferdinand Alvarez de Tolede, Duc d'Albe, Lieutenant en Flandre de Philippe II. Roi d'Eſpagne, pour avoir appaiſé les troubles, chaſſé les rébelles, rétabli la Religion, fait fleurir la juſtice, aſſûré

aſſûré la paix dans les Provinces, très-fidele Miniſtre du meilleur de tous les Rois.

Il y avoit quelques deviſes ſur les autres côtés de la baſe ; & au bas on liſoit le nom du Sculpteur avec ces mots inſultans, *ex ære captivo*, qui vouloient dire que cette ſtatue étoit faite de la dépouille des ennemis.

Requeſens fit abbattre ce monument ſuperbe de la fierté Eſpagnole. Cette action, qui étoit une eſpece de déſaveu de la conduite du Duc d'Albe, n'eut pas pourtant l'effet qu'on s'en étoit promis, & il fallut continuer la guerre. Les Eſpagnols y perdirent bientôt cet af-

cendant qui les rendoit formidables. La réputation de capacité ou de valeur du Commandeur étoit ſi mal établie, que la plûpart des Officiers demanderent à ſe retirer ; & que le Soldat ſervant à regret, ſe ſignala plus par ſes déſordres que par ſes exploits. Ces troupes diſciplinées, aguerries & infatigables, ne montrerent plus d'ardeur que pour le pillage. Leur valeur dégénéra en brutalité ; & elles ne parurent redoutables qu'aux gens déſarmés, ou aux villes dont on leur confioit la défenſe. Accoûtumées à pouſſer les rébelles, elles plierent devant eux. Une victoire ſignalée qu'elles remporterent à Mock ſous les ordres de Davila, ſur le Comte

Loüis, pouvoit leur rendre toute leur ſupériorité : mais elles déshonnorerent leur triomphe par leur rébellion.

Il y avoit près de quatre ans, que ces troupes victorieuſes n'avoient été payées. Une dureté ſi marquée avoit affoibli peu à peu les liens qui les uniſſoient à leurs Chefs & à leur patrie. L'aigreur & le dépit avoient pris inſenſiblement dans leur cœur la place de l'émulation & de l'amour de l'ordre. Les gens ſages prévoyoient depuis long-tems qu'un mécontentement ſi général auroit bientôt des ſuites funeſtes : mais les gens en place, ou ne le vouloient pas voir, ou n'y pouvoient point remédier. L'orage éclata enfin ſur

TAYLOR INST. OXFORD

le champ même de bataille; la voix de l'autorité y fut méconnue & même mépriſée.

Chez toute autre Nation, un pareil ſoûlevement eût plutôt tenu du tumulte que de la conſpiration réglée; le Soldat Eſpagnol phlegmatique & ſage juſques dans ſes écarts, mit de l'ordre & de la ſuite dans ſa révolte. Il dépoſa ſes anciens Officiers, mais il en créa de nouveaux. Le Chef qu'on ſe donna propoſoit ce qu'il jugeoit utile; & la multitude le confirmoit ou le rejettoit par ſes ſuffrages. La diſcipline fut mieux obſervée dans cette étrange République, qu'elle ne l'avoit été ſous les Généraux les plus célebres, ou ſous les Légiſlateurs les plus reſpectés.

Les mutins étant convenus d'un point fixe, dont ils ne s'écarterent point, s'approcherent d'Anvers ; la Garniſon qui auroit pû les arrêter, leur ouvrit les portes & ſe joignit à eux. Ils marcherent enſemble ſous leurs drapeaux à la place d'armes, & menacerent la Ville du pillage, ſi on ne leur donnoit pas tout l'argent qui leur étoit dû. Ils dreſſerent même un Autel où ils jurerent entre les mains de leur Aumônier, de ne ſe jamais départir de la réſolution qu'ils avoient priſe, qu'ils n'euſſent auparavant obtenu la juſtice qu'ils demandoient.

Requeſens n'appaiſa la ſédition qu'en payant les troupes : il trouva dans la vente de ſa vaiſſelle, & dans

les empruns qu'il fit aux Marchands d'Anvers, de quoi acheter la tranquilité. L'idée qu'il avoit de ſa Nation lui fit croire, qu'il valoit mieux fournir aux mutins l'occaſion de réparer leur faute, que de la punir : il les envoya au ſiége de Leyde, que malgré toute leur valeur, il fallut lever. On croit que cet évenement malheureux avança ſes jours.

La mort du Grand-Commandeur arrivée en 1546, devint funeſte aux Pays-Bas, qui ſe trouverent ſans Chef, & où il ſe forma trois partis. Celui du Prince d'Orange, que les Provinces de Hollande & de Zélande avoient mis à leur tête, & à qui elles avoient confié une autorité preſque ſou-

veraine. Celui des Flamands qui étoient irrités, que ſous prétexte de punir une partie de la Nation qui étoit révoltée, on eût dépouillé l'autre de ſes priviléges; ils dominoient dans le Conſeil d'Etat. Celui des Eſpagnols, qui étant tous ſoldats, & n'étant pas payés, ſe choiſirent un Général, ravagerent les campagnes, & pillerent les villes. Le premier étoit celui des rébelles, le ſecond celui des Etats; le troiſieme celui de l'Armée.

Le Prince d'Orange ſaiſit l'inſtant où les Eſpagnols étoient le plus odieux, pour réunir contre eux toute la Nation. Les Provinces firent entr'elles un traité d'union en 1546. qu'on appella *la Pa-*

cification de Gand, où les rébelles furent admis, & où il n'y eut que la Province de Luxembourg qui refuſa d'entrer. Les Eſpagnols y furent déclarés ennemis de l'Etat, & il y fut arrêté qu'on armeroit ſans délai, pour les chaſſer des citadelles dont ils étoient les maîtres. Les Pays-Bas avoient commencé à devenir le théatre de la guerre civile, la plus cruelle dont on ait jamais entendu parler, lorſque Dom-Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint, déſigné Gouverneur général, arriva dans le Luxembourg.

Ce jeune Prince étoit célebre en Europe par les victoires qu'il avoit remportées ſur terre & ſur mer, en Eſpagne & en Afrique con-

tre les Mores, & contre les Turcs à Lépante. Il avoit du feu & de la douceur dans les yeux : de la fineſſe & de la pénétration dans l'eſprit ; de la dignité & de l'agrément dans les manieres ; de la franchiſe & de la généroſité dans les procédés ; de la fidélité & de la conſtance dans ſes amours. Son courage étoit au-deſſus des plus grands périls, ſa capacité au-deſſus des plus grands obſtacles, ſa fermeté au-deſſus des plus grands revers, ſon ambition au-deſſus des plus grandes places, ſon activité au-deſſus de tout. Il étoit fier à l'égard des Grands, affable avec les ſoldats, libéral pour ſes courtiſans, homme de parole envers tout le monde.

Ces vertus ou ces talens, qui rendoient Dom-Juan les délices de la Chrétienté, en firent la terreur des Flamands; ils craignirent un mérite trop éclatant, dont l'impreſſion pourroit influer ſur leur liberté. Ce jeune Prince à qui on fit entrevoir ces allarmes, n'oublia rien pour les diſſiper. A peine ſe fut-il rendu à Luxembourg, qu'il écrivit aux Etats pour leur donner avis de ſon arrivée, & pour leur faire part de ſes pouvoirs & de ſes projets: il enchaîna en même tems la valeur ou le reſſentiment des Eſpagnols, & leur défendit de continuer les hoſtilités.

Les Etats ne voulurent point haſarder de réponſe, ſans avoir con-

ſulté le Prince d'Orange qui étoit retourné en Hollande. Il leur fit dire, *qu'il n'y avoit que deux partis à prendre : le premier, de ne pas reconnoître l'autorité de Dom-Juan, & de ne pas expoſer encore aux caprices d'un nouveau Maître, une liberté qui leur avoit coûté tant de ſang ; le ſecond, de ne le recevoir qu'après qu'il auroit fait ſortir toutes les troupes étrangeres, & qu'il auroit fait ſerment de maintenir tous les articles de la pacification de Gand.* Il ajoûta qu'*il valoit beaucoup mieux s'en tenir au premier, qui n'étoit pas ſujet à autant d'inconvéniens que le ſecond, parce que les Eſpagnols n'étoient pas ſcrupuleux ſur l'article des promeſſes, & qu'ils étoient auſſi infideles à garder leur parole, que faciles à la donner.*

Cette alternative tint quelque tems les eſprits en ſuſpens. Ils ſe déterminerent enfin à reconnoître Dom-Juan pour Gouverneur, à condition qu'il ratifieroit la pacification de Gand, & qu'il délivreroit les Pays-Bas du joug des armées étrangeres. Le ſoin de porter cette réſolution fut confié à Iſchius, qui craignoit également de ne pouvoir s'acquiter de ſa commiſſion dans toute ſon étendue ſans offenſer le Prince, ni déguiſer le ſentiment des Etats ſans ſe rendre coupable d'infidélité. *Voulez-vous*, lui dit un de ſes amis témoin de ſa peine, *que je vous indique un moyen sûr de vous tirer de votre embarras, armez-vous d'un poignard; & lorſque vous ſerez ſeul avec Dom Juan,*

immolez-nous cette victime : les Etats récompenſeront la main intrépide, qui les aura délivrés d'un tyran qui ne vient ici que pour les tromper.

Iſchius rejetta avec horreur un conſeil qui peint d'un ſeul trait la haine des Flamands pour les Eſpagnols, & alla trouver le Prince qui ne parut pas s'offenſer des conditions propoſées par les Etats. Le vainqueur de Lépante ſe prêta à des arrangemens qui auroient été honteux, ſi la politique & les ordres du Roi Philippe ne les euſſent annoblis. Il conſentit à laiſſer au Conſeil une autorité dont le bon uſage auroit fait ſa gloire, & à la ſortie des troupes étrangeres dont la préſence faiſoit ſa force & ſa sûreté.

Les Eſpagnols eurent beaucoup de peine à quitter les Pays-Bas. Les Flamands au contraire, qu'ils avoient vû tant de fois fuir devant eux, témoignoient une joie extrême de leur départ, & alloient en foule les attendre ſur les chemins pour les inſulter. Ils ſouffroient impatiemment ces affronts de la part d'un peuple qu'ils avoient toûjours mépriſé. L'antipathie des deux nations parut alors plus que jamais; il fallut cependant que les Eſpagnols remiſſent toutes les citadelles entre les mains des Officiers Flamands nommés par les Etats, & ils ne le firent qu'avec une extrême répugnance.

Dom Juan avoit eſpéré que les Flamands, gagnés par cette con-

ſiance, ſe relâcheroient inſenſiblement de leurs prétentions : il s'étoit trompé ; & bientôt l'orgueil de ces rébelles qu'il s'étoit engagé *à etouffer dans leur beurre*, ſelon l'expreſſion du Duc d'Albe, laſſa ſa patience. Honteux d'un perſonnage qui ne convenoit ni à ſa naiſſance, ni à ſon caractere, ni à ſa place, Dom Juan ſurprit le Château de Namur, où les troupes Eſpagnoles qui étoient paſſées en Italie, eurent ordre de l'aller joindre, tandis que les Etats de leur côté appelloient à leur ſecours le Prince d'Orange, qui, non plus que les Provinces de Hollande & de Zélande, n'avoit jamais voulu entendre parler d'accommodement. La guerre commença alors entre

les deux partis. Celui de l'autorité prévaloit par-tout ; ſes armes victorieuſes menaçoient la Flandre d'une ruine totale, lorſque le poiſon immola le vainqueur aux ſoupçons & à la jalouſie de l'Eſpagne. Ce jeune Prince avoit oſé aſpirer autrefois à la Couronne de Tunis ; les vœux du Saint Siége l'avoient appellé depuis au Trône d'Angleterre ; il prenoit alors des meſures avec la ligue pour s'aſſûrer la ſouveraineté des Pays-Bas ; c'étoit beaucoup plus qu'il n'en falloit pour pouſſer Philippe à la plus baſſe, à la plus cruelle, à la plus implacable vengeance.

La mort tragique de Dom Juan d'Autriche éleva au premier rôle

un

un acteur admirable, qui n'avoit encore joüé qu'en ſecond, je veux dire, Alexandre Farneſe Duc de Parme. La jeuneſſe de cet homme célebre n'avoit rien préſagé de grand; ſes premiers pas vers la gloire furent tardifs, mais rapides. De l'obſcurité d'un lâche & honteux repos, il paſſa avec une célérité qu'on n'imagine point, à l'éclat d'une réputation qui ébloüit les yeux vulgaires, & qui étonne les cœurs magnanimes. Un viſage ouvert, des manieres aiſées, certain air de candeur qui trompoit juſqu'aux plus éclairés & aux plus défians, couvroit dans lui les ſecrets d'un caractere diſſimulé & enveloppé. Il mêloit avec tant d'art la dou-

ceur qui pardonne, & la ſévérité qui punit, qu'il étoit tout enſemble l'idole & la terreur des armées qu'il commandoit, & des peuples qu'il étoit chargé de ſoûmettre. Son talent fut égal à unir les ſiens & à déſunir les ennemis : ſes ſourdes pratiques, ſes intrigues cachées, ſes manéges politiques, étoient un flambeau favorable ou fatal qui allumoit à ſon gré l'amour ou la haine. Comme la modération étoit chez lui inſéparable de la victoire, & la douceur du commandement, il vint à bout de faire chérir l'eſclavage à des ames républicaines qui avoient goûté les plaiſirs de la liberté. L'Hiſtoire ne l'accuſe pas d'avoir jamais ſacrifié les occaſions à ſes plaiſirs,

les ſoldats à ſa gloire, le devoir à ſon ambition : ami de l'ordre, il étoit dans tous les tems ce qu'il falloit être ; & il avoit ſurtout le mérite de la circonſtance, qui eſt le plus rare & le plus précieux de tous les mérites. Avant de rien arrêter, il demandoit, il ſouhaitoit même des conſeils : mais il étoit plus que ferme dans un parti lorſqu'il l'avoit pris ; & on étoit sûr de ſa haine, quand on oſoit être alors d'un ſentiment différent du ſien. Son cœur étoit plus fort contre le ſuccès, qu'il ne l'étoit contre la diſgrace : il ne fut jamais corrompu par l'un, & il ſe laiſſa toûjours abbattre par l'autre. Il eut un ménagement aſſez rare pour ſon Souverain : ſa jalouſie &

ſa défiance lui étoient connues : pour les ménager, il tempéra l'éclat de ſa gloire, & il diſſimula l'aſcendant qu'il avoit ſur l'eſprit des peuples. Sa maniere de faire la guerre étoit plus ſavante que hardie, plus raiſonnée que tranchante, plus défenſive qu'offenſive : il ne procédoit dans ſes opérations militaires que par diſcuſſion, par ſyſtème, par démonſtration ; maniere lente, mais sûre, qui ne fait pas ordinairement les conquérans, mais qui fait les citoyens & les grands Capitaines. Ce Prince eut peu de défauts perſonnels : mais il eut ceux de l'Italie qui l'avoit vû naître, de l'Eſpagne où il fut élevé, des Pays-Bas où il faiſoit la guerre, & enfin du ſiecle où il vivoit.

Lorſque le Duc de Parme prit le timon des affaires publiques dans les Pays-Bas, l'Eſpagne n'y poſſédoit proprement que les Pays de Namur, de Luxembourg, de Limbourg : tout le reſte étoit réuni contre elle, & ne ſe trouvoit partagé que ſur l'article de la Religion. Le nouveau Gouverneur fit adroitement valoir ce motif, pour ramener à l'obéiſſance, l'Artois, le Hainaut, la Flandre Françoiſe, & il attaqua avec ſuccès les Provinces qui parurent plus affermies dans leur révolte.

Il eut à combattre dans ſes expéditions le Prince d'Orange, dont les défaites continuelles n'avoient ni diminué l'audace, ni affoibli l'au-

torité : l'Archiduc Mathias frere de l'Empereur Rodolphe, que les rébelles avoient choiſi pour leur Gouverneur par politique, & qu'ils renvoyerent par mépris; il n'avoit ni argent, ni troupes, ni capacité : le Prince Caſimir fils de l'Electeur Palatin, que le goût des aventures avoit conduit dans les Pays-Bas, que l'orgueil y rendit inutile, & que le dépit en fit ſortir : le Duc d'Alençon, qui après avoir fait le perſonnage de rébelle en France, celui de duppe en Angleterre, finit par celui de tyran en Flandre.

Tandis que le Duc de Parme faiſoit des progrès rapides, & qu'il déconcertoit la rébellion juſqu'alors ſi audacieuſe, il vit borner ſes

ſuccès par la Cour d'Eſpagne, qui ſe laiſſa perſuader, qu'il n'y avoit pour finir les troubles, qu'à faire ſortir toutes les troupes étrangeres des Pays-Bas. Cet ordre imprudent, dont il ne fut permis, ni d'empêcher, ni de ſuſpendre l'exécution, mit le comble aux fautes énormes, qu'avoit faites Philippe II. dans le cours de cette ſanglante révolution. Il l'avoit en quelque ſorte préparée en confiant d'abord à une femme & à un Prêtre déſarmés un Gouvernement, où l'autorité affoiblie & déteſtée avoit beſoin d'un appui ſolide, d'un Miniſtre qui eût la force en main. Ce premier faux pas fut ſuivi d'un autre : les eſprits rentrés d'eux-mêmes dans une eſpece de

calme, pouvoient être entierement ramenés au devoir par une conduite douce ; & il leur donna un homme cruel, qui dans ſix ans de Gouvernement envoya dix-huit mille perſonnes ſur l'échafaut, & qui ſe reprochoit encore de n'en avoir pas fait périr davantage. Lorſque la guerre fut allumée de tous les côtés, & qu'elle ne pouvoit être heureuſement terminée que par un Capitaine tel que le Duc d'Albe, ce grand Général fut obligé de céder ſa place à un honnête homme ſans talens & ſans expérience. La mort de Requeſens occaſionna, s'il ſe peut, un plus mauvais choix. On ne conteſtoit point à Don Juan un mérite brillant, ſolide, & éprouvé:

mais il avoit des vûes de fortune & des prétentions d'indépendance, qui ne s'accordoient pas avec la place qu'on lui faiſoit remplir. L'élévation du Duc de Parme pouvoit peut-être remédier à tous ces malheurs : mais Philippe fut encore trahi par ſa politique, lorſqu'il interrompit par le rappel des troupes Eſpagnoles le cours des exploits de ſon Général.

Le Prince d'Orange profita de ce tems de relâche pour mettre la derniere main à l'important ouvrage qui l'occupoit depuis environ vingt ans. Juſqu'alors les rébelles avoient mis le nom du Roi à la tête de leurs Ordonnances ; & ils n'avoient pû ſe réſoudre à ne pas tenir

à leur Souverain, du moins par quelque formalité. Leur guide repréſenta ſi bien le danger & l'inconſéquence de cette conduite, qu'ils renoncerent publiquement à l'obéiſſance de l'Eſpagne, & dreſſerent l'Acte de leur liberté à Utrecht le 29 Janvier 1579. Cette Aſſemblée ſe trouva compoſée des Etats de Hollande, de Zélande, de Gueldres, de Friſe, & d'Utrecht, auxquels ſe joignirent depuis Over-Iſſel & Groningue. Cette union a été le berceau & la baſe fondamentale de la République des Provinces-Unies. Leur ſituation étoit alors ſi fâcheuſe, qu'elles ſe firent repréſenter ſous l'image d'un vaiſſeau ſans voile & ſans gouvernail, pouſſé au

haſard par les flots, avec cette inſcription : *Incertum quò fata ferant.* Mais bien-tôt du ſein de tant d'orages devoit ſortir une puiſſante République, aſſez heureuſe pour naître, pour s'accroître, & pour s'affermir en moins d'années qu'il n'a fallu de ſiecles pour jetter les premiers fondemens des moindres Etats.

Pour fixer, s'il étoit poſſible, leur deſtinée, les Confédérés convinrent entr'eux de la forme de Gouvernement qui ſubſiſte encore aujourd'hui. L'union qu'on forma, reſſemble à celle de pluſieurs Puiſſances qui ſe liguent pour leur sûreté commune, ſans perdre leur Souveraineté ni leurs droits. Chaque Pro-

vince, ſans ceſſer d'être une République indépendante, compoſe avec les ſix autres une même République, qui n'a qu'un ſeul & même intérêt. Les Etats-Généraux, compoſés des Députés de toutes les parties de la confédération, repréſentent la majeſté de l'Etat : mais ils n'en ſont ni les maîtres ni les arbitres. Ils ne peuvent rien arrêter que du conſentement des Etats de chaque Province, qui ne ſont en droit de le donner, qu'après avoir obtenu celui des Villes. De cette ſorte l'extérieur ébloüiſſant de la Souveraineté réſide dans les Etats-Généraux, & l'autorité réelle & légiſlative dans les ſeules Villes. Il eſt vrai que chaque Province s'eſt ſagement

dépouillée du droit de faire la guerre & la paix, & de conclurre des alliances particulieres : mais on s'eſt trompé en accordant la voix négative à chaque Ville ; ſi les deux tiers pouvoient conclurre pour tout le corps, le Gouvernement en ſeroit plus sûr & plus fort. Ce ſont les Provinces qui envoyent les Députés à l'Aſſemblée générale, & celles-ci en envoyent autant qu'elles jugent à propos ; cette liberté ne peut pas entraîner d'inconvénient, parce que les affaires s'y reglent, non par les ſuffrages des perſonnes, mais par ceux des Provinces. La durée de la députation n'eſt pas uniforme. Quelques Députés ne le ſont que pour un an ; d'autres pour un plus

long tems; il y en a qui le ſont pour toute leur vie. Le Gouverneur, le Capitaine Général ni aucun Officier de Guerre n'ont ſéance dans les Etats-Généraux. Chaque Province y préſide une ſemaine par tour; & c'eſt à celui des Députés qui précede les autres de ſa Province, à qui l'on défere cet honneur. On crut devoir terminer tous ces arrangemens, par intéreſſer perſonnellement le Prince d'Orange à la conſervation de l'édifice qu'il avoit lui-même conſtruit: il fut élu Stadhouder.

GUILLAUME I.

Prince d'Orange, premier Stadhouder, Capitaine, & Amiral-Général en 1579.

LA dignité de Stadhouder n'eſt pas différente de celle de Gouverneur, & ces deux termes ſont ſynonimes. Guillaume l'avoit été de Hollande & de Zélande ſous Charles-Quint & ſous Philippe II. il continua à l'être ſans oppoſition dans les tems de troubles ; & l'union d'Utrecht le revêtit du même titre dans les autres Provinces. Cet honneur ne fut pas un honneur ſtérile ; & il y trouva les plus brillantes pré-

rogatives. Les plus flateuſes étoient; 1°. D'accorder grace aux criminels. 2°. D'être Préſident de toutes les Cours de Juſtice, & de faire mettre ſon nom à la tête de tous leurs Jugemens. 3°. De choiſir les Magiſtrats des Villes ſur quelques ſujets qu'on lui préſentoit : dans plus d'un lieu, il avoit même la diſpoſition entiere des Charges. 4°. D'envoyer en ſon nom & pour ſes intérêts des Plénipotentiaires dans les Cours Etrangeres, & de donner audience particuliere aux Ambaſſadeurs des Puiſſances Etrangeres auprès des Etats-Généraux. 5°. De procurer l'exécution des Décrets portés par la République. 6°. D'être arbitre des différends qui ſurvenoient entre

tre les Communautés, les Villes ou les Provinces.

Outre le Stadhoudérat, Guillaume obtint les Charges de Capitaine & Amiral Général, qui lui donnoient le commandement en chef des armées & des flottes de la République, avec la diſpoſition de tous les emplois qui en dépendoient; tous les Officiers de Guerre étoient obligés de lui prêter ſerment, après l'avoir prêté aux Etats de la Province & au Conſeil d'Etat. Rien à l'armée ne lui faiſoit ſentir ſa dépendance de la République, que la préſence de quelques Députés qui l'accompagnoient, & ſans l'avis deſquels il ne devoit rien entreprendre de fort important. Ces

trois grandes places ſont devenues depuis comme inſéparables.

Le Prince d'Orange ne joüit pas long-tems paiſiblement de tant de faveurs. Les progrès rapides du Duc de Parme firent ſentir aux plus préſomptueux l'impoſſibilité de ſe ſoûtenir avec les ſeules forces d'un Etat naiſſant. Ces eſprits républiquains auroient bien ſouhaité de trouver des ſecours déſintéreſſés : mais l'Europe n'en offroit point de ce genre ; & on ſe vit réduit à ſe donner au Duc d'Alençon, de l'aveu, à la perſuaſion même du Prince d'Orange. Guillaume ſe perſuada qu'il continueroit à régner, ſous le nom d'un jeune Prince ſans expérience, qui lui devroit ſa Souveraineté : eſpé-

rance frivole ! De ſi grands ſervices excitent plutôt la jalouſie & la haine, qu'ils n'attirent la reconnoiſſance & l'attachement.

Le Duc d'Alençon fut proclamé Duc de Brabant, de Gueldre, & de Luxembourg, Comte de Flandre, de Hollande, de Zélande, de Hainaut, de Friſe, & d'Oweriſſel, Marquis d'Anvers, Seigneur d'Utrecht & de Malines : multitude de titres qui ne le rendoient pas plus puiſſant. En l'appellant à leur ſecours, les Flamands avoient moins ſongé à ſe donner un Maître, qu'à ſe ſervir de ſes forces pour n'en avoir aucun.

Le nouveau Souverain des Provinces-Unies paſſa en Flandre avec dix mille hommes de pié, & quatre

mille chevaux. Son premier exploit fut de délivrer Cambrai aſſiégé par le Duc de Parme ; & enſuite il força Cateau-Cambréſis de ſe rendre à compoſition. Il eût fait de plus grands progrès s'il eût reçû à tems des ſecours de ſon frere Henri III. qui ne l'eſtimoit point, ou des Etats du pays qui ſe défioient de lui.

Tandis que le foible Prince gémiſſoit ſur le malheur de ſa ſituation, ſes favoris auſſi méchans, mais plus hardis que lui, lui perſuaderent d'opprimer des ſujets qu'il ne pouvoit réduire, & de violer le ſerment qu'il avoit fait de conſerver leurs priviléges, puiſqu'ils n'obſervoient pas eux-mêmes celui qu'ils avoient fait de lui obéir. Il crut

réaliſer la brillante chimere du Gouvernement deſpotique dont on l'avoit enivré, en ſurprenant à la fois ſept ou huit Villes importantes qui entraînaſſent la deſtinée de toutes les autres. Ce jour fut fixé au 18 Janvier 1583. L'entrepriſe réuſſit ſur Dandermonde, Dunkerque, Dixmude, Aloſt, & Menin : mais elle manqua ſur Bruges, ſur Oſtende, & ſur Anvers.

Cette conſpiration rendit les François ſi odieux en Flandre, qu'on les auroit tous exterminés, ſi on n'avoit craint que le Duc qui tenoit des places ne les vendît aux Eſpagnols. Le Prince d'Orange conſulté ſur la ſituation où on ſe trouvoit, repréſenta qu'il n'y avoit que

trois partis à prendre. Le premier, de ſe réconcilier avec l'Eſpagne en lui ſacrifiant leur haine, leurs ſuccès, & leur liberté. Le ſecond, d'oublier tout ce que la légereté, l'ambition, & la vengeance du Duc d'Alençon avoient déjà cauſé de malheurs, & de s'expoſer à ceux qui en pouvoient naître. Le troiſieme, de ſe ſoûtenir avec les ſeules forces de l'Etat, & contre la puiſſance de l'Eſpagne, & contre le reſſentiment des François; ce qui paroiſſoit impoſſible. Après qu'on eut peſé mûrement les inconvéniens de chaque parti, on ſe détermina à ſe raccommoder avec le Duc d'Alençon. A juger de la réconciliation par les évenemens qui la ſuivirent, elle ne

fut pas ſincere de la part des Flamands. Inutilement le Prince d'Orange leur répéta cent fois, que dans les affaires capitales, les reſſentimens devoient être ſubordonnés à l'intérét : il ne fut pas le maître de l'imagination des peuples qui confondoient dans leur eſprit, au moins dans leur cœur, les François & les Eſpagnols.

Le Duc ne tarda pas à pénétrer ces diſpoſitions : elles le déterminerent à quitter un pays où il ſe voyoit l'objet de l'exécration publique. La France où il avoit paſſé ſes jours à faire la guerre, ſans la ſavoir, à ſe mêler dans les intrigues ſans aucune fineſſe, à former des factions ſans vûes & ſans politique,

le revit avec peine, & ſe conſola aiſément de ſa mort qui fut violente & peut-être avancée.

Le Prince d'Orange le ſuivit de près au tombeau. Il fut aſſaſſiné en 1584, âgé de 51 an, par Balthazar Gerard Franc-Comptois, qui n'avoit point de querelle perſonnelle à venger, & qui ne pouvoit être animé que par l'or & les promeſſes de l'Eſpagne, ou peut-être par un fanatiſme qui fut malheureuſement à la mode dans ce tems-là. Les Eſpagnols étoient portés à faire des réjoüiſſances publiques à la mort d'un ennemi ſi acharné & ſi redoutable : mais le Duc de Parme avoit une idée trop juſte des bienſéances pour le ſouffrir. Il ſavoit que ces

noires trahiſons ne faiſoient point d'honneur à l'Eſpagne ; & il empêcha qu'on ne donnât dans ſon camp aucune marque de joie pour un événement qui le couvroit encore plus de honte, qu'il ne lui apportoit d'utilité.

Guillaume I. comptoit des Héros parmi ſes Ancêtres, & il les ſurpaſſa tous. Sans aſyle, il eut la hardieſſe de s'expoſer au reſſentiment d'un Prince violent & ſoupçonneux, qu'on caractériſoit par le nom odieux de *Démon du Midi*. Sans forces, il eut le courage d'attaquer la Puiſſance la plus formidable qui fût alors en Europe. Sans expérience, il eut l'habileté de triompher des plus grands Généraux qu'ait peut-

être produits l'Eſpagne. Sans Conſeils, il eut l'adreſſe d'amuſer quelquefois la Nation la plus politique, & de ne s'en laiſſer jamais ſurprendre. Sans tréſors, il eut le ſecret de mieux payer ſes Soldats que les Maîtres du nouveau Monde, & d'attirer par-là ſouvent dans ſon camp leurs propres troupes. Sans autorité, il eut le bonheur de régner preſque deſpotiquement ſur des cœurs altiers qui prodiguoient leur tranquilité, leur fortune, leur ſang pour éteindre la tyrannie. Perſonne ne ſut mieux que lui diſpoſer les eſprits à ce qu'il vouloit, ou les faire changer d'opinions; donner un tour favorable à un projet, ou le faire trouver abſurde; hâter les réſolu-

tions, ou les tirer en longueur; prendre le caractere du lieu, du tems, de la circonſtance.

Après tout, le chef-d'œuvre du Prince Guillaume eſt d'avoir ſu perſuader aux peuples qu'il n'étoit occupé que de leur liberté, tandis qu'il ne travailloit qu'à devenir leur Maître. Toutes ſes démarches, quand on les ſuit avec attention, décelent viſiblement ſes projets, ſes vûes, ſa politique. C'eſt lui qui prépara de loin la révolution, en introduiſant ou favoriſant de nouvelles opinions qu'il ſavoit être déſagréables à la Cour de Madrid: c'eſt lui qui ſous de frivoles prétextes ſouffla le feu des guerres civiles; il fut le flambeau qui alluma de tous

côtés la diſcorde : c'eſt lui qui diviſa irréconciliablement les eſprits & les cœurs, en formant & en exécutant le plan d'une guerre barbare : c'eſt lui qui ſucceſſivement Luthérien, Catholique, Calviniſte, & par-là même ſans Religion, proſcrivit le Culte Romain comme l'unique lien par lequel on pouvoit tenir encore à l'Eſpagne : c'eſt lui qui par ſes hauteurs, ſes trahiſons, ſes conſeils, renvoya tous les Princes étrangers, dont l'autorité lui faiſoit ombrage : c'eſt lui qui rompit trois fois les négociations ſi avancées, qui alloient terminer toutes les querelles. Tous ces pas vers la tyrannie lui avoient réuſſi ; & il touchoit peut-être au terme de ſes deſirs, quand

un fer meurtrier termina ſes jours, ſon ambition, & ſes eſpérances.

MAURICE,

Prince d'Orange, ſecond Stadhouder, Capitaine & Amiral Général en 1587.

A la mort de Guillaume, les affaires ſe trouverent dans une confuſion horrible, où il les avoit jettées à deſſein. Il s'étoit toûjours flaté de les tirer de ce cahos, quand il trouveroit quelqu'intérêt à le faire. Philippe II. crut devoir profiter de la conſternation qu'un évenement ſi imprévu avoit répandu dans les Pays-Bas, pour faire jetter des

propoſitions d'accommodement. Il avoit toûjours penſé que l'averſion des Provinces-Unies pour la domination Eſpagnole étoit l'ouvrage du Prince d'Orange; & c'étoit autant par politique que par vengeance, qu'il avoit mis à prix la tête d'un ennemi ſi dangereux & ſi opiniâtre. Il croyoit éteindre la rébellion dans le ſang du Chef des rébelles: mais il éprouva que la véritable diſpoſition des eſprits avoit échappé à ſa pénétration & à ſa ſageſſe. Envain pour appuyer la négociation, & pour en abréger les lenteurs, le Duc de Parme exécuta-t-il en peu de mois d'aſſez grandes choſes pour illuſtrer plus d'un Général, & pour faire la matiere de

pluſieurs guerres ; les Etats paroiſſoient réſolus à périr plutôt qu'à reconnoître leurs anciens maîtres. Pour éviter ce joug, qui leur paroiſſoit le plus grand des maux, ils ſe déterminerent à ſe ſoûmettre à une autre Puiſſance. On balança quelque tems entre les Anglois & les François : mais enfin la France dans le tems de ſa plus grande humiliation, parut préférable à l'Angleterre, qui étoit au comble de ſa gloire.

Henri III. ne ſavoit ni régner tranquilement ſur ſes peuples, ni ſemer la diviſion chez ſes ennemis, ni préparer des évenemens, ni profiter de ceux qui ſe préſentoient. Sa diſſipation le rendoit incapable

des affaires ; & ſa molleſſe, ennemi des périls & des inquiétudes de la guerre. Il étoit ſurchargé de ſa Couronne, il refuſa de l'agrandir d'une partie des Pays-Bas ; & les vœux de tous les bons François furent étouffés par les clameurs des flateurs, & ſurtout par le déſordre des guerres civiles qui commençoient alors à troubler la France. La ligue ſuſcitée par la politique de Philippe II. conduite par l'habileté du Duc de Guiſe, fomentée par l'ambition de la Cour de Rome, exécutée par le fanatiſme des Catholiques, força le Roi à refuſer la propoſition des Provinces confédérées. Les Hollandois ayant perdu tout eſpoir de ce côté-

là,

là, tournerent leurs vûes vers l'Angleterre.

Eliſabeth, dont la conduite a toûjours été admirée de ceux-là mêmes qui avoient le plus d'intérêt à la décrier, régnoit alors dans cette iſle. Cette Princeſſe, nommée le Roi Eliſabeth pour ſon courage, comme le Roi Jacques ſon ſucceſſeur fut appellé la Reine Jacques pour ſa foibleſſe, reçut d'abord les Députés des Etats aſſez froidement : ſoit qu'elle fût offenſée de n'être recherchée qu'après la France ; ſoit qu'elle déliberât ſur le parti qu'elle prendroit ; ſoit enfin que par des difficultés ménagées avec adreſſe, elle voulût ſe faire acheter plus chérement ſes bienfaits, elle ne déclara

que tard ſes intentions. Il lui parut dangereux d'accepter une Souveraineté, qu'il faudroit défendre & contre toutes les forces de l'Eſpagne, & contre l'ambition de ceux qui la lui offroient. Elle aima mieux accorder de l'argent & des troupes, & s'aſſûrer de la reconnoiſſance des Provinces-Unies, en exigeant la garde des trois ports de Hollande & de Zélande, qui étoient le plus à ſa bienſéance. Ces places furent depuis reſtituées pour trois millions. Le Comte de Leyceſtre, favori de la Reine, fut chargé de conduire ces ſecours.

Ce Seigneur avoit ſéduit le cœur d'Eliſabeth par une taille avantageuſe, un air grave & modeſte, une

contenance aiſée & majeſtueuſe, une phiſionomie vive & ingénieuſe, une adreſſe ſinguliere à tous les exercices, des manieres careſſantes & affectueuſes ; & peut-être auſſi par les ſervices qu'il avoit été à portée de lui rendre durant les perſécutions qui avoient éprouvé ſa jeuneſſe. L'air de la Cour & une autorité preſque ſouveraine corrompirent bientôt cet homme heureux, ou plutôt développerent ſon ame toute entiere.

La faveur de la Reine lui inſpira de l'orgueil, & les baſſeſſes des courtiſans lui donnerent de la préſomption. Il ſe crut également propre pour le cabinet & pour la guerre : mais il échoüa dans les affaires,

parce qu'il étoit décrié du côté de la probité; & dans les armées, parce qu'il manquoit de ſang-froid & d'expérience. Son étude ordinaire étoit d'approfondir les hommes : quand une fois il les avoit connus, il ſe défioit des honnêtes gens par goût, & des méchans par réflexion. Il eut un talent ſingulier pour former des factions, pour les ſoûtenir ou les anéantir, ſelon qu'il les jugeoit contraires ou favorables à ſes intérêts. On lui a toûjours vû opprimer ſans ménagement ceux qui avoient de la complaiſance pour ſes volontés, & perdre ſans reſſource ceux qui oſoient ſoûtenir leurs droits. Son amitié & ſa haine étoient également dangereuſes : l'exil le

délivroit de ſes amis que ſon inconſtance lui rendoit bientôt incommodes, & la mort terminoit ordinairement la carriere de ſes ennemis. Pluſieurs, dit un Ecrivain contemporain, tomberent de ſon tems, ſans avoir ſu qui les avoit fait tomber; & pluſieurs moururent ſans connoître la main qui les faiſoit mourir. L'aſcendant qu'il avoit pris ſur Eliſabeth, mit toute l'Angleterre dans la néceſſité de rechercher ſa bienveillance, ou de craindre ſon reſſentiment. Comme la Cour étoit gouvernée par ſes intrigues, & que les Provinces l'étoient par ſes parens, il falloit ſe ſoûtenir par ſa faveur, ou tomber par ſa haine. L'Hiſtoire l'accuſe d'avoir amolli

ſa Nation par ſon luxe, de l'avoir familiariſée avec les injuſtices par ſes vexations; ſurtout de l'avoir accoûtumée à l'eſclavage par les hommages qu'il exigeoit. Il aſpira longtems à l'honneur d'épouſer la Reine. Lorſqu'il ſe vit déchu de ſes eſpérances, il ſe détermina à s'éloigner. Le commandement des troupes qu'on faiſoit paſſer en Hollande, lui parut propre à couvrir la diminution de ſon crédit, & peut-être auſſi à le rétablir.

L'expérience prouva que ce choix étoit très-mauvais. Honoré du titre de Gouverneur ſuprême, & d'une autorité ſupérieure à celle des Stadhouders, Leyceſtre ne ſe fit remarquer que par une fierté révoltante,

une ambition ſans bornes, des perfidies multipliées. Il joüit peu de cette dignité, parce qu'il en étoit incapable, qu'il trahiſſoit les Etats, & qu'il vendoit leurs meilleures places.

Maurice fils de Guillaume, fut mis à la tête des affaires dans ces circonſtances critiques. Revêtu du caractere de Gouverneur de quelques Provinces d'abord après la mort du Prince ſon pere, il fut fait Stadhouder, Capitaine, & Amiral général au départ du perfide & ſuperbe Anglois. On oublia d'abord par tendreſſe, & il fit bientôt oublier par ſes ſervices, qu'il n'avoit que vingt ans. Toutes les forces de l'Eſpagne terraſſées, & preſque détruites à

Nieuport : une grande partie du Brabant & de la Flandre conquiſe : la République reconnue libre & ſouveraine par ſes anciens Maîtres : les Hollandois heureux dans l'intérieur de l'Etat par leur opulence, & redoutables au dehors par leurs forces & par leurs alliances : trois victoires remportées en bataille rangée : trente-huit Villes priſes après une attaque réguliere : quarante-cinq Châteaux emportés d'aſſaut : douze places importantes délivrées d'un ſiége meurtrier ; tout cela n'eſt qu'une foible exquiſſe de ſa brillante adminiſtration.

Les ſuccès de ce grand homme furent tous glorieux, parce que tous furent difficiles. Il les remporta ſur

un Duc de Parme, qui avoit paru auſſi ſavant dans les batailles que dans les retraites ; qui s'étoit toûjours maintenu dans la brillante poſſeſſion de combattre ou de ne combattre pas à ſon gré ; qui avoit gagné du côté de l'expérience, ce que les années lui avoient ôté de vivacité : ſur un Archiduc Albert, qui à la piété la plus tendre, à la douceur la plus inſinuante, à l'équité la plus rigide, qui lui avoient érigé des trônes dans tous les cœurs, joignit une capacité plus que médiocre, une valeur héroïque, une prudence conſommée : ſur un Spinola, le ſeul Général depuis Lucullus, qui ait ſu la guerre ſans l'avoir faite ; qui ait gagné des batailles ſans s'être trou-

vé à aucune ; qui ait formé admirablement des ſiéges ſans en avoir vû ; qui ait excellé dans la conduite des armées ſans avoir ſervi. On demandoit à Maurice quel étoit le premier Capitaine de l'Europe, il répondit que Spinola étoit le ſecond : réponſe ingénieuſe & un peu détournée, qui renferme deux jugemens que je crois tous deux vrais.

La vie du Stadhouder fut une chaîne rarement interrompue de combats, de ſiéges, de victoires. Henri IV. diſoit ordinairement *qu'après lui, il n'y avoit point de plus grand Capitaine au monde que le Prince Maurice.* Médiocre dans tout le reſte, il poſſéda la guerre en grand maître, & la fit toûjours en Héros.

Son camp devint l'école univerſelle de l'Europe : ſes éleves ont ſoûtenu, & peut-être augmenté ſa réputation. Comme Montecuculli, il poſſédoit l'art ſi peu connu des marches & des campemens : comme Vauban, le talent de fortifier les places, & de les rendre imprenables : comme Eugène, l'adreſſe de faire ſubſiſter de nombreuſes Armées dans les Pays les plus ſtériles ou les plus ruinés : comme Vendôme, le bonheur de tirer dans l'occaſion du ſoldat plus qu'on a droit d'en attendre : comme Condé, ce coup d'œil infaillible qui décide du ſuccès des batailles : comme Charles XII. le moyen de rendre les troupes preſque inſenſibles à la faim,

au froid, à la fatigue : comme Turenne, le ſecret, qui paroît s'être perdu, de ménager la vie des hommes. Au jugement du Chevalier Folard, Maurice fut le plus grand Officier d'Infanterie qui ait paru depuis les Romains.

L'ambition n'étoit pas moins héréditaire que le mérite dans le Sang d'Orange. Comme Guillaume, Maurice voulut vaincre plus pour lui que pour la Patrie. Ses injuſtes deſſeins éclaterent après une longue diſſimulation, à l'occaſion de la paix qui fut propoſée en 1607 entre les Eſpagnols & les Hollandois.

Tout ſembloit devoir rendre cet évenement néceſſaire à la République. Quelques particuliers s'étoient

enrichis pendant la guerre : mais l'Etat s'étoit obéré. La gloire des conquêtes qu'on avoit faites, avoit été chérement achetée par un ſang précieux. L'Eſpagne conſentoit à reconnoître la liberté & l'indépendance des Provinces-Unies. On épargnoit enfin aux Etats la honte des premieres démarches, & on s'abbaiſſoit à lui demander la paix.

Un Cordelier nommé Jean de Neyen, fut chargé d'entamer cette importante négociation : il eût été difficile de faire un meilleur choix. Ce Religieux né dans Anvers, & originaire de Zélande, joignoit un grand ſens naturel à une expérience conſommée ; une douceur inſinuante à une gravité reſpectable ; une

franchiſe hardie à une familiarité commode ; une éloquence ſéduiſante à des expreſſions ſimples ; les ſoupleſſes de la Cour au manége du Cloître ; le talent de s'accommoder à l'humeur des autres à l'avantage de n'en point avoir. On peut ajoûter qu'il avoit été nourri dans l'intrigue, qu'il connoiſſoit parfaitement les intérêts de l'Eſpagne, qu'il étoit d'une profeſſion qui le rendoit moins ſenſible aux rebuts inſéparables de l'affaire dont il étoit chargé ; & pour dire quelque choſe de plus, c'étoit le Négociateur le plus agréable qu'on pût envoyer aux Hollandois, puiſque le Prince d'Orange l'avoit honoré de ſon eſtime & de ſon amitié.

L'adroit Cordelier ne tarda pas à s'appercevoir que le projet de faire la paix entre les deux Puiſſances étoit chimérique. On avoit des deux côtés des prétentions ſi oppoſées, & on étoit ſi peu diſpoſé à les relâcher, qu'il parut plus raiſonnable de ſe borner à une ſimple treve. Maurice craignit un évenement qui devoit diminuer ſon autorité, & qui pouvoit borner ſa réputation. Pour prévenir, s'il pouvoit, ce malheur, il écrivit une lettre circulaire, où étoient expoſés avec beaucoup d'art, les motifs qu'avoient les Provinces-Unies de continuer la guerre. D'un autre côté, il fit répandre par ſes émiſſaires des libelles ſanglans, où la politique des Eſpagnols étoit

traitée de perfidie, leurs conquêtes de brigandage, leur zele de fanatiſme, leurs traités de piéges. On leur reprochoit de regarder comme nuls les contrats qui ſe font entre les Sujets & les Souverains ; de n'avoir député pour traiter de la paix, que des Italiens qui comptent pour rien une trahiſon, ou des Moines qu'il eſt aiſé de déſavoüer ; & d'avoir travaillé à corrompre le Greffier des Etats, par un préſent de cinquante mille écus. Ces odieuſes imputations auroient fait aiſément impreſſion ſur des cœurs encore ulcérés, ſi le grand Penſionnaire & ſes amis n'euſſent arrêté le mal dans ſa ſource.

Barneveld, le plus grand Magiſtrat

trat qui ait jamais gouverné les Provinces-Unies, avoit l'air noble & aſſûré ; une éloquence qui tenoit plus de l'oracle que du déclamateur ; toute l'expérience que donnent les grandes affaires & les longues réflexions ; un génie également propre au commerce, aux finances, aux négociations ; l'art de preſſer les affaires ſans empreſſement, & de les reculer ſans indolence ; un talent ſingulier pour pénétrer les ſecrets d'autrui, en cachant les ſiens ; le mérite d'avoir entrepris de rétablir le crédit de ſa patrie, & le bonheur d'y avoir réuſſi ; ce coup d'œil qui diſtingue ſi heureuſement un homme ſupérieur d'un homme ordinaire. Il étoit ennemi de l'injuſtice,

de la brigue, des partis, des nouveautés même utiles. C'étoit un Romain : on lui connoiſſoit la vertu des Fabricius, des Catons ; il en montra la fermeté.

Maurice, qui ſavoit à quel point le grand Penſionnaire étoit citoyen, n'avoit pas ſeulement ſongé à le gagner : il eſſaya inutilement de le détruire ; & il ſe vit réduit à tenter de l'intimider. On fit arriver juſqu'à lui un billet, par lequel on le menaçoit d'une mort cruelle.

Barneveld, qui étoit un politique également hardi & ruſé, ſut tirer parti de la haine de ſes ennemis. Ayant diſpoſé ſes partiſans à le ſoûtenir, il entra dans l'Aſſemblée des Etats, y fit la lecture de l'écrit ſédi-

tieux qu'on lui avoit remis ; déclara qu'il étoit diſpoſé à quitter le timon des affaires, puiſque ſon autorité ſervoit de prétexte aux mécontens pour troubler l'Etat ; demanda la permiſſion de ſe retirer : & ſans attendre de réponſe, il ſortit de la ſalle, pour donner le tems de délibérer.

Cette retraite cauſa un murmure univerſel dans l'Aſſemblée : ſes amis qui étoient préparés à cette ſcene, en profiterent avec beaucoup de dextérité ; & ſes ennemis, dans la ſurpriſe que leur cauſoit une démarche ſi imprévûe, ſe joignirent aux autres, pour blâmer les perſécuteurs de ce grand Magiſtrat. Dans la chaleur même de l'évenement, on lui

députa les principaux membres des Etats, pour le conjurer de ne pas abandonner dans une conjoncture ſi difficile, une République qu'il avoit tant de fois ſoûtenue par ſes conſeils.

Barneveld, qui n'avoit fait cette démarche que pour s'attirer cette priere, rentra dans l'Aſſemblée; & prenant un ton de maître, qu'il auroit évité dans un autre tems, il fit un tableau ſi pathétique des horreurs de la guerre & des charmes de la paix; il repréſenta ſi bien les dangers de l'une, & la néceſſité de l'autre, que ſix Provinces ſe rendirent ſur le champ à ſon ſentiment. Il n'y eut que la Zélande, qui, aveuglée par les intérêts de ſes armateurs, &

par ceux du Prince Maurice, continua de s'oppoſer vivement à la treve, ſans vouloir ſeulement écouter à quelles conditions on la propoſoit.

Cette oppoſition embarraſſa extrèmement les Etats, parce qu'il étoit porté dans le Traité d'Union fait à Utrecht en 1579, que l'on ne mettroit bas les armes que du conſentement unanime des Provinces ; & que quand elles ſe trouveroient d'un avis contraire, la conteſtation ſeroit terminée par le ſentiment particulier du Stadhouder ; ce qui étoit remettre juſtement la déciſion de la treve au Prince Maurice, qui ne cherchoit qu'à prolonger la guerre.

Les eſprits s'échauffoient ſur cette difficulté. Six Provinces choquées de ce que ſous prétexte de cet article de l'union, une ſeule vouloit leur donner la loi, murmuroient hautement, & menaçoient de ſe porter aux dernieres extrémités; lorſque Jeannin & Spenſer, Ambaſſadeurs de France & d'Angleterre, avertis de cette diviſion, ſe rendirent à l'Aſſemblée. Après avoir fait l'éloge de la concorde, & montré les dangereuſes ſuites des diviſions, ces deux habiles Négociateurs tomberent ſur le Traité d'Utrecht, & ils firent obſerver aux Zélandois, que dans le tems du Traité ſur lequel ils s'appuyoient, il n'étoit pas queſtion de faire une paix ou une treve propre à mainte-

nir leur liberté, mais qu'il s'agiſſoit de ſe ſoûmettre à la domination de leur ennemi : que quand cette loi s'interpreteroit ſuivant leur penſée, le ſalut de l'Etat, qui eſt la ſouveraine des Lois, demandoit dans cette conjoncture, ou l'abrogation, ou la diſpenſe de celle qu'ils alléguoient : que quand même la néceſſité de s'accommoder avec l'Eſpagne ſeroit douteuſe, il convenoit que le moindre nombre cédât au plus grand, pour éviter des diſſenſions qui entraînent toûjours la ruine des Républiques. Ils finirent par déclarer de la part des Rois leurs Maîtres, qu'il falloit conſentir à la treve, ou renoncer à leurs ſecours, & peut-être à leur amitié.

Ces dernieres paroles frapperent les Zélandois : s'ils ne furent pas ſuffiſamment perſuadés pour concourir à la paix, ils furent aſſez intimidés pour ne la plus traverſer : leur réſolution fut que leurs Députés aſſiſteroient aux Conférences, ſans apporter nul obſtacle, ni ſans donner leur conſentement à tout ce qui ſeroit conclu. Alors les négociations allerent extrèmement vîte : on conclut en 1609 une treve pour douze ans ; & l'indépendance des Provinces-Unies, ſi long-tems diſputée, fut enfin reconnue dans toute l'Europe.

Quarante-deux ans d'une guerre opiniâtre n'avoient pas été capables d'éteindre l'amour de la paix

dans l'eſprit des peuples. Ils ſe livrerent tous à une joie immodérée; & il n'y eut peut-être que celle du Stadhouder qui fut ſuperficielle & diſſimulée. Ce Prince regardoit la treve comme le plus grand obſtacle qu'on pût oppoſer aux deſſeins ſecrets qu'il avoit formés d'aſſujettir les Provinces. Le refus que les Etats de Hollande & de Zélande aſſemblés à Dorf avoient fait autrefois à Guillaume I. de la Souveraineté, ne faiſoit aucune impreſſion ſur lui; il croyoit que ſon pere avoit manqué de réſolution, ou que le tems lui avoit manqué. L'aſcendant que des ſervices eſſentiels & multipliés avoient donné à Barneveld ſur les eſprits, l'effrayoit beaucoup davantage.

Ces deux grands hommes avoient vécu long-tems dans une liaiſon intime : le grand Penſionnaire l'avoit formée par ſes bienfaits, & le Stadhouder en avoit reſſerré les nœuds par ſa reconnoiſſance : l'union de leurs talens, du phlegme de l'un dans le cabinet, de l'activité de l'autre dans les armées, avoit donné à la République un éclat dont le ſouvenir durera peut-être plus que la République même. Cette heureuſe harmonie dura juſqu'à ce que l'ambition du dernier en rompît les brillans accords. Ils uſerent pourtant tous les deux de diſſimulation durant quelques années : Barneveld, dans l'eſpérance de ramener le cœur de Maurice à la probité ; & Maurice,

dans l'eſpérance de corrompre l'intégrité de Barneveld. La concluſion de la treve développa ces deux ames toutes entieres : le grand Penſionnaire montra en la procurant, qu'il préféroit les intérêts de ſa patrie à ceux de la Maiſon d'Orange : & le Stadhouder en la traverſant, qu'il avoit d'autres vûes que celles du bien public. Ce dernier comprit alors mieux qu'il n'avoit fait encore, qu'avant de penſer à l'exécution de ſes pernicieux projets, il lui falloit ou gagner ou perdre le ſeul homme qui en pouvoit empêcher ou aſſûrer le ſuccès. Avant de recourir à la violence, on crut devoir eſſayer les careſſes ; & voici comment on s'y prit.

Loüiſe de Coligni, fille de l'Amiral de France, avoit épouſé le Prince d'Orange Guillaume I. après la mort de ſa troiſieme femme. Maurice qui avoit toûjours bien vécu avec elle, lui ouvrit ſon cœur, & la pria de ſonder celui du grand Penſionnaire. Pour lui faire goûter ſes projets d'élévation, & l'engager à les appuyer fortement auprès de Barneveld, il lui repréſenta qu'elle-même avoit le principal intérêt dans cette affaire; parce qu'ayant abſolument renoncé au mariage, Frédéric-Henri, le ſeul fils qu'elle eût eu de Guillaume, hériteroit de toute l'autorité qu'auroient acquiſe ſes prédéceſſeurs, & la tranſmettroit à ſes deſcendans.

La Princeſſe ébloüie par l'eſpérance de voir la tête de ſon fils unique ornée d'une Couronne, ne balança pas à ſe charger du rôle qu'on lui préſentoit : elle eut le courage de demander au meilleur des Citoyens ſon ſuffrage pour anéantir tous les droits de la liberté. Barneveld, qui étoit toûjours prudent & ſincere quand il falloit l'être, ne fit point de difficulté d'inſtruire cette Princeſſe de ſes ſentimens. Il lui proteſta, » qu'il ne ſouhaitoit rien » avec plus d'ardeur & de paſſion, » que la gloire & l'agrandiſſement » de la Maiſon d'Orange : qu'il ré- » pandroit volontiers ſon ſang, pour » lui procurer une élévation fondée » ſur la vertu, & accompagnée d'uti-

» lité ; mais il ajoûta que Maurice ;
» en ſouhaitant la Souveraineté des
» Provinces-Unies, travailloit viſi-
» blement à ſa ruine. Les raiſons ſur
» leſquelles il ſe fonda, étoient, que
» les Hollandois & les autres peu-
» ples confédérés avoient le cœur
» trop Républicain pour aſſervir
» leur volonté à la volonté d'autrui:
» qu'ayant renoncé à l'obéiſſance
» d'un Roi très-puiſſant, ils ſe ré-
» ſoudroient difficilement à ſubir le
» joug d'un Prince particulier : que
» la crainte des armes de l'Eſpagne
» leur avoit fait rechercher autre-
» fois des Maîtres étrangers ; mais
» que les procédés du Duc d'Alen-
» çon les avoient guéris pour toû-
» jours de l'envie de ſe donner des

» Souverains : que le ſouvenir de la
» mort des Comtes d'Egmont & de
» Horn, de l'entrepriſe d'Anvers,
» de la barbarie du Duc d'Albe &
» de ſes ſucceſſeurs, leur faiſoit haïr
» juſqu'à l'ombre du pouvoir deſ-
» potique : que depuis que la publi-
» cation de la treve avoit aſſûré la
» paix & la liberté, on ne pourroit
» haſarder de troubler les douceurs
» de l'une ou de l'autre, ſans s'ex-
» poſer manifeſtement à être la vic-
» time de la fureur du peuple : que
» les trois Charges dont étoit revêtu
» le Prince Maurice, lui donnoient
» autant d'autorité, qu'en avoient
» eu les anciens Comtes de Hollan-
» de, les Ducs de Bourgogne, &
» l'Empereur Charles-Quint lui-

» même : qu'il devoit ſe faire un
» plaiſir d'entendre dire à toute heu-
» re, qu'*il falloit augmenter les pen-*
» *ſions & les honneurs du Prince, qui*
» *expoſoit continuellement ſa perſonne*
» *pour le ſalut public ;* mais que ſi une
» fois il prenoit l'odieux nom de
» Maître, on lui envieroit juſqu'aux
» livrées de ſes valets ».

Barneveld voyant l'impreſſion que faiſoient ſes raiſonnemens ſur la Princeſſe, ouvrit les Annales de Hollande pour appuyer ce qu'il venoit de dire, par l'hiſtoire de ce qui s'étoit paſſé. Il lui fit voir avec ſurpriſe, qu'il n'y avoit preſque point eu de Comte, contre lequel ſes ſujets n'euſſent conſpiré ; qu'un grand nombre avoit été attaqué juſques

dans

dans leurs places fortes ; pluſieurs détrônés, quelques-uns même mis à mort.

La Princeſſe fut ſi frappée de ce qu'elle venoit d'entendre, qu'elle n'oublia rien pour guérir le Stadhouder de ſon ambition, & pour l'engager à ne plus penſer à une entrepriſe qui lui deviendroit funeſte, quand même le ſuccès en ſeroit heureux. Tant de modération ne ſe trouva pas du goût de Maurice ; il n'avoit pû arriver au Trône par la faveur, il médita de s'en frayer le chemin par le ſang du grand Penſionnaire. Cette démarche étoit critique ; mais elle étoit devenue indiſpenſable. Il rechercha les envieux du mérite ou de l'autorité de ce

grand homme; & l'occaſion de mettre en mouvement ſa cabale, ne tarda pas à ſe préſenter.

Deux Théologiens de l'Univerſité de Leyde, diviſoient alors la Hollande par la hardieſſe ou la nouveauté de leurs ſentimens. Gomar anéantiſſoit les droits de la liberté; Arminius affoibliſſoit les droits de la grace. Le premier faiſoit Dieu auteur du péché; le ſecond donnoit à l'homme tout le mérite des bonnes œuvres. L'un ſoûtenoit ce qu'il croyoit être le pur ſentiment de Calvin; l'autre défendoit ce qu'il penſoit être conforme à la raiſon. Tous deux étoient vifs, enthouſiaſtes, factieux : ils vouloient ſe donner tous deux le relief d'être chefs

de parti, & ils réuſſirent. Leurs opinions enſevelies d'abord dans la pouſſiere de l'école, partagerent bien-tôt les Egliſes, les Colléges, les Conſiſtoires. La contagion devint générale ; & le public peu, ou point du tout inſtruit de ces matieres, ſuivit aveuglément le parti du Miniſtre qu'il connoiſſoit, ou qu'il aimoit le plus.

Les Etats-Généraux qui connoiſſoient le génie des Théologiens, craignirent les ſuites de ce fanatiſme. Une conférence publique leur parut propre à rapprocher les eſprits : elle les aigrit davantage. Les noms odieux de Gomariſtes & d'Arminiens y prirent naiſſance, & devinrent le ſignal d'une haine géné-

rale & implacable. Qu'on juge de la violence de cette paſſion, la Religion en étoit la ſource.

Il eſt des occaſions, où les hommes les plus modérés ſont forcés à embraſſer un parti, pour n'être pas en butte aux deux cabales. Réduit à cette triſte néceſſité, Barneveld, ſoit conviction, ſoit tempérament, ſoit raiſon, ſe déclara pour les Arminiens, qui étoient tolérans. Maurice, à qui tous les cultes étoient indifférens, mais qui ne vouloit pas être de celui du grand Penſionnaire, ſe tourna vers les Gomariſtes, plus turbulens, parce qu'ils étoient dogmatiques. Le vrai zele n'inſpire pas plus d'activité que l'ambition en communiqua au Stadhouder. Ca-

reſſes, places, promeſſes, penſions, tout fut prodigué aux Profeſſeurs, aux Miniſtres, aux Magiſtrats, qui ſe déclaroient pour lui : ce furent-là les argumens qui affoiblirent la faction oppoſée. Quand Maurice vit ſa partie aſſez bien liée, il fit demander une condamnation ſolemnelle des Arminiens par le Roi d'Angleterre qui la ſouhaitoit, & qu'on n'étoit pas en ſituation de déſobliger impunément.

Ce Monarque, que Henri IV. appelloit par dériſion *Maître Jacques*, aimoit mieux éclairer l'univers que de le vaincre, & voulut faire le Théologien où il ne s'agiſſoit que de politique. Il eut le plaiſir ſingulier d'avoir procuré le Sy-

node de Dordrecht, où les Gomaristes, comme les plus forts, accablerent d'anathèmes leurs adverſaires. Ces foudres ne firent pas grand mal par eux-mêmes aux coupables: mais ils fournirent l'occaſion de les accabler. Sous prétexte de faire exécuter les décrets de l'Aſſemblée, le Stadhouder parcourut l'épée à la main les ſept Provinces-Unies, & y deſtitua, empriſonna, exila tout ce qu'il avoit intérêt à croire & à trouver Arminien. Barneveld fut la derniere victime qu'il immola : il fit condamner à mort le pere de la Patrie, comme *deſtructeur de la Religion.*

Deux fils de ce grand homme, René & Guillaume de Barneveld,

formerent depuis le projet de punir ce lâche attentat. Outre le deſir de venger leur ſang, ils ſe flatoient d'aſſûrer la liberté de leur patrie, en terminant les jours de l'ambitieux qui vouloit l'aſſervir. Les chefs de la conſpiration n'avoient pas aſſez de génie pour la conduire, ni les conſpirés un courage aſſez réfléchi pour l'exécuter. Elle fut découverte: Guillaume & une partie des coupables, trouverent leur ſalut dans la fuite : René fut pris & condamné à mort. On engagea Madame de Barneveld à implorer la clémence du Prince Maurice, que ſa qualité de Stadhouder mettoit en droit d'annuler l'Arrêt. Je m'étonne, lui dit lâchement le Prince, que vous faſ-

ſiez pour votre fils, ce que vous avez refuſé de faire pour votre mari. La Dame qui ſentit toute l'indécence de ce diſcours, reprenant ſon caractere ferme & hardi, lui répartit avec mépris : *Je n'ai pas demandé grace pour mon mari, parce qu'il étoit innocent : mais je la demandois pour mon fils, parce qu'il eſt coupable.*

Maurice fut cruel & vindicatif inutilement : la mémoire du grand Penſionnaire reprit bien-tôt le deſſus. Chacun avoit honte d'avoir concouru à abréger des jours précieux, qui ne couloient que pour le bien public. L'auteur d'un ſi noir complot fut univerſellement déteſté ; & on ne vit plus dans le bouclier de la République, que l'aſſaſſin du vertueux Barneveld.

Trois raiſons ſe joignirent à l'indignation publique, pour écarter le Prince de la Souveraineté. 1°. Les Gomariſtes ſur leſquels il avoit compté, montrerent peu de reconnoiſſance. Ils ſavoient, qu'en les protégeant, Maurice n'avoit penſé qu'à ſes intérêts : il avoit ſervi à leur élévation ; ils avoient ſervi à ſa vengeance ; ils jugeoient à propos de s'en tenir-là. 2°. La France qui avoit toûjours eu de la tendreſſe pour la République, qu'elle regardoit comme ſon ouvrage, voulut finir les diviſions qui la déchiroient. Elle avoit parlé en faveur de Barneveld, dont l'intégrité, la capacité, le zele, lui étoient connus. Maurice rejetta avec hauteur la médiation

de cette Couronne ; & Loüis le Juſte, qui comprit le motif d'un procédé ſi odieux, ne lui laiſſa pas ignorer, que s'il attentoit à la liberté publique, elle trouveroit en lui un appui. 3°. Le Stadhouder eſpéroit beaucoup, & preſque tout, de l'Electeur Palatin ſon neveu, que la rébellion venoit d'appeller au Thrône de Bohème. *Ce Roi de neige*, ainſi appellé, parce que ſa Royauté ne dura qu'un hiver, ſe vit chaſſer de ſes Etats héréditaires, & réduit à mendier un aſyle auprès de ce même Maurice, qu'il devoit un jour couronner. Les autres Princes Proteſtans d'Allemagne, frappés du même coup qui avoit abbatu Frédéric, n'eurent

garde, quelques promeſſes qu'ils euſſent faites, de ſe dépouiller, en faveur de l'ambitieux Stadhouder, de leurs forces qui ſuffiſoient à peine à leur propre conſervation.

Tant d'obſtacles porterent le déſeſpoir dans le cœur de Maurice : il ne compta plus que des jours triſtes, chagrins, languiſſans. Il s'étoit familiariſé avec l'idée d'une Couronne ; & il ne ſut pas gagner ſur lui de ſavoir s'en paſſer. La mort ſeule, qui ne tarda pas à venir, mit fin à ſes inquiétudes.

FREDERIC-HENRI,

Troiſieme Stadhouder, Capitaine & Amiral Général en 1625.

LE Prince Maurice ne s'étoit jamais marié ; ainſi il laiſſa Frédéric-Henri ſon frere, héritier de ſes biens & de ſes titres. Les peuples qui n'étoient pas encore bien remis des allarmes qu'ils venoient d'éprouver, étudierent avec attention le caractere du nouveau Stadhouder, pour ſavoir ce qu'en devoit eſpérer ou craindre la République. Ce Prince n'étoit pas diſſimulé : on s'apperçut aiſément qu'il étoit né ſans beaucoup de penchant au vice, ſans

beaucoup d'inclination à la vertu. Arminiens, Gomariſtes, Catholiques, Calviniſtes, tout lui étoit égal, parce qu'il étoit plus honnête-homme que dévot. Il avoit l'eſprit plus droit que vif, le ſentiment plus tendre que haut, l'humeur plus tranquile que remuante, le cœur plus modéré qu'ambitieux. Maurice avoit fait l'impoſſible pour donner l'eſſor à cette ame; il n'y avoit réuſſi qu'imparfaitement. Les vices & les vertus ne font que peu de progrès où il eſt néceſſaire qu'on les inſpire. Ce n'eſt pas que Frédéric-Henri n'eût adopté les idées de ſon frere, mais rélativement à ſon naturel. Il ſouhaitoit de monter ſur le Trône, mais il vouloit y être placé par les

occaſions. Il ne perdoit pas de vûe les projets de ſa Maiſon, mais il n'étoit pas d'humeur à leur ſacrifier ſa tranquilité. Il étoit trop prudent, ou trop pareſſeux, pour ſacrifier à une Souveraineté incertaine, une vie agréable & une fortune toute faite, dont il joüiſſoit. Il n'avoit qu'une paſſion, & peut-être qu'un talent, c'étoit celui de la guerre. Les exemples de valeur qu'il avoit reçûs de ſes ancêtres, il les tranſmit à ſes deſcendans. Rival aſſez long-tems de Maurice, il fut enfin ſon ſucceſſeur, & fit douter aux ennemis de la République, s'ils n'avoient pas perdu à la mort de ce grand Capitaine.

Ces illuſtres freres qui firent dans

leur tems plus de bruit que tous les Rois de l'Europe enſemble, réunirent tous deux des choſes aſſez rares : une naiſſance qui les appelloit aux premieres places ; des circonſtances qui les y placerent ; un mérite qui les y diſtingua ; un bonheur qui les y fit réuſſir ; un caractere qui les y fit adorer ; un changement de fortune enfin qui, ſur la fin de leurs jours, éprouva leur conſtance & développa leur ame toute entiere. Ils joüerent à peu près le même rôle, mais avec des talens différens.

Maurice étoit né grand Capitaine ; & Frédéric le devint. Le premier étoit fier, mais d'une fierté noble & utile : il ſe plaiſoit à former des guerriers habiles, aſſûré qu'il ne

pourroit jamais être obſcurci ni ſupplanté : le ſecond étoit modeſte, mais d'une modeſtie baſſe & nuiſible ; il regardoit trop aiſément comme des rivaux des hommes qui lui étoient inférieurs, & les écartoit. L'un avoit le cœur grand & généreux, l'eſprit élevé & pénétrant : l'autre ſe diſtinguoit davantage par la douceur & la bonté de ſes ſentimens, que par la juſteſſe & la régularité de ſes idées. L'aîné inquiet, parce qu'il étoit ambitieux, cherchoit à tout brouiller pour trouver plus de facilité à tout aſſujettir : le cadet, content de ſa ſituation, travailloit à tout réunir pour joüir tranquilement de ce qu'il avoit. Celui-ci prétendoit tout emporter d'autorité ;

torité ; ſes prieres mêmes étoient des commandemens : celui-là préféroit d'obtenir les choſes par l'inſinuation ; il n'ordonnoit pas, il prioit. D'un côté l'on voyoit un viſage inquiet, un air agité, des paſſions fortes & véhémentes : de l'autre, une ſérénité que rien ne troubloit, des travaux ſans empreſſement, du repos même juſques dans l'action, ſi l'on peut s'exprimer ainſi. On étoit forcé d'admirer dans l'un tous les talens d'un Conquérant : on aimoit à loüer dans l'autre les vertus de la ſociété. Au jugement de tout le monde, Maurice étoit un plus grand homme : mais Frédéric-Henri étoit plus aimable.

Les premiers jours de l'adminiſ-

tration du nouveau Stadhouder ne furent pas heureux. Il ſe détermina à tenter le ſecours de Breda, dont le ſiége avoit été formé ſous ſon prédéceſſeur. Spinola, qui avoit pour maxime de ne pas attendre un ennemi dans des lignes, chargea un de ſes Lieutenans de la défenſe de ſa tranchée, & il marcha à la tête de trente mille Eſpagnols au-devant des troupes de la République. Frédéric-Henri fut déconcerté par cette audacieuſe manœuvre : le caractere plutôt réſervé que téméraire de ſon rival, lui en impoſa ; il le crut plus fort qu'il n'étoit ; & il s'éloigna, quoiqu'à regret, de la place, dont les défenſeurs, après de nouveaux prodiges d'intelligence & de va-

leur, furent enfin forcés à ſe rendre.

La perte de Breda, qui appartenoit en propre à la Maiſon d'Orange, n'eut pas les ſuites funeſtes qu'on en devoit craindre. L'épuiſement de la Monarchie Eſpagnole borna deux ans entiers les victorieux à une guerre purement défenſive; & le rappel de Spinola, qui fut l'ouvrage de la jalouſie, mit les Hollandois en état de faire peu de tems après une guerre heureuſement offenſive.

Frédéric-Henri profita en grand Capitaine, de l'aſcendant qu'il ſut prendre ſur les médiocres Généraux que la Cour de Madrid eut à lui oppoſer. La crainte qu'il leur inſpira, les empêcha de haſarder des batail-

les : mais elle lui facilita la priſe de beaucoup de Villes. Les annales des ſiecles offrent peu de Conquérans, qui comptent parmi leurs exploits trois ſiéges auſſi importans que ceux de Bois-le-Duc, de Maſtricht, & de Breda. La premiere de ces places, communément appellée *la Pucelle du Brabant*, parce qu'elle n'avoit jamais été priſe, quoiqu'elle eût été ſouvent aſſiégée, fit une défenſe digne du nom qu'elle portoit, du Gouverneur qui la défendoit, & du Prince qui l'aſſiégeoit. Elle ne ſe rendit aux Hollandois, qu'après avoir épuiſé tout ce que la ſituation, l'art, le génie, la valeur, preſque le déſeſpoir, fourniſſent d'armes pour ſe défendre.

Maſtricht étoit d'une ſi grande conſéquence pour les Eſpagnols, qu'ils ne devoient rien oublier, & qu'ils n'oublierent rien en effet pour la conſerver. Si d'un côté la réputation de la place & de Frédéric-Henri, attiroit dans le camp des aſſiégeans les braves de divers Etats, qui vouloient ſe former aux armes; de l'autre, les aſſiégés pouvoient compter ſur toutes les reſſources d'un Etat puiſſant, & de ſes Alliés. Après divers évenemens différemment honorables pour les deux partis, la Ville fut priſe par le Général Hollandois, à la vûe de trois armées venues pour la ſauver; de Flandre, ſous le Marquis de Sainte-Croix; du Palatinat, ſous Dom Gon-

çales de Cordoue ; & d'Allemagne, ſous le Comte de Papenheim.

La réduction de Breda fut auſſi difficile & plus utile : elle rétablit la sûreté du commerce ſur la côte de Zélande, & ſur les frontieres de la Hollande. Elle délivra un pays aſſez étendu des incurſions des Garniſons Eſpagnoles : elle rétablit la liberté de la navigation ſur le Wahal, la Meuſe, & les bouches de l'Eſcaut. Elle couvrit le vainqueur d'une gloire ſupérieure à celle qu'avoit acquiſe le Prince Maurice en la prenant ſur les Eſpagnols, & le Marquis de Spinola en la reprenant ſur les Hollandois ; parce qu'il n'y employa ni la ruſe comme le premier, ni les longueurs d'un blocus

& les horreurs de la famine comme le ſecond.

Les victoires de Frédéric-Henri avoient moins d'éclat que d'utilité. Ce ſage Prince conſervoit juſques dans ſes triomphes un air de modeſtie & de ſimplicité, qui empêchoit les Eſpagnols de voir l'étendue de leurs déſaſtres, & preſque de la ſoupçonner. Il évitoit avec tant de ſoin de les humilier par des hauteurs, ou de les aigrir par des railleries, qu'ils oublioient aiſément leurs défaites paſſées, & ne ſe précautionnoient guere contre celles qui les menaçoient. Raſſûrés par la modération réelle ou apparente du Stadhouder, ils croyoient que chaque perte qu'ils faiſoient ſeroit la derniere ; & cette

perſuaſion étoit la cauſe & comme le garant de nouveaux malheurs. Les affaires de l'Eſpagne étoient ruinées dans les Pays-Bas ; & on ne ſoupçonnoit pas qu'elles fuſſent en péril : le maſque tomba enfin. La Cour de Madrid apperçut toute l'horreur de ſa ſituation ; & elle ſe jetta dans un long & difficile labirinthe de négociations, en vûe de regagner par l'intrigue, s'il étoit poſſible, la ſupériorité qu'elle avoit perdue dans les combats.

La paix particuliere de l'Eſpagne & des Provinces-Unies étoit difficile à faire, parce qu'elle ſe trouvoit comme néceſſairement liée avec celle de pluſieurs autres Puiſſances, qu'il paroiſſoit preſque im-

poſſible de réconcilier. L'époque des diviſions, qui déchiroient alors l'Europe, eſt célebre dans l'Hiſtoire. L'héréſie avoit d'abord allumé le flambeau de la guerre : l'ambition du Roi de Suede fit bientôt un intérêt de politique d'une affaire de Religion. Le Cardinal de Richelieu appuya les prétentions de ce conquérant de toutes les forces de la France, dans la vûe d'affoiblir la Maiſon d'Autriche. Les Provinces-Unies, malgré leur économie, ouvrirent leurs thréſors à Guſtave, afin que l'Empereur, occupé de la défenſe de ſes Etats, ne pût pas continuer à envoyer des ſecours à Philippe IV. contre la République. L'incendie devint bientôt général : lorſ-

qu'il eut dévoré une partie de l'Europe, on ſongea enfin à l'éteindre : la France y travailla avec zele, mais ſur le plan & ſuivant les vûes de Richelieu.

Ce politique hardi & ſublime, en s'engageant dans les périls de la guerre, avoit imaginé un moyen qu'il jugeoit infaillible, de faire une paix glorieuſe & avantageuſe : c'étoit d'engager tous les ennemis de la Maiſon d'Autriche à appuyer fortement les prétentions de la France, qui de ſon côté, appuyeroit les leurs de tout ſon crédit. Comme le tems paroiſſoit venu de faire agir ce puiſſant reſſort, cette Couronne ſonda tous ſes alliés qui ſe trouverent dans les diſpoſitions les plus

favorables : il n'y eut que les Provinces-Unies, dont les ſentimens parurent équivoques, & la conduite couverte de quelques nuages. Pour ranimer leur attachement, on imagina de renouveller avec elles les anciens traités : les Plénipotentiaires nommés pour Munſter, eurent ordre de paſſer par la Haye, & d'y négocier une nouvelle alliance avec les Etats.

MM. d'Avaux & de Servien trouverent les eſprits partagés ſur la maniere dont il falloit terminer la guerre. Les uns croyoient qu'il ne falloit mettre bas les armes, qu'après qu'on ſe ſeroit aſſûré, par un traité garanti de toute l'Europe, la ſouveraineté des ſept Provinces, &

les conquêtes qu'on avoit faites ſur les Eſpagnols. Les autres n'imaginant pas qu'on pût arracher tout-à-la-fois un ſi grand ſacrifice à Philippe, penſoient qu'on pouvoit ſe contenter d'une treve qui laiſſât à la République le tems de rétablir ſes forces, & à l'Eſpagne le loiſir de ſe familiariſer avec l'idée de l'indépendance de ſes anciens ſujets. Le Stadhouder appuyoit ce dernier ſentiment : ſa Maiſon qui s'étoit élevée par la guerre, paroiſſoit avoir beſoin de la guerre pour la maintenir. Il étoit poſſible qu'on vit avec chagrin dans ſes mains en un tems de calme, une autorité dont on l'avoit revétu dans des tems orageux : les mêmes talens qui avoient fondé

la République, pouvoient paroître propres à l'aſſervir; & des ſervices paſſés devoient être naturellement immolés aux craintes bien ou mal fondées d'un peuple, que la conſtitution de ſon gouvernement & le ſouvenir des choſes paſſées rendoient défiant. Toutes ces conſidérations donnoient à Frédéric-Henri de l'éloignement pour la paix : mais, parce qu'il voyoit la République épuiſée par la guerre, il prenoit le milieu d'une treve, qui donneroit à la République le tems de reſpirer, & qui lui aſſûreroit à lui-même la continuation de ſon crédit, par la crainte des évenemens qui la pourroient ſuivre.

Il étoit indifférent à la Cour de

France, que les Etats fiſſent la paix ou une treve, pourvû qu'ils ne traitaſſent que de concert avec elle, & ſuivant les anciens projets. Après beaucoup de difficulté, les deux Puiſſances s'obligerent *à ne conclurre aucun traité avec l'Eſpagne, que conjointement, & à ne pas avancer leur négociation l'une plus que l'autre.*

Cette heureuſe harmonie ne dura pas long-tems; le Cardinal Mazarin déſeſpérant de finir par la force des armes la conquête des Pays-Bas, qu'on étoit convenu en 1635 de partager avec la République, imagina de les acquérir entierement à la France, par la voie de la négociation; & il crut avoir trouvé dans la ceſſion de la Catalogne qui s'é-

toit donnée à la France, & du Rouſſillon qu'on avoit conquis, de quoi faire goûter ſon projet à l'Eſpagne même. Cette chimere l'avoit ſi bien ſéduit, qu'il la regardoit déjà preſque comme réaliſée. Il écrivoit à MM. d'Avaux & de Servien à Munſter : » Les critiques & les mal » intentionnés ceſſeront de plain- » dre le ſang qu'on a répandu, & les » dépenſes qu'on a faites, ſi on an- » nexe à la Couronne le Royaume » d'Auſtraſie, dont les Princes non- » ſeulement ont réſiſté à la France, » mais lui ont cauſé de violentes » jalouſies. Paris deviendra par-là le » cœur de la France, & ſe trouvera » placé dans le lieu le plus sûr du » Royaume. On étend notre fron-

» tiere juſqu'à la Hollande, & juſ-
» qu'au Rhin du côté de l'Allema-
» gne, en retenant la Lorraine, &
» en prenant poſſeſſion du Luxem-
» bourg & de la Bourgogne. Les en-
» nemis domeſtiques de l'Etat,
» n'ayant plus de retraite ni même
» de lieu voiſin où ils puiſſent s'aſ-
» ſembler, ceſſeront de faire des
» conjurations & de ſortir de la
» Cour, afin d'y rentrer à main ar-
» mée. La puiſſance de la France
» deviendra redoutable à tous ſes
» voiſins, & particulierement aux
» Anglois, toûjours jaloux de ſa
» grandeur; & qui, par un coup ſi
» funeſte pour eux, perdront l'eſ-
» pérance de pouvoir lui nuire: c'eſt
» pourquoi il faut tâcher de leur ca-
cher

» cher ce miſtere avec beaucoup
» d'art : les Etats des Provinces-
» Unies redoubleront leur crainte
» & leur attachement pour la Fran-
» ce, qui s'étendra juſqu'aux portes
» de la République : la Religion Ca-
» tholique en recevra un grand avan-
» tage, puiſque ceux qui la profeſ-
» ſent, ne ſont pas tant perſécutés à
» cauſe de leur doctrine, que par
» leur attachement au parti d'Eſpa-
» gne. La Maiſon d'Autriche, qui ne
» peut nuire que du côté des Pays-
» Bas, ne ſera plus en état de le
» faire, non-ſeulement parce que
» c'eſt là où les Allemands aſſem-
» blent & réuniſſent leurs forces,
» mais parce que quelques grands
» que ſoient les avantages qu'on

» remporte ſur eux, s'ils gagnent
» une bataille, ou s'ils ſurprennent
» une place vers la Somme, ils jet-
» tent la terreur dans Paris, comme
» cela s'eſt vû à la bataille de Hon-
» necourt & à la priſe de Corbie. Il
» faut alors rappeller les troupes
» d'Italie, de Catalogne, & des fron-
» tieres, pour ſecourir le dedans du
» Royaume, ou pour empêcher les
» mouvemens impétueux des peu-
» ples. Enfin l'acquiſition du port
» de Mardick & de Dunkerque, le
» plus commode qui ſoit dans la mer
» Océanne, facilitera le Commerce,
» approchera la Francede Meſſieurs
» les Etats, & la fera regarder de
» l'Angleterre comme il faut. On ne
» doit pas craindre que les dépenſes

» augmentent par l'acquiſition de
» tant de places ; car au contraire,
» on peut épargner par le retran-
» chement des Garniſons de Picar-
» die : d'ailleurs on raſera un grand
» nombre de places dans les Pays-
» Bas ; parce qu'on n'a jamais lieu
» de craindre que la Hollande oſe
» irriter une Puiſſance ſi fort au-
» deſſus de la ſienne. Les Peuples
» Flamands qui ſoufrent des oppreſ-
» ſions incroyables, parce que leur
» pays eſt depuis long-tems le théa-
» tre de la guerre, ſe trouvant ſoû-
» lagés par cette réunion, on ga-
» gnera infailliblement leur affec-
» tion ; & ils ſe ſoûmettront avec
» plaiſir à un nouveau Maître, qui

» les fera vivre dans une profonde » tranquilité ».

Ce projet, ſans parler des autres Puiſſances, devoit naturellement révolter les Provinces-Unies : mais le Cardinal crut pouvoir les gagner ou les appaiſer, en faiſant entrer dans ſes vûes le Stadhouder, dont l'influence dans les affaires importantes étoit ſûre & publique. Ce Prince qui paroiſſoit n'avoir que peu de jours à vivre, voyoit avec regret les Etats diſpoſés à abbaiſſer ſa Maiſon, & il étoit tout occupé du ſoin affligeant d'en affermir l'autorité chancelante. Mazarin lui offrit Anvers, & lui fit adroitement enviſager cette Ville comme une clé du

pays, qui maintiendroit ſon fils pendant la paix dans le même degré de conſidération qu'il auroit pû avoir durant la guerre, ou comme un poſte qui lui ouvriroit une retraite honorable, en cas qu'il fût obligé de ſe retirer. A cette condition, Frédéric-Henri s'engagea à favoriſer l'échange, qu'il réſolut de propoſer comme une de ſes idées, pour calmer les défiances & diminuer les contradictions.

Je ne ſai ſi les ſoins du Prince auroient réuſſi; mais ils devinrent inutiles par l'adreſſe & les artifices des Eſpagnols. Ces adroits politiques firent propoſer à la France le mariage de l'Infante, qui porteroit à Louis XIV. les Pays-Bas en dot; &

quoique des deux côtés on regardât cette propoſition comme une chimere, la Cour de Madrid s'en ſervit avec ſuccès pour répandre l'allarme dans les Provinces-Unies, comme ſi le traité eût été conclu. Quelques Hiſtoriens ajoûtent que pour aigrir davantage les eſprits, on fit courir le bruit que la ceſſion que l'Eſpagne ſe diſpoſoit à faire de ſes droits ſur les Pays-Bas, comprenoit même les Provinces-Unies.

Depuis quelque tems les Hollandois paroiſſoient aiſés à intimider : dans la crainte d'être trompés, ils ſe livroient eux-mêmes à la ſéduction ; & ſuſceptibles des moindres allarmes, on les trouvoit toûjours plus portés à croire les fauſſes ter-

reurs qui leur venoient de leurs ennemis, que les plus ſinceres aſſûrances qu'ils pouvoient recevoir de leurs alliés. Cette diſpoſition les rendit faciles aux inſinuations des Eſpagnols, & par une raiſon contraire, elle les mettoit en garde contre la France.

Toutes ſortes de raiſons devoient leur inſpirer d'autres ſentimens. Les obligations eſſentielles que la République avoit à cette Couronne; la foi des traités ſi ſouvent renouvellée; la défiance qu'ils devoient avoir de leurs anciens Maîtres; l'eſpérance d'obtenir des conditions plus avantageuſes, ou du moins d'en aſſûrer l'exécution, en faiſant un traité commun avec leurs alliés.

Mais une confédération comme celle des Provinces-Unies ne ſe gouverne pas comme un autre Etat. Ce grand nombre de Chefs particuliers, dont le ſuffrage influe dans les réſolutions générales, forme une multitude preſqu'auſſi ſujette aux caprices populaires que le peuple même. Un faux bruit artificieuſement répandu, ſuffit dans le tems dont je parle pour cauſer dans toute la République une révolution générale d'idées & de ſentimens. Ce ne furent plus les Eſpagnols ſes ennemis nés, qu'elle crut devoir redouter ; ce furent les François ſes anciens amis, qui devinrent l'objet de ſes défiances ; & elle parvint à ſe perſuader que ſa ſûreté exigeoit qu'elle

maintînt l'Eſpagne dans ſon voiſinage, pour s'en faire une barriere contre la France. Il eſt vrai qu'un ſyſtème auſſi monſtrueux n'emporta pas d'abord tous les ſuffrages : mais il faiſoit des progrès ſi rapides, qu'on devoit craindre qu'il n'entraînât bien-tôt tout l'Etat. Pour prévenir, s'il en étoit encore tems, un ſi grand malheur, M. de Servien ſe rendit à la Haye, où il employa pour calmer les ſoupçons & les craintes, tout ce que la politique la plus adroite & la plus ſavante pouvoit fournir de vrai ou de ſpécieux à un grand négociateur. Il inſiſta en particulier ſur ce que l'union des deux Puiſſances qui avoit fait leurs ſuccès pendant la guerre, les rendroit en-

core les arbitres de la paix; au lieu qu'un accommodement particulier, quel qu'il fût, ne leur apporteroit qu'un avantage faux ou paſſager.

Ce raiſonnement pouvoit être ſolide; je crois même qu'il l'étoit: mais il avoit trop de préventions à détruire pour ſe faire jour. Les intrigues toûjours renaiſſantes & toûjours ſpécieuſes des Eſpagnols; les craintes bien ou mal fondées qu'inſpiroient les progrès de la France à des eſprits timides ou prévoyans; les inſinuations artificieuſes de MM. Paw & Knuyt, deux des principaux Députés des Etats à Munſter; les avantages d'une paix actuelle, que dix ans de victoires ne pouvoient rendre ni plus utile ni plus glorieu-

ſe ; les facilités de l'Eſpagne à accorder toutes les demandes ; celles même qu'on haſardoit ſans eſpérer de rien obtenir : tout cela faiſoit plus que balancer l'attachement qu'on avoit aux anciens traités, & l'éloquence du Plénipotentiaire François.

Après tout, le grand mobile dans tout le cours de cette importante négociation, ce fut la Princeſſe d'Orange. J'ignore les reſſorts que fit agir l'Eſpagne pour ſe l'attacher. Si ceux que rapporte l'Hiſtoire étoient véritables, cette Princeſſe ſeroit déshonorée à jamais, pour avoir ſacrifié à un vil intérêt, la réputation des Provinces-Unies, & la grandeur de ſa Maiſon, qui demandoit

la continuation de la guerre. Quoi qu'il en ſoit, elle profita de la ſituation où ſe trouvoit le Stadhouder, dont l'eſprit baiſſoit ſenſiblement, pour le faire entrer dans ſes ſentimens. Ce n'étoit plus ce Frédéric-Henri qui ne reſpiroit que combats; c'étoit un homme foible, tremblant à la vûe du moindre péril, eſclave des volontés de ſa femme, jaloux de ſon propre fils, refroidi pour la France juſqu'à témoigner de l'averſion pour le nom François, paſſionné pour les Eſpagnols ſes irréconciliables ennemis, pleurant au ſeul ſouvenir de la mort, dont il avoit ſi ſouvent bravé les horreurs. Son dernier acte d'autorité fut de conſentir, contre la foi des traités les

plus ſolemnels, à ſe détacher de la France à Munſter, pour faire une paix ſéparée avec l'Eſpagne.

GUILLAUME II.

Quatrieme Stadhouder, Capitaine & Amiral-Général en 1647.

A Peine Frédéric-Henri étoit expiré, que ſon fils Guillaume II. âgé de vingt & un an, fut revêtu de toutes ſes Charges, dont il avoit la ſurvivance depuis long-tems. Ce jeune Prince réuniſſoit dans ſa perſonne tout ce qu'il falloit pour perpétuer la gloire de ſa Maiſon : des traits agréables, réguliers, & majeſtueux ; un corps robuſte, adroit,

& infatigable ; des manieres aiſées ; ſéduiſantes, & populaires ; des connoiſſances qui s'étendoient aux Langues, à la Poéſie, à l'Hiſtoire, aux Mathématiques : une expérience que le génie & les réflexions avoient plus étendue que les années. Son eſprit manquoit un peu de juſteſſe ; ſon cœur de modération ; ſa politique de probité ; ſon ambition de frein ; ſa valeur de prudence ; ſon ame de fermeté.

Né avec un penchant inſurmontable à l'héroïſme réel ou apparent, il crut trouver dans l'oppreſſion de ſa Patrie une grandeur qu'il auroit apparemment cherchée dans ſa défenſe, ſi la paix ne lui en eût ôté les moyens. Son caractere vio-

lent & impétueux, pour lequel l'inaction étoit le plus grand des maux; les ſollicitations de la Princeſſe ſon épouſe, qui étant fille de Roi, regardoit comme une honte de n'être pas Reine; la faveur populaire qui ne pouvoit être guere plus déclarée; les fureurs de quelques Prédicateurs, qui eſpéroient la ruine du parti Arminien que l'indulgence de Frédéric-Henri avoit laiſſé renaître: ces raiſons, & quelques autres moins déciſives, lui firent croire que le tems étoit venu d'exécuter le projet d'élévation que ſes Ancêtres avoient préparé. Tout paroiſſoit concourir en effet à le placer ſur le Thrône, & rien, ce ſemble, ne le traverſoit. Toutes les Puiſſances de

l'Europe étoient, ou indifférentes ſur le ſort de la Hollande, ou intéreſſées à ſa deſtruction.

Le Nord étoit agité par les fureurs d'une guerre ſanglante, qui avoit ſucceſſivement épuiſé la Suéde, la Pruſſe, la Pologne, le Danemarck : ces Etats étoient trop occupés de leurs malheurs, pour penſer à ceux d'une République preſque naiſſante. L'Empereur dépouillé par le Traité de Weſtphalie, du pouvoir arbitraire qu'avoit uſurpé la Maiſon d'Autriche en Allemagne, forgeoit de nouveaux fers à l'Empire, dans le loiſir d'une paix forcée. L'Eſpagne humiliée de ſe voir réduite à reconnoître l'indépendance des Provinces-Unies, auroit

roit plutôt cherché à y attiſer le feu des guerres civiles qu'à l'y éteindre. L'Angleterre devenue l'eſclave d'un uſurpateur, épouſoit ſa haine contre la Hollande, qui avoit oſé s'intéreſſer au ſort de l'infortuné Charles I. La France devoit être mécontente de ces ingrats Républicains, qui venoient de préférer publiquement leurs anciens tyrans, à l'alliance d'une Couronne à laquelle ils étoient redevables de leur ſalut.

Guillaume étoit trop clairvoyant, pour ne pas appercevoir ce concours de circonſtances heureuſes, & trop ambitieux pour n'en pas profiter. Il ne lui falloit qu'un prétexte pour éclater, & il ne tarda pas à ſe préſenter. La paix avec l'Eſpagne

TAYLOR INST. OXFORD

étoit à peine ſignée, que la réforme des Troupes fut propoſée aux Etats comme néceſſaire aux Finances, à la tranquilité, au commerce; & la plûpart des aſſiſtans, dont l'économie, l'avidité & la défiance faiſoient toute la politique, la reçurent avec applaudiſſement. Corneille Bicker, le Magiſtrat de cette Aſſemblée qui avoit le plus de réputation & d'autorité, appuya la propoſition avec tant de chaleur, & par des raiſons ſi fortes, que la réforme fut réſolue, & à l'inſtant il s'en fit un Edit ſolemnel.

Le Stadhouder fut déſeſpéré d'une réſolution qui diminuoit ſon autorité, & qui anéantiſſoit ſes eſpérances. Des paroles injurieuſes, des menaces fieres, des réſolutions

violentes, annoncerent une partie des mouvemens qui agitoient ſon cœur. Tous ces éclats inutiles firent bien-tôt place à des ſoins plus importans : ce Prince voyoit les Troupes, ſurtout les étrangeres, embarraſſées de leur deſtinée ; & en s'oppoſant à la réforme, il les intéreſſoit néceſſairement à ſa fortune & à la ruine des Magiſtrats. Pour parvenir à l'empêcher, il repréſenta avec cette éloquence mâle & rapide qui lui étoit ſi naturelle, le danger qu'il y auroit à expoſer ainſi ſans défenſe la République à la haine ſecrete des Eſpagnols, & au reſſentiment public des François. On répondit qu'on n'avoit rien à craindre de l'Eſpagne épuiſée par des

guerres étrangeres ; ni de la France, déchirée par des guerres civiles ſous un Roi mineur.

Guillaume ſe tourna d'un autre côté : il engagea la Princeſſe ſon épouſe, qui, par fierté, n'étoit jamais allée chez perſonne, à faire quelques viſites aux Bourgeoiſes qui avoient la réputation de gouverner leurs maris. Cet expédient parut d'abord réuſſir : mais l'inébranlable Bicker ſe montra ſi ferme, & parla ſi haut, répéta tant de fois les mots impoſans de Sparte & de Rome, de Citoyen & de Patriote, de bien public & d'avantage particulier, que les bons Hollandois ſe reprochant leur foibleſſe, ſacrifierent leur tendreſſe & la vanité

de leurs femmes au deſir de s'immortaliſer ou de s'enrichir.

Cependant les Députés n'étoient pas tranquiles : ils craignirent avec raiſon que Guillaume n'employât la violence au lieu de la brigue, & qu'il ne les forçât à faire ce qu'ils lui avoient d'abord refuſé. Les plus ſages prirent le parti de ſe retirer, & laiſſerent ce Prince inconſolable d'avoir été pénétré par des hommes qu'il avoit cru pouvoir aiſément aveugler. Sa colere intimida ceux qui étoient reſtés à la Haye : ils chercherent un tempérament qui pût l'appaiſer & ſauver leur honneur : ils crurent l'avoir trouvé en lui propoſant de conſerver les vieux Corps, & de licencier ſeulement les

nouvelles levées : on trouva même bon qu'il ſe rendit dans les Villes principales, pour y diſpoſer les Magiſtrats à ſe conformer à ce ménagement. Ce voyage mit le comble à ſon déſeſpoir : il fut reçû froidement partout ; pluſieurs Provinces ne voulurent point lui accorder d'audience : Amſterdam même refufa de lui ouvrir ſes portes.

Guillaume ſe plaignit aux Etats de l'injure qu'on avoit faite à ſa dignité. Il ne s'en tint pas là : il fit arrêter les Députés des Villes qui l'avoient le plus mal reçû, & les fit conduire au Château de Louveſtein, où ils furent enfermés. Cette entrepriſe intimida les Citoyens, & enhardit les Troupes : ſéduites par le

zele que Guillaume affectoit pour leurs intérêts, & attendries par les humiliations qu'il avoit eſſuyées en plaidant leur cauſe, elles lui firent entendre, qu'il pouvoit diſpoſer d'elles, & employer leur valeur où il lui plairoit. Le Prince attendoit ces offres avec impatience, & ſur le champ il en profita. Par ſon ordre, les Corps diſperſés dans pluſieurs poſtes, ſe réunirent pendant la nuit aux environs d'Amſterdam, par où la vengeance & la politique vouloient qu'il commençât ſon expédition.

Cette Ville étoit ſubjuguée ſans reſſource, & peut-être pillée ſans ménagement, ſi le Courier de Hambourg, qui traverſa le camp ſans

être apperçu, n'avoit porté dans la Ville les premieres nouvelles du péril qu'on couroit. A l'inſtant les portes ſont fermées, les Bourgeois mis ſous les armes, le canon conduit ſur le rempart, les Matelots diſperſés ſur le port, les écluſes lâchées, le pays inondé. Le Stadhouder déconcerté par ces précautions, ne ſavoit à quoi ſe réſoudre; & il ne voyoit point de jour à ſortir avec bienſéance du fâcheux pas où il ſe trouvoit. Son bonheur voulut que le Magiſtrat, qui n'étoit pas encore tout-à-fait remis de ſa frayeur, lui fît propoſer un accommodement, & offrir quelque eſpece de ſatisfaction. Le Prince ne ſe rendit pas difficile; il ſe contenta de la promeſſe

qui lui fut faite, que le Bourg-Maître Bicker ſeroit dépoſé ; & il fit mettre en liberté les ſix Magiſtrats qu'il avoit envoyés au Château de Louveſtein : il exigea ſeulement qu'ils fuſſent privés de leurs Charges. Cependant la honte & le chagrin qu'eut Guillaume de voir ſes entrepriſes ſur la liberté déconcertées & ruinées, abrégea ſes jours : pour comble d'horreur & d'infortune, l'indignation publique le ſuivit juſques dans la nuit du tombeau.

Les Théologiens Hollandois trouverent dans la mort précipitée de ce Prince ambitieux, des marques évidentes de la colere céleſte. Les Miniſtres le dépeignirent à

leurs Auditeurs ſous l'image d'un Lucifer que ſon orgueil avoit précipité. Les Poëtes comparerent dans leurs ſatyres ſon triſte ſort avec celui du téméraire Icare. Les Magiſtrats même firent battre une Médaille, pour joindre l'idée de l'entrepriſe ſur Amſterdam, avec celle de ſa mort : d'un côté, l'on repréſenta un Soleil ſortant de la mer, & ſur le rivage un cheval fougueux qui s'élançoit dans la Ville, avec ces paroles de Virgile, *Crimine ab uno diſce omnes* : de l'autre, un Phaéton foudroyé pour ſon audace, avec ce demi vers d'Ovide, *Magnis excidit auſis.*

GUILLAUME III.

Cinquieme Stadhouder, Capitaine & Amiral Général en 1672.

LES premiers éclats de l'indignation publique duroient encore, quand Guillaume III. fils poſthume de Guillaume II. vint au monde. La populace Hollandoiſe, qui ne ſait ni ſupporter la tyrannie ni conſerver la liberté; ni ſe paſſer de maître ni lui obéir, changea tout à coup de paſſion & de langage. Elle montra autant d'inclination pour le fils, qu'elle avoit témoigné d'averſion pour le pere; & les titres faſtueux qu'elle avoit déteſtés

dans l'un, elle ſouhaita de les voir revivre dans l'autre. Heureuſement pour la République, elle avoit alors à ſa tête des Magiſtrats, qui, ſans mépriſer la faveur populaire, ne la recherchoient pas. Ils alloient au bien par un goût décidé pour la gloire ou pour l'ordre. Ils préféroient l'honneur de ſervir leur patrie à l'avantage de ſe faire des partiſans ; & ſur le plan d'une adminiſtration ſi ſage & ſi généreuſe, les Etats ſe réſerverent les charges de Stadhouder, de Capitaine, & d'Amiral Général.

Ce n'eſt pas que les Députés de Zélande, & quelques autres en petit nombre, ne fuſſent portés à ſacrifier leurs lumieres au zele qu'ils

avoient pour le Sang d'Orange, & aux récompenſes qu'ils en eſpéroient : mais la Province de Hollande appuya les intérêts de la liberté par des raiſons ſi fortes, qu'elle ramena tous les eſprits à ſon ſentiment. « *A-t-on beſoin*, diſoit-elle, » *d'un Général d'armée, lorſqu'on a la* » *paix, & qu'on eſt dans le deſſein de la* » *maintenir ? Si on veut en avoir un, il* » *ne faut pas l'aller chercher au berceau :* » *attendons que les inclinations du Prince* » *nous aient appris qu'il eſt digne d'une* » *Charge que ſes Ancêtres ont poſſédée.* » *Un choix fait avec précipitation, &* » *ſans connoiſſance, terniroit l'honneur* » *de la République : le Prince lui ſera* » *obligé de la juſtice qu'elle rendra un* » *jour à ſon mérite ; au lieu qu'il ne lui*

» *devroit point de reconnoiſſance pour un* » *amour aveugle & précipité. On re-* » *monte ſans raiſon à l'établiſſement de* » *l'union ; puiſqu'on n'a jamais mis des* » *enfans à la tête de nos Armées, mais* » *des hommes capables de les comman-* » *der* ».

Les partiſans de la Maiſon d'Orange virent avec chagrin, qu'on prenoit des arrangemens contraires à leurs intérêts : leur mécontentement éclata par un air chagrin, des mouvemens tumultueux, des ſatyres contre le Magiſtrat, des émotions populaires, par des révoltes même déclarées. On craignoit encore quelque choſe de plus violent de la part de ces factieux, lorſqu'un nouvel incident anéantit ou éloigna leurs eſpérances.

Cromwel, nom conſacré à l'admiration & à l'horreur de tous les ſiecles, pourſuivoit partout avec fureur les infortunés rejettons du Thrône qu'il venoit d'abbattre. La Hollande leur avoit donné généreuſement un aſyle ; & la Hollande dès cet inſtant étoit devenue ſon ennemie irréconciliable. Pour rendre cette compaſſion inutile, & pour ſatisfaire tout enſemble ſon ambition, l'habile & heureux uſurpateur conçut l'idée d'une République compoſée de l'Angleterre & des Provinces-Unies ; & qui, ſous deux différentes formes de gouvernement, agiroit ſuivant les mêmes vûes, dans le même eſprit, & pour les mêmes intérêts. Un Conſeil

compoſé de Députés des deux Nations devoit diriger les reſſorts d'un Etat auſſi ſingulierement conſtitué. Les affaires auroient été réglées à la pluralité des ſuffrages ; ce qui aſſerviſſoit viſiblement les Provinces-Unies à l'Angleterre, qui devoit avoir un plus grand nombre de voix, à raiſon de ſa ſupériorité de puiſſance.

Il n'eſt pas naturel qu'un peuple, qui a acheté ſon indépendance par des ruiſſeaux de ſang, & qui joue un rôle conſidérable dans les affaires générales, goûte un projet qui ruineroit ſon crédit, & qui affoibliroit ſa liberté. Les Etats Généraux rejetterent avec chaleur une propoſition odieuſe & chimérique, qu'on

qu'on n'auroit oſé leur faire, ſi on les avoit eſtimés : le Protecteur fut d'autant plus offenſé de leur refus, qu'il avoit plus de tort de ne l'avoir pas prévu, & de s'y être expoſé. La vengeance lui dicta en cette occaſion un projet plus utile à la Nation qu'il gouvernoit, que tout ce que la ſageſſe la plus profonde & la politique la plus déliée avoient inſpiré juſqu'alors à ſes plus grands Rois. Ce fut un réglement qui défendoit aux vaiſſeaux étrangers d'introduire dans les ports Britanniques d'autres denrées, ou d'autres marchandiſes, que celles qui étoient crûes ou fabriquées chez la Nation qui les apportoit : cet acte fut le terme des progrès rapides des Hollandois, qui

s'étoient rendus les maîtres de tout le Commerce.

Cromwel avoit trop d'étendue dans l'eſprit, pour n'avoir pas vû que le premier effet de ce réglement ſeroit une augmentation conſidérable de prix ſur les denrées que ſa Nation tiroit de l'étranger ; puiſque les Hollandois n'ayant, pour ainſi dire, chez eux aucune eſpece de récolte, n'auroient plus rien à porter ; & que les autres peuples n'avoient point de marine pour porter ce qu'ils avoient : mais il avoit prévû auſſi ce qui arriva, que cette cherté donneroit du goût aux Anglois pour un Commerce ſi utile ; que la quantité de vaiſſeaux que l'on conſtruiroit à cette occaſion, rendroit égale-

ment facile l'exportation du ſuperflu, & l'importation du néceſſaire; & que les profits de ces deux opérations enrichiroient bien-tôt le Royaume.

Ce réglement, qu'on peut regarder comme l'époque de la grandeur de l'Angleterre & de la ſupériorité de ſon Commerce, indiſpoſa fortement les Provinces-Unies contre celui qui en étoit l'auteur. Tous les Hiſtoriens s'accordent à dire que Cromwel aigrit ces premiers mouvemens, pour occuper l'eſprit remuant des Anglois, & pour ôter aux Princes de la Maiſon de Stuart, l'eſpérance de jamais remonter ſur le Thrône. Mais ce fameux tyran penſoit trop en grand, pour ne pas tra-

vailler à rendre ſes paſſions utiles à ſa gloire & à ſon pays. Il fit demander aux Etats Généraux une ſatisfaction éclatante, pour quelques inſultes que la populace avoit faites aux Ambaſſadeurs Anglois, malgré les précautions & la ſévérité du Magiſtrat : il exigea que la République renonçât à la pêche du hareng, qui ſe faiſoit ſur les côtes d'Angleterre, ou qu'elle achetât le droit de la faire par un tribut. Enfin il prétendit que les vaiſſeaux Hollandois devoient baiſſer le pavillon devant les Anglois, non comme une civilité qu'ils faiſoient à une Nation ſupérieure, mais comme un hommage qu'ils étoient obligés de rendre aux Maîtres de l'Océan.

Les Provinces-Unies ayant rejetté avec indignation des propoſitions ſi injurieuſes, on arma des deux côtés; & il n'y eut peut-être jamais de guerre qui ait été conduite avec plus d'art, de ſuite, d'intelligence, du fond du cabinet, que le fut celle-là par les Chefs des deux Républiques. Tout ſembloit égal en eux; leur naiſſance qui étoit médiocre, leurs connoiſſances qui étoient étendues, leur ſanté qui étoit inaltérable, leur travail qui étoit continuel, leurs ſervices qui étoient innombrables, leur réputation qui étoit univerſelle, leur autorité qui étoit immenſe. Cependant ils ſe reſſembloient peu.

Cromwel étoit arrivé aux hon-

neurs par le ſang, la trahiſon, le parjure : Jean de Wit y étoit parvenu par des talens, des ſervices, de l'expérience. Le Protecteur étoit audacieux, remuant, né, ce ſemble, pour changer le monde : le grand Penſionnaire ennemi de l'oppreſſion, de la diſcorde, de la violence. Le premier rapportoit à l'accroiſſement de ſa fortune, ſes liaiſons, ſa patrie, ſa religion : le ſecond, ſans négliger ſes intérêts, honoroit ſes amis, ſon pays, ſon Dieu. L'un avoit une fierté, une arrogance, qui faiſoit tout ployer, & qui réſiſtoit à tout : l'autre, une dignité, une autorité naturelle qui pouvoit tout, & à laquelle rien ne réſiſtoit. L'Anglois étoit également

habile à pénétrer les deſſeins des autres, & à cacher les ſiens; d'autant plus impénétrable, qu'il affectoit en public la candeur & la liberté. Le Hollandois auſſi adroit, ſans être fourbe, cachoit ſous un air aiſé & naturel, les vûes les plus étendues. Il ne manqua à la fortune du Protecteur, qu'un fils capable de lui ſuccéder; & à celle du grand Penſionnaire, qu'une mort digne de lui.

De ces deux rivaux, le mieux ſecondé devoit l'emporter; & Cromwel eut cet avantage. Il profita de ſa ſupériorité pour impoſer aux vaincus le joug d'une paix tout-à-fait honteuſe. La plus humiliante condition portoit : *Que les Etats*

Généraux des Provinces-Unies ne prendroient jamais le Prince d'Orange, ni aucun de ſes deſcendans, pour Stadhouder, ou Gouverneur de la République, ni pour Chef ou Premier Préſident au Conſeil d'Etat, ni pour Capitaine général des Armées de Terre, ni pour Gouverneur particulier d'aucune Province, Fort, ou autres Places que ce fût; ni pour Amiral général, Vice-Amiral, Contre-Amiral, ou Capitaine de Vaiſſeau; & qu'ils s'oppoſeroient toûjours efficacement aux entrepriſes que feroient ce Prince, ou ſes Partiſans, pour lui procurer quelque Emploi dans tous les lieux de leur obeïſſance.

Cromwel ſoûtenoit qu'il ne pouvoit ni joüir d'aucune tranquilité, ni ſe repoſer avec confiance ſur les

Provinces-Unies pendant que le jeune Prince conſerveroit l'eſpoir de parvenir aux Charges de ſes Ancêtres ; & que cette eſpérance animeroit ſes amis à exciter des mouvemens, & à faire des cabales avec Charles : il eſt viſible que cette crainte étoit chimérique. Un enfant preſqu'au berceau ne pouvoit, ni ſe rendre maître de la République, ni en conſacrer les forces au rétabliſſement du Roi d'Angleterre. Si le Protecteur portoit ſes vûes juſqu'à la majorité du Prince, il étendoit ſa prévoyance à un tems, où probablement il ne vivroit plus ; & où plus probablement encore, il ne ſeroit pas en état de forcer la République à

tenir la parole qu'elle lui auroit donnée.

Quoi qu'il en ſoit, les Etats Généraux rejetterent l'article de l'excluſion avec une fermeté qu'il ne paroiſſoit pas poſſible de vaincre : le Protecteur, quoique d'un caractere à ſe roidir contre les difficultés, déſeſpéra pour cette fois de les ſurmonter, & donna à la négociation une nouvelle face extrèmement adroite. Il ſavoit que la Province de Hollande continuoit à être aigrie contre la Maiſon d'Orange depuis les entrepriſes de Guillaume ſecond : il ſoupçonna, peut-être même lui fit-on inſinuer, qu'on ſeroit bien-aiſe d'avoir un prétexte d'exclurre le fils des Charges qui

avoient donné trop d'autorité au pere. Cette raiſon le détermina à déclarer qu'il ſeroit content d'obtenir de la Hollande ſeule ce qu'il avoit d'abord exigé des Etats Généraux. Il n'ignoroit pas que cette Province ne pourroit pas réſiſter aux ſix autres ſans rompre l'union, & ſans expoſer la République à une ruine preſque certaine, ſi elles perſévéroient dans le deſſein d'avoir un Stadhouder, & de mettre un Capitaine Général à la tête de leurs Armées : mais on peut ſoupçonner le Protecteur d'avoir jetté à deſſein cette étincelle de diviſion, pour allumer dans les Provinces-Unies un embraſement qui les empêchât de prendre part aux affaires & au

gouvernement d'Angleterre.

Après tout, ce tempérament pouvoit ne pas réuſſir. Il eſt vrai que MM. de Beverning & Nieuport, qui négocioient la paix en Angleterre, avoient ſigné au nom de la Province de Hollande l'article ſecret de l'excluſion du Prince d'Orange : mais il falloit en obtenir la ratification, ce qui paroiſſoit extrêmement difficile. Pour y parvenir, on ſe vit obligé à développer ce myſtere, dont le ſecret n'avoit pas été ſeulement dérobé aux Provinces, mais encore aux Députés des Villes de Hollande. Avant de faire cette importante ouverture aux Etats de cette Province, M. de Wit, qui en étoit Penſionnaire, eut la préçau-

tion de faire jurer à tous les membres de ces Etats, qu'ils ne revéleroient point la propoſition qu'on leur alloit faire ; qu'ils ne diroient même à perſonne qu'on eût exigé d'eux ce ſecret.

Il étoit impoſſible qu'il ne ſe formât des avis différens ſur une affaire ſi imprévûe. Ceux qui étoient de la confidence, après avoir paru plus étonnés que les autres, opinerent pour l'excluſion, puiſqu'on ne pouvoit avoir la paix qu'à ce prix avec l'Angleterre : les autres n'oſerent prononcer ſur une affaire ſi importante, ſans ordre de leurs Supérieurs ; & il leur fut permis d'en aller conférer avec les ſeuls Bourg-Maî-

tres de leurs Villes, & toûjours dans le plus grand ſecret.

Le retour des Députés augmenta plutôt qu'il ne finit les conteſtations : les uns parurent plus déterminés que jamais à ſoûtenir l'excluſion, & les autres à la combattre. Quelques eſprits *conciliateurs* propoſerent un tempérament qu'ils crurent propre à réunir tous les partis, & qui déplut à tout le monde. Ils étoient d'avis que la Hollande s'engageât ſimplement à ne jamais élire de Stadhouder : mais cet expédient n'auroit pas été du goût de Cromwel, qui demandoit l'excluſion perſonnelle du Prince d'Orange. D'ailleurs il paroiſſoit plus rai-

ſonnable de fermer le chemin des honneurs à quelqu'un en particulier, que de dépouiller la Province du droit de ſe choiſir un Chef lorſqu'elle le croiroit convenable à ſes intérêts.

Après de longues & de vives conteſtations, l'excluſion paſſa à la pluralité des ſuffrages. L'acte qui en fut dreſſé portoit que : *Sur les inſtances réitérées de ſon Alteſſe, le Seigneur Protecteur de la République d'Angleterre, & ſur l'appréhenſion qu'elle avoit témoignée pluſieurs fois, que ſi le Prince d'Orange ou quelqu'un de ſes deſcendans, qui tireroient leur extraction de la Maiſon de Stuart, venoient à avoir les plus hauts emplois dans l'Etat, cela cauſât une grande défiance & de la jalouſie*

entre les deux Nations, qui produiroient une dangereuſe guerre ; les Etats de Hollande déclaroient qu'ils n'éliroient jamais le Prince d'Orange, ni aucun de ſes deſcendans, pour Stadhouder, ou pour Amiral de cette Province, ni ne conſentiroient qu'aucun de leurs membres donnât ſa voix pour le faire Capitaine général de la République.

Les Provinces n'eurent pas plutôt appris ce qui venoit de ſe paſſer, qu'elles s'éleverent avec chaleur contre l'acte d'excluſion : on prétendoit que cette démarche donnoit atteinte à l'union, déshonoroit l'Etat, étoit contraire à la liberté de la République & à la reconnoiſſance qui étoit dûe à la Maiſon d'Orange. Le tems & la patience

ne ſuffiſant pas pour calmer les eſprits, les Etats de Hollande ſe déterminerent à publier leur apologie : elle commençoit par le détail des mouvemens qu'on s'étoit donnés pour engager Cromwel à ſe déſiſter de l'excluſion, & de la fermeté avec laquelle il avoit perſiſté à demander l'exécution d'un article dont il faiſoit dépendre ſa ſûreté. Inutilement avoit-on eſpéré qu'après avoir obtenu ce qu'il exigeoit avec tant de fierté, le Protecteur pourroit ſe relâcher lorſqu'il verroit les fermentations que ces évenemens cauſeroient dans la République ? Rien n'avoit pu le toucher : indifférent pour la tranquilité intérieure des Provinces, il avoit

voulu qu'on lui remit l'acte qui la troubloit.

De la néceſſité où l'on s'étoit trouvé de conſentir à l'excluſion, l'apologie paſſoit au droit qu'on avoit eu de le faire : chaque Province, diſoit-on, eſt ſouveraine dans ſon reſſort ; & elle peut ſe donner un Stadhouder ou le rejetter. Dès qu'il eſt prouvé que les Etats de Hollande ſont les ſucceſſeurs de ces anciens Comtes, qui exerçoient eux-mêmes, ou qui faiſoient exercer à leur gré leur autorité ; il eſt évident qu'ils doivent joüir des mêmes prérogatives. On convient qu'au premier coup d'œil, la conduite de la Province de Hollande paroît violer l'union qui doit régner entre les

différens membres d'un même corps: mais l'excluſion eſt réellement une de ces affaires domeſtiques qu'on peut régler ſans conſulter les Provinces, & qui ne peuvent jamais influer dans les affaires générales de la République.

Le reproche d'ingratitude envers le Sang d'Orange, étoit rejetté avec beaucoup de hauteur. Les Princes de cette Maiſon, diſoit-on, ont été payés des ſervices qu'ils ont rendus, par les richeſſes qu'on leur a prodiguées, par les diſtinctions qu'on leur a accordées, par les Charges dont on les a revétus. La naiſſance ne donne nul droit aux dignités d'un Etat Républicain; & la ſucceſſion de Chefs dans une même famille, a preſque

toûjours été funeſte à la liberté publique. On abuſe ordinairement d'un pouvoir dont on a joüi trop longtems ; & tôt ou tard les travaux & la conſidération des peres élevent par degrés les deſcendans à la Souveraineté. La République s'eſt vûe à la veille d'être une nouvelle preuve d'une vérité, dont l'expérience de tous les tems démontre la certitude.

Le ſilence profond qu'on avoit gardé ſur une affaire ſi importante, paroiſſoit plus difficile à juſtifier, & ne l'étoit guere davantage : le ſecret, diſoit l'Apologiſte, étoit abſolument néceſſaire afin d'éviter les longueurs que la différence des avis auroit entraînées. Les lois de l'u-

nion demandent qu'on communique les alliances & les traités qui intéreſſent toutes les Provinces : mais l'excluſion du Prince d'Orange regardant uniquement la Hollande de qui Cromwel l'avoit exigée, il eût été dangereux de renvoyer cette affaire aux Etats, dont on connoiſſoit la paſſion pour l'élévation du Prince. La complaiſance qu'ils avoient eûe pour les deſſeins ambitieux de Guillaume II. & le ſacrifice qu'ils lui avoient accordé des défenſeurs de la liberté, juſtifioit le myſtere qu'on leur avoit fait de ce qu'on méditoit contre la Maiſon d'Orange.

Pendant que la Province de Hollande travailloit à regagner la con-

fiance des autres Provinces, elle étoit déchirée dans ſon propre ſein, par l'ambition & le fanatiſme de quelques Miniſtres qui déclamoient, publiquement contre l'excluſion. Vainement le Magiſtrat leur ordonna-t-il de garder le ſilence ſur ces matieres, & leur défendit-il de parler de politique dans les ſermons ; leur penchant les ramenoit toûjours aux intérêts de la Maiſon d'Orange ; & ce ne fut qu'avec le tems, & par la crainte du châtiment, qu'on les força à reſpecter les ordres de leur Souverain.

Le rétabliſſement de Charles II. ſur le Thrône d'Angleterre, ranima quelques années après leurs eſpérances ; ils ne douterent point

que ce changement de décoration n'inſpirât bientôt au parti dominant dans l'Etat, des frayeurs qu'il n'avoit pas eues du tems de Cromwel. L'excluſion de ſon neveu le Prince d'Orange, qui étoit le lien des traités qu'on avoit faits avec le Protecteur, devoit être naturellement une occaſion de rupture entre le Roi & la République. Il eſt vrai que Charles avoit juré un attachement éternel aux Provinces-Unies, où il avoit trouvé un aſyle dans ſes malheurs : mais les ſermens des Souverains ne valent pas la parole des autres hommes ; & le Roi de la Grande-Bretagne étoit d'un caractere à oublier plus aiſément qu'un autre les bienfaits qu'il avoit reçûs,

& les engagemens qu'il avoit contractés. Indépendamment de ſes goûts & de ſes projets, ce Prince étoit trop facile pour ſe refuſer aux empreſſemens de ſes peuples qui vouloient la guerre. Le commerce étendu & floriſſant d'un voiſin habile & heureux les avoit aigris : ils n'avoient pas réuſſi à en arrêter les progrès ni par la concurrence ni par des outrages ; ils eurent enfin recours à la force ouverte. Je ne diſſimulerai point qu'on a accuſé la France d'avoir attiſé le feu, pour affoiblir les deux Puiſſances l'une par l'autre, & s'aſſûrer ainſi de loin les conquêtes qu'elle méditoit de faire dans les Pays-Bas.

Cette guerre dont les Provinces-

Unies remportoient l'honneur, faillit à les perdre : il fut tramé, juſques dans leur ſein, un complot odieux pour favoriſer les armes Angloiſes. Les Conjurés étoient convaincus que des revers ménagés avec art, décrieroient le gouvernement établi, & qu'il ſe feroit des changemens favorables à leur idole, le Prince d'Orange. Le grand Penſionnaire avoit l'œil à tout : il ſoupçonna cette trahiſon, la découvrit, la publia, la punit, & inſpira ſagement ſes alarmes aux membres accrédités de la République.

Les Etats de Hollande effrayés du péril qu'ils avoient couru, publierent le fameux *Edit perpétuel &*

irrévocable, qui portoit que *la Charge de Stadhouder ou Gouverneur de la Province, ne ſeroit jamais conférée à qui que ce fût.* La Déclaration fut ſignée par tous les Citoyens qui avoient des Charges; & le Prince d'Orange lui-même, fut obligé d'en jurer l'obſervation.

Telle étoit la ſituation des Provinces-Unies, lorſque Louis XIV. commença à paroître ſur la ſcene comme Conquérant. Ce Monarque, dont le nom imprime d'abord dans l'eſprit une idée qu'on ne remplit jamais dans les caracteres qu'on en trace, porta la guerre dans les Pays-Bas, pour faire valoir les droits de la Reine Marie-Thereſe d'Autriche.

Depuis long-tems on méditoit en France la conquête de la Flandre : le Cardinal de Richelieu en forma d'abord le projet. Charles premier, Roi d'Angleterre, que ce grand Miniſtre avoit fait ſonder, parut plutôt diſpoſé à traverſer qu'à favoriſer l'entrepriſe. Le Chevalier Temple prétend que pour rendre la mauvaiſe volonté de ce Prince inutile, on excita dans l'Ecoſſe les premiers troubles qui le menerent par degrés ſur un échafaut. Les Provinces-Unies regarderent ce deſſein d'un autre œil qu'on ne l'avoit vû à Londres : elles conſentirent à l'aggrandiſſement de la France, pourvû que la France de ſon côté contribuât à leur aggrandiſſement ; & les

deux Puiſſances ſe réunirent pour s'emparer de la Flandre après l'avoir partagée. La conquête en étoit avancée, lorſque la République crut s'appercevoir qu'elle ſacrifioit ſa ſûreté à l'eſpérance chimérique de s'aggrandir. Cette raiſon la détacha de ſon allié, & la réunit à ſes ennemis : le Cardinal Mazarin ne travailla pas pour cela avec moins d'ardeur ſur le plan que ſon prédéceſſeur lui avoit laiſſé ; & il prit avec Cromwel des meſures ſi juſtes, que les Pays-Bas étoient perdus ſans retour pour l'Eſpagne, ſi une mort prématurée n'eût fini les jours de l'uſurpateur. Soit que Mazarin fût abbatu par ce contre-tems, ou qu'il eût les vûes d'intérêt qu'on lui a

prétées, il conclut assez précipitamment la paix, lorsque Turenne ne demandoit que cinquante mille hommes & deux campagnes, pour finir les conquêtes qu'on avoit projettées. A peine Louis XIV. eut commencé à régner par lui-même, qu'il reprit un dessein qui étoit trop brillant pour ne pas séduire un Monarque, dont l'élévation dans l'esprit & dans le cœur forma le caractere. Après qu'il eut mis ses finances dans un bel ordre, rassemblé de nombreuses flottes, acquis Dunkerque, le meilleur port du canal, trois moyens sans lesquels on ne croyoit pas pouvoir réussir; ce Prince porta ses armes dans les Pays-Bas Catholiques.

L'Eſpagne ſi redoutable autrefois à l'Europe, par ſa politique & par ſa puiſſance, n'étoit pas même, au tems dont je parle, l'ombre de ce qu'elle avoit été. Après avoir long-tems donné de la jalouſie aux autres Couronnes, elle étoit parvenue à leur inſpirer de la compaſſion. Gouvernée par une Régente foible, & par un Confeſſeur (*le Pere Nitard Jéſuite*) dont la meilleure de toutes les Ecoles n'avoit pû faire un homme d'Etat ; cette Monarchie ſe voyoit dans un état de langueur qui annonçoit ſa ruine. Ses Miniſtres qui avoient été juſqu'alors comme l'ame des affaires générales, n'étoient plus occupés que de petites intrigues de Cour, & des

priviléges de leurs Charges. Ses Ambaſſadeurs accoûtumés à gouverner les Conſeils de tous les Princes chez leſquels on les envoyoit, ſe voyoient réduits à briguer baſſement l'appui des moindres Miniſtres; & les Conquérans, les poſſeſſeurs de l'Amérique, n'avoient pas de quoi lever des armées, encore moins de quoi les payer.

Les François accoûtumés à ſurmonter les plus grands obſtacles, triompherent ſans effort de l'ennemi que je viens de peindre. Leurs conquêtes furent nombreuſes, & rapides dans un pays mal fortifié, plus mal défendu. Douay, Lille, Tournay, Ath, Charleroi, pluſieurs autres Villes, tomberent en peu de

tems ſous la puiſſance du vainqueur. Le reſte des Pays-Bas auroit eu le même ſort, ſi des mouvemens qui ſe faiſoient de tous côtés contre la France, n'euſſent porté cette Couronne à borner le cours de ſes victoires, & à faire la paix en 1668 à Aix-la-Chapelle.

Loüis XIV. laiſſa entrevoir, ou on ſoupçonna qu'il quittoit à regret les armes : la crainte bien ou mal fondée qu'il ne les reprit, fut l'origine de la triple alliance. La Suede s'éloigna dans cette occaſion de ſes principes, de ſes vrais intérêts, & y entra par légereté ou par complaiſance : l'Angleterre, pour ſe venger des François qui avoient pris parti contre elle dans la guerre qui venoit

venoit d'être terminée à Breda : les Provinces-Unies, pour tenir éloignée de leurs frontieres une Puiſſance offenſée & redoutable. Les Hollandois firent plus : ils inſulterent leurs anciens Protecteurs par les médailles que firent frapper leurs Magiſtrats, par les ſatyres que publierent leurs écrivains, par les diſcours que tenoient leurs Ambaſſadeurs.

Louis XIV. ne put voir ſans indignation l'orgueil des Provinces-Unies : il ne ſuſpendit ſa vengeance quelque tems que pour donner à M. de Louvois ſon ſeul confident, le loiſir de travailler à la rendre plus terrible.

Ce Miniſtre qui a été pendant ſi long-tems le principal inſtrument

des victoires de la France, étoit digne d'un pareil choix. Quoique jeune, & naturellement porté au plaiſir, il avoit formé l'habitude de ſe livrer au travail avec une application qui n'a point d'exemple : déjà il connoiſſoit parfaitement la capacité de tous les Officiers, la valeur de tous les Régimens, la force de toutes les Places, les reſſources de toutes les frontieres. L'ennemi n'avoit preſque point de ſecret, qu'il ne vînt à bout de découvrir ; point de fortereſſe où il n'eût des eſpions, point de vûes qu'il ne pénétrât, point d'avantage qu'il ne lui enlevât, ou qu'il ne rendît inutile. Par ſes ſoins, la diſcipline avoit été rétablie dans les Armées, la ſubordi-

nation introduite dans les Corps, le Soldat délivré des vexations de l'Officier & des friponneries du Munitionnaire, le Royaume entier mis à couvert du pillage & de l'insolence des gens de guerre. C'est lui qui le premier fit régner l'abondance dans nos camps ; qui veilla avec soin à la santé des Troupes, dont il prodiguoit peut-être d'ailleurs la vie ; qui trouva le secret de lever de nombreuses Armées, sans violence & sans injustice. L'espérance & la crainte, qui sont les grands mobiles des actions des hommes, n'ont peut-être jamais été des instrumens aussi sûrs entre les mains de personne qu'entre les siennes : il ne laissa jamais d'action héroïque sans récompense,

ni de faute ſans châtiment : mais il n'imputoit pas à un brave homme les haſards & les caprices de la fortune. L'Hiſtoire l'accuſe d'avoir été dur envers ſes créatures, & violent à l'égard de ſes ennemis ; de s'être plus occupé de la grandeur du Monarque, que du bonheur des Sujets ; d'avoir ſacrifié à ſon ambition le repos de l'Europe, dont il pouvoit empêcher les troubles, ou rétablir plutôt la tranquilité. Il eut moins de génie pour former des projets, que de talent pour les exécuter ; plus d'élévation dans l'eſprit, que dans le cœur ; une audace qui dégénéroit en abbatement, & preſque en déſeſpoir dans les revers. Avant lui les opérations de la guerre rou-

loient ſur les Généraux ; il énerva leur courage & rétrécit leurs idées, en les tenant dans une dépendance trop ſervile de la Cour & du Miniſtere. Je ne balance pas à croire qu'il n'eut point d'égal pour les détails militaires ; il étoit moins propre à la conduite d'un grand Royaume.

Dès que M. de Louvois eut le ſecret des deſſeins de ſon Maître, il chercha les moyens de les faire réuſſir. Les difficultés s'applaniſſoient aiſément devant un homme de ſon caractere ; cependant il s'en trouva une qu'il parut difficile de ſurmonter. Les dernieres campagnes, & la néceſſité de munir les Places conquiſes, avoient épuiſé tout ce qu'il y avoit de munitions de

guerre dans le Royaume : les magaſins étoient vuides, & on ne voyoit point de jour à les remplir, lorſque M. de Louvois propoſa une idée que le ſuccès a eu de la peine à juſtifier ; il prétendit qu'il falloit tirer des Hollandois eux-mêmes de quoi leur faire la guerre ; & il partit ſecretement, ſuivi de deux valets de chambre intelligens & fideles, pour réaliſer un projet auſſi ſingulier. Les valets qui repréſentoient deux riches Négocians étrangers, & le Miniſtre qui paſſoit pour leur Facteur, ne ſe furent pas plutôt préſentés, que tous les magaſins leur furent ouverts, même ceux des Places fortes. Les Hollandois qui croyoient la paix affermie, tournerent tout

au profit de leur commerce, & ne balancerent point à vendre leurs munitions, parce qu'ils ſe tenoient aſſûrés de les remplacer dans la ſuite à un moindre prix. De cette maniere, poudre, ſalpêtre, meche, machines de guerre, tout fut enlevé & tranſporté en des lieux sûrs hors des Provinces-Unies. Les trois François avoient fait leur derniere emplette à Leyde, lorſque ſe promenant dans la Ville pour en voir les curioſités, ils entendirent un ouvrier qui s'écria : Voilà M. de Louvois ! Sans ſe déconcerter, ils gagnerent le fauxbourg, prirent la poſte, & rentrerent heureuſement en France.

Le rapport du Miniſtre convain-

quit le Roi qu'il régnoit une confuſion horrible dans le pays qu'on ſe propoſoit de rendre le théâtre de la guerre : deux partis vifs & puiſſans déchiroient alors les entrailles de la République : l'un n'étoit attentif qu'à empêcher l'élévation du Prince d'Orange, & l'autre qu'à la procurer. Chaque faction avoit ſes Chefs, ſes enthouſiaſtes, ſes martyrs. L'incertitude de ce qui devoit arriver, cauſoit une eſpece d'anarchie, qui étoit viſiblement la ſuite d'un vice dans le gouvernement, & qui en préparoit la ruine. L'Etat ſe trouvoit ſans guide, la loi ſans force, le Magiſtrat ſans autorité, la Milice ſans diſcipline : les Gouverneurs des Places s'en croyoientles maîtres, & détournoient à des uſages particu-

liers les ſommes deſtinées à leur défenſe. On trouvoit un embarras égal à éxiger des impôts, & à en faire uſage. Si quelque Citoyen plus tranquile ou plus éclairé, imaginoit un moyen de rétablir les affaires publiques, il étoit ſur le champ combattu par d'autres qui aimoient mieux voir périr l'Etat que de le voir ſauvé par leurs ennemis. Les deux partis avoient un point fixe, dont ils étoient réſolus de ne ſe jamais écarter ; c'étoit de ne céder jamais l'un à l'autre, & de s'enſevelir plutôt, s'il en étoit beſoin, ſous les ruines de la République.

Cependant le grand Penſionnaire & ſes amis joüiſſoient encore d'une grande conſidération, & en-

tretenoient preſque toûjours la pluralité des ſuffrages : mais il étoit aiſé de voir que tout ſe diſpoſoit à un changement de ſcene, qui ébranleroit ou détruiroit cette autorité. La ſageſſe profonde de M. de Wit, & les reſſorts délicats de ſon adminiſtration échappoient aux regards du vulgaire, tandis que le jeune Prince d'Orange fixoit tous les yeux ſur lui. L'éclat de ſa naiſſance, les ſervices de ſes ayeux, la magnificence de ſa Cour, des talens naiſſans, ſa jeuneſſe & ſes malheurs, tout le rendoit l'idole de la multitude. Les vœux & les cris publics le plaçoient à la tête des armées : les vieux Républicains trouvoient qu'il y avoit de l'imprudence à confier le ſalut de

la République à un jeune Prince ſans expérience, & au fils d'un ambitieux qui avoit voulu l'aſſervir. » Peu s'en eſt fallu, diſoient-ils, » que ces entrepriſes n'aient réuſſi » dans un tems où les Provinces » joüiſſoient d'un repos parfait; & » ce n'eſt que par une eſpece de mi- » racle que s'eſt conſervée cette li- » berté précieuſe que nos ancêtres » ont achetée par tant de travaux. » Si la paix n'aſſûroit pas notre in- » dépendance, que ne devons-nous » pas craindre durant le cours de » la guerre qui va commencer ? Le » Prince fût-il né modéré, ſes fla- » teurs lui inſpireroient de nous aſ- » ſervir, pour le voir en état de ré- » compenſer leur zele, & de n'avoir

» point à redouter de révolutions.
» On doit craindre qu'il ne ſe ſerve
» de l'autorité qu'on lui aura con-
» fiée, plutôt pour venger les inju-
» res qu'il prétend avoir reçûes, que
» pour ſervir l'Etat qui l'aura élevé.
» Un jeune Prince qui diſpoſe à ſon
» gré d'une belle armée, eſt bien
» ſéduiſant & bien dangereux. »

Ces raiſonnemens pouvoient bien retarder de quelques jours la promotion qu'on ſe propoſoit de faire; mais ils n'étoient pas capables de l'empêcher : ſix Provinces s'étoient déjà déclarées en faveur de Guillaume, & il avoit beaucoup de partiſans dans la ſeptieme, qui étoit celle de Hollande. Ces ſuffrages entrainerent enfin celui du grand Pen-

ſionnaire, & il déclara le Prince d'Orange Capitaine & Amiral général. Deux fautes, toutes deux capitales, accompagnerent cette démarche : de Wit en premier lieu la fit trop tard. S'il eût conſenti plutôt à ce choix, il auroit gagné l'affection des peuples, qui paroiſſoit attachée à cette marque de complaiſance ; attiré grand nombre de vieux Officiers qu'un bruit de guerre avoit ranimés, & qui retomberent peu à peu dans leur indolence ; vaincu enfin l'oppoſition que les partiſans de la Maiſon d'Orange faiſoient à la levée de vingt-ſix mille hommes ; puiſque cette oppoſition partoit de la crainte qu'on avoit d'en voir paſſer le commandement en des mains

étrangeres. La ſeconde faute que fit le Penſionnaire, ce fut de donner des bornes trop étroites au pouvoir du nouveau Général : par-là il s'en fit un ennemi irréconciliable, & il continua à être chargé lui-même des haſards auxquels ſa patrie alloit être expoſée.

Tandis que les Provinces-Unies prenoient ſi mal leurs meſures pour ſe défendre, la France multiplioit les moyens de les attaquer avec avantage. Des Géographes exacts & profonds travailloient ſans interruption à dreſſer des Cartes des terres de la République : point de ruiſſeau, de ravin, de buiſſon, de moindres choſes, s'il ſe peut encore, qui n'y fuſſent marquées avec une exac-

titude qui n'avoit point d'exemple. Les Hollandois pouvoient former des alliances qui auroient ou empêché ou retardé leurs diſgraces; on les priva de ces ſecours par des traités. On fit plus; on arma contre eux le Roi d'Angleterre, l'Evêque de Munſter, & l'Archevêque de Cologne : le premier fut ſéduit par l'argent qu'on lui donna pour ſes plaiſirs; le ſecond, par l'eſpérance de faire des conquêtes & de les garder; le troiſieme, par les conſeils du Prince de Furſtemberg Evêque de Straſbourg, qui le gouvernoit. A ces précautions, on joignit de nombreuſes armées, Turenne & Condé, & le plus profond ſecret.

Ces préparatifs produiſirent des

évenemens qui étonnerent l'Europe entiere. Tous les ſiecles ſe ſouviendront que l'an 1672, les François ſe préſenterent ſur les bords du Rhin ; qu'ils le paſſerent fierement à la nage, en préſence d'un ennemi retranché à loiſir ; qu'ils prirent ou diſſiperent tout ce qui ſe préſenta pour retarder leur marche victorieuſe ; que des Villes qui paſſoient pour conſidérables, ouvrirent leurs portes au ſeul nom des vainqueurs ; que trois des ſept Provinces furent ſubjuguées en auſſi peu de tems qu'il en auroit fallu pour les parcourir ; & que la République entiere ſeroit devenue en moins de deux mois la proie des Conquérans, s'ils avoient eu autant de conduite que de valeur.

Au

Au lieu de marcher à Muyden, ce qui étoit déciſif, avec la plus grande partie de leurs forces, ils y envoyerent le Marquis de Rochefort avec cinq cens chevaux, qui le manqua. On s'arrêta à prendre les Places qui ſont ſur l'Iſſel, tandis qu'on pouvoit pénétrer dans le cœur de la Hollande qui n'étoit pas encore inondée. Il falloit preſſer les expéditions, & on s'amuſa à écouter des propoſitions de paix. Les trente mille priſonniers qu'on avoit faits aux vaincus, les laiſſoient ſans défenſeurs, & ils furent relâchés pour une ſomme aſſez modique. Le bon ſens vouloit qu'on démantelât les Places, & on s'obſtina à y laiſſer des garniſons, ce qui réduiſit à rien

les armées, & les mit dans l'impoſſibilité d'agir. Enfin un peu de conſtance étoit néceſſaire pour finir l'entrepriſe ; & le Prince rentra dans ſes Etats au mois d'Août avec l'élite de ſes troupes.

Jean de Wit avoit vû l'orage ; & s'il eût été crû, on l'auroit ou conjuré par des ſatisfactions convenables, ou affoibli par des précautions aſſorties aux circonſtances. Il propoſoit d'appaiſer un Monarque jeune, ambitieux, puiſſant & offenſé, ou de brûler les magaſins que la France avoit formés à Nuys ; ce qui l'auroit miſe dans l'impoſſibilité de commencer la guerre. Les Partiſans du Stadhoudérat ne voulurent ni l'un ni l'autre, parce qu'ils s'atten-

doient à trouver dans le malheur de la patrie, la ruine du grand Penſionnaire, & l'élévation du Prince d'Orange. Cette réſiſtance retint de Wit dans une eſpece d'inaction qui lui fut reprochée depuis comme trahiſon, & qui n'étoit qu'une ſuite de ſon caractere pacifique, & de l'eſpérance qu'il ne perdit jamais de regagner la France. Ce Magiſtrat avoit le défaut de ſe trop livrer à des ſpéculations politiques : des calculs qu'il avoit faits, lui avoient appris que les dépenſes qu'on ſeroit obligé de faire pour conquérir les Provinces-Unies, ſurpaſſeroient les avantages qui en pourroient revenir ; & il en avoit conclu en Républicain intéreſſé, que Louis XIV. pourroit

être déterminé par ce motif à renoncer à ſon entrepriſe. Deux paſſions vives & ardentes qui régnoient alors dans le cœur du Monarque François, l'ambition & la vengeance, n'écouterent pas les cris de l'avarice, & apprirent trop tard à de Wit, que des raiſonnemens de cabinet ne ſont pas toûjours de sûrs garans dans les affaires d'Etat.

Après que le grand Penſionnaire eut porté la confiance juſqu'à la témérité avant la guerre, il pouſſa l'abbatement juſqu'au déſeſpoir après les premiers revers. Un homme de ſa réputation auroit dû mépriſer & braver le danger, trouver des reſſources où les cœurs ordinaires n'en voyoient point, s'enſevelir,

s'il le falloit, ſous les ruines de la patrie, en la défendant. La République s'étoit trouvée autrefois dans de plus grandes extrémités, puiſqu'elle avoit fait échoüer la politique de Philippe II. il étoit poſſible qu'elle réſiſtât à la puiſſance de Louis XIV. L'Eſpagne, malgré ſa foibleſſe, faiſoit des efforts, & l'Empire, malgré ſa lenteur, des mouvemens pour arrêter les progrès rapides du Conquérant. Il n'y a que des réſolutions fermes qui garantiſſent les Etats attaqués de tous côtés, & menacés d'une ruine prochaine.

De Wit fit ſans doute toutes ces réflexions : mais les lumieres de l'eſprit ſont de peu de reſſource contre

la foibleſſe du cœur. Entierement occupé du mal, il n'oſoit pas voir le remede qui en pouvoit arrêter le cours. Accablé par les progrès des François, par la haine des peuples, par l'incertitude de ſes amis, le Penſionnaire ne vit de reſſource que dans la modération du vainqueur. Par ſon conſeil, les Etats Généraux demanderent la paix à la France ; ſi le vertueux Pomponne eût été écouté, on l'auroit accordée à des conditions honorables pour la Puiſſance qui la donnoit, mais honnêtes pour celle qui la recevoit. Malheureuſement Louvois, qui étoit le Miniſtre favori, ſe livra à toute la hauteur de ſon caractere, & fit arrêter qu'on exigeroit des vaincus

des choſes tout-à-fait contraires à leur honneur, à leur religion, à leur liberté.

La dureté de ces conditions déconcerta le Penſionnaire & ſes Partiſans, qui avoient eſpéré & fait eſpérer plus de généroſité : cependant ils parurent fermes dans le parti qu'ils avoient pris. « La République » ébranlée juſques dans ſes fonde- » mens par les ſecouſſes qu'on vient » de lui donner, doit déſeſpérer, di- » ſoient-ils, de pouvoir retarder ou » empêcher ſa chûte autrement que » par la ſoûmiſſion. Nous ſommes » dans une égale impoſſibilité, d'ar- » racher à l'ennemi ce qu'il a con- » quis, & de conſerver ce qui nous » reſte. Les poſtes à garder ſont ſans

» nombre, & nous avons peu de
» troupes pour les défendre : atta-
» qués au dehors par une Puiſſance
» redoutable, & au dedans par des
» ſéditions, comment parvenir à
» éviter notre ruine autrement que
» par un accommodement ? Quel-
» ques rudes que ſoient les Lois que
» veut impoſer la France, on ne les
» jugera pas ſi déraiſonnables, ſi l'on
» conſidere qu'elle eſt déjà maîtreſſe
» de trois Provinces, & qu'elle le
» deviendra de celle de Friſe quand
» il lui plaira. Attendre que toutes
» nos Places ſoient priſes l'une après
» l'autre, c'eſt expoſer imprudem-
» ment notre patrie à être traitée
» en pays conquis ».

Quoique ces vûes pacifiques fuſ-

ſent les vûes de preſque tous les gens en place, on fut déterminé à la continuation de la guerre par un accident heureux, mais inopiné. Tandis qu'on délibéroit à Amſterdam ſur le parti qu'il convenoit de prendre, l'Hôtel-de-Ville étoit aſſiégé par le peuple inquiet ſur une réſolution dont dépendoit ſa liberté. La paix entraînoit la plûpart des ſuffrages, lorſque Gilles Valkenier & Gerard Haſſelaer, deux Bourg-Maîtres vifs & intrépides, menacerent d'ouvrir les fenêtres, & d'avertir le peuple qu'il étoit trahi. Le danger préſent d'être mis en pieces par une populace furieuſe, l'emporta ſur celui dont on étoit menacé par les conquêtes de l'ennemi.

On prit le parti de la réſiſtance ; & cette réſolution portée de Ville en Ville, y cauſa une généreuſe révolution. La République n'avoit pas changé de face depuis le vif empreſſement qu'on avoit témoigné pour l'accommodement ; cependant la rupture prévalut par tout ; & s'il y eut quelques oppoſans, ils furent obligés de jurer comme les autres, qu'ils ſacrifieroient à la patrie leurs biens & leurs jours.

Un changement ſi ſurprenant dans les idées, étoit viſiblement le triomphe du Général, & la ruine du Penſionnaire. Depuis aſſez longtems les gens éclairés, le peuple même inſpiré par les Partiſans de la Maiſon d'Orange, ſouhaitoient que

toute l'autorité fût réunie dans un parti, afin qu'étant devenu le maître, il pût pouſſer ſes deſſeins ſans oppoſition, & répondre des évenemens. Durant les beaux jours de la République, les vœux avoient été pour de Wit, qu'on regardoit comme l'auteur de cette félicité: la décadence des affaires avoit inſpiré d'autres ſentimens; ils éclaterent pour la premiere fois à Dordrecht. Le peuple qui croyoit la République trahie ou mal gouvernée, demanda que le Prince fût rétabli dans les Charges de ſes ancêtres: *vive Orange*, diſoient ces ſéditieux, *les de Wit & leurs Partiſans ſont la cauſe de nos malheurs; nous voulons le Prince pour notre Stadhouder.*

Les Magiſtrats intimidés par ces cris & par les menaces qui les ſuivirent, envoyerent prier le Prince de ſe tranſporter dans leur Ville pour calmer, s'il étoit poſſible, la fureur du peuple irrité. Ce Général s'en défendit long-tems, ou par ſcrupule de quitter l'armée, ou pour donner au feu le tems de devenir plus vif. A la fin il céda aux inſtances des Députés, que la crainte d'être mis en pieces, s'ils revenoient ſeuls, rendoit plus éloquens, que le deſir de voir dans leurs murs l'idole de la multitude, & leur ſucceſſeur dans le gouvernement.

Le Prince n'eut pas plutôt pris place dans le Conſeil, qu'il fut ſurpris de s'entendre demander quel-

les propoſitions il avoit à faire : il répondit qu'il étoit venu à la priere de l'Aſſemblée pour apprendre ce qu'on pouvoit ſouhaiter de lui. On ſe borna à des complimens, & à la priere de viſiter les magaſins & les fortifications. Il le fit accompagné des Magiſtrats qui s'étoient flatés que cette légere ſatisfaction calmeroit peut-être les agitations du peuple, & il ſe diſpoſa enſuite à regagner ſon camp. Les ſéditieux voulurent ſavoir avant ſon départ, s'il avoit été élevé à la premiere dignité de la République : il n'eut pas plutôt dit avec une modération véritable ou feinte, qu'il n'étoit pas & ne pouvoit point être Stadhouder à cauſe d'un ſerment qui le

lioit, qu'ils jurerent tous de ne jamais mettre bas les armes, qu'ils n'euſſent obtenu du Magiſtrat l'illuſtre Chef qu'ils vouloient avoir. Les Régens intimidés par ces nouvelles menaces, renoncerent par un acte authentique à l'Edit perpétuel, choiſirent le Capitaine Général pour leur Gouverneur, & le diſpenſerent du ſerment qu'il avoit fait de n'accepter jamais le Stadhoudérat.

Le Prince d'Orange qui outroit aſſez ſouvent les apparences de la droiture, de la religion, & de la vertu, fit difficulté de recevoir cette diſpenſe, quoique plus légitime que celle des Miniſtres dont il ſe contenta. Comme les Eccléſiaſtiques n'ont aucun droit de rompre les ſer-

mens publics faits au Souverain, c'étoit au Magiſtrat ſeul qui les avoit exigés, à en diſpenſer : mais le Prince fit apparemment réflexion que cette démarche le rendroit plus agréable aux Paſteurs & plus reſpectable aux peuples.

Quoi qu'il en ſoit, on n'eut pas plutôt levé ſes ſcrupules, que l'acte de ſon élection fut ſigné par tout le Conſeil, & envoyé à Corneille de Wit, ancien Bourg-Maître, & frere du grand Penſionnaire, pour qu'il le ſignât. Ce grand homme qui étoit retenu dans ſon lit par des infirmités contractées au ſervice de la République, refuſa aſſez fierement de violer un ſerment qu'il avoit fait au Souverain, & dont il ne croyoit

pas que la Régence eût droit de le diſpenſer. Envain les Députés lui repréſenterent qu'il devoit céder aux fureurs d'une populace armée qui environnoit ſa maiſon, & qui menaçoit de le maſſacrer : cet intrépide Magiſtrat perſiſta à dire qu'il n'eſtimoit pas aſſez ſes jours pour les prolonger par la ſignature d'un décret préjudiciable à la liberté. On commençoit à déſeſpérer de le gagner, lorſque ſon épouſe éplorée, lui préſenta ſes deux jeunes fils, & le conjura tendrement de ſe conſerver pour eux. Le trouvant inflexible, elle le menaça d'ouvrir toutes les portes, de ſe jetter avec ſes enfans entre les bras des ſéditieux, de ſauver, ſi elle le pouvoit,

ſa

ſa famille, & de l'abandonner, puiſqu'il le vouloit, à une opiniâtreté inutile, & à une mort inévitable. Ces paroles prononcées avec fermeté & d'un ton tragique, l'émûrent : il ſe laiſſa vaincre & ſigna. Il crut ſauver ſon honneur, & ſe réſerver un ſubterfuge pour réparer cette foibleſſe, lorſque le péril ſeroit paſſé, en ajoûtant à ſon ſein ces deux lettres, v. c, c'eſt-à-dire, VI COACTUS, *contraint par la force* : mais un Miniſtre ayant expliqué au peuple ce que ſignifioient ces deux lettres, on contraignit de Wit de les effacer, & de ſigner ſimplement comme tous les autres.

Le ſoûlevement de Dordrecht fut un mal contagieux qui ſe répan-

dit partout. Chaque Ville voulut avoir le Prince d'Orange pour ſon Stadhouder; & on l'invitoit de tous côtés à venir prendre poſſeſſion de ſa nouvelle dignité. Les Etats Généraux rectifierent ce que ces élections précipitées & tumultueuſes avoient d'irrégulier, en confirmant l'élévation du Prince. Cependant les émotions populaires ne diminuoient point : la multitude continuoit à n'avoir nul reſpect pour ſes Magiſtrats ; & la rage fut pouſſée juſqu'à attenter aux jours du grand Penſionnaire, qui avoit été contraire à la révolution.

De Wit fortement preſſé d'intercéder pour Vander Graef, le ſeul de ſes aſſaſſins qui eût été pris, ne vou-

lut jamais ſe laiſſer fléchir. En vain lui répéta-t-on mille fois qu'il y auroit de la gloire à ſauver la vie d'un homme qui avoit voulu la lui ôter, & que l'occaſion étoit favorable de regagner par un trait de clémence, le cœur de la multitude qui ſouhaitoit vivement cet acte de généroſité : il répondit toûjours qu'il falloit laiſſer à la Juſtice un cours libre, parce que l'impunité ne ſervoit qu'à rendre les ſcélérats & plus nombreux & plus hardis. Le peuple, ajoûtoit-il, me hait ſans raiſon; je ne veux pas regagner ſon amitié par une démarche qui expoſeroit les jours de tous les gens en place, & que mes ennemis regarderoient plutôt comme une marque de ma foi-

bleſſe, que de la force de mon cœur ou de ma raiſon. La ſuite fit voir que le parti de la douceur auroit été le parti de la ſageſſe. Le peuple échauffé par le ſang qu'il vit répandre, forma mille accuſations injurieuſes contre les deux freres : ils firent l'un & l'autre des efforts inutiles pour ſe juſtifier. Comme on eſt toûjours coupable quand on eſt haï, les preuves même de leur innocence étoient des crimes aux yeux de leurs ennemis. Cette prévention détermina le grand Penſionnaire à quitter ſa place. Cet acte de grandeur d'ame ou de déſeſpoir, fut le dernier de la vie de ce Magiſtrat ; il fut maſſacré peu de jours après, & avec lui Corneille de Wit ſon frere, le plus

grand homme, après lui, de la République.

Je ne voudrois pas aſſûrer après pluſieurs écrivains, même modérés, que le Stadhouder avoit ordonné ou préparé cet attentat : il s'eſt toûjours défendu d'avoir part au crime, quoiqu'il ait conſenti à en recueillir le fruit. Son caractere ne décide pas à mon gré la difficulté que forme l'Hiſtoire ; & je penſe que c'eſt un de ces problèmes politiques que le cœur des Lecteurs réſoudra toûjours.

L'inſtant de l'élévation du Prince d'Orange devint comme une nouvelle époque dans l'hiſtoire des Provinces-Unies, & preſque dans l'Hiſtoire générale. Les Puiſſances

qui avoient contribué aux malheurs de la Hollande; celles qui les avoient ſouhaités ; celles qui les avoient vûs avec indifférence; celles qui n'avoient fait que des vœux pour ſa conſervation; celles qui s'étoient remuées lentement en ſa faveur : tout ſe réunit pour ſa défenſe. Ce changement arrivé ſi à propos fut attribué au génie du Stadhouder; & c'étoit l'ouvrage des circonſtances. On avoit triomphé de voir humilier les Hollandois, que leurs richeſſes rendoient arrogans : mais on étoit déſeſpéré de l'aggrandiſſement de la France. La plus foible paſſion fut à l'ordinaire ſacrifiée à la plus forte : & parce qu'il s'agiſſoit de ſecourir la Hol-

lande, celui qui la gouvernoit, ſe trouva, ſans y avoir contribué, le lien de la ligue qui ſe forma pour elle.

Avec cet avantage, le Prince d'Orange ſe rendit bientôt l'ame & l'arbitre de l'Europe. Il répandit par ſes émiſſaires que les François, plus puiſſans que n'avoit été Charles-Quint, viſoient comme lui à la monarchie univerſelle, & s'y prenoient mieux pour y parvenir. Ce fantôme révolta l'orgueil des Puiſſances, irrita leur jalouſie, fortifia leurs ſoupçons, réveilla leur politique, & les diſpoſa à former une union conſtante qui aſſûrât leur tranquilité. L'adroit Stadhouder fut le centre où ſe réunirent toutes ces haines

contre la France. Avec le nom impoſant d'un ſyſtème d'équilibre qu'il imagina, il réunit les peuples les plus diviſés, il gagna la confiance des Cours les plus ſoupçonneuſes, il concilia les intérêts les plus oppoſés, il éteignit les haines les plus implacables, il s'aſſujettit les eſprits les plus indépendans, il anima les Nations les plus languiſſantes, il prit un aſcendant abſolu ſur les plus grands Monarques. Le fruit de tant d'intrigues, fut ſenſible pour la République : elle ceſſa d'être le théatre de la guerre, qui paſſa dans les Etats voiſins.

Les Partiſans du Prince d'Orange ſaiſirent cet inſtant brillant pour aſſûrer leur crédit, en augmentant le

ſien. Gaſpard Fagel, qui joüiſſoit d'une grande conſidération à Harlem, diſpoſa le Sénat de cette Ville à faire propoſer aux Etats de Hollande de rendre le Stadhoudérat héréditaire dans la Maiſon où il venoit de rentrer. « Tout le tems » qui s'eſt écoulé depuis la mort de » Guillaume ſecond, a été un en- » chaînement de malheurs pour » nous, diſoient les Députés. Les » guerres étrangeres qui, durant » vingt ans, ont épuiſé l'Etat, & les » diſſenſions domeſtiques qui l'ont » déchiré, ont ébranlé les fonde- » mens de la République. Les au- » teurs de tous ces déſaſtres ont ſubi » le ſort qu'ils méritoient : les uns » ont été ſagement dégradés ; les

» autres ont été immolés à la
» vengeance publique. L'autorité
» qu'ils avoient laiſſé avilir, a
» paſſé dans des mains habiles,
» capables de la faire reſpecter par
» le citoyen, & de la défendre con-
» tre l'ennemi. Aſſûrons à nos deſ-
» cendans le bonheur dont nous
» joüiſſons; que les premieres Char-
» ges de l'Etat ſoient rendues hé-
» réditaires dans l'auguſte Sang qui
» les a rendues ſi utiles aux peuples.
» Veniſe & Gènes n'ont-elles pas
» leurs Doges ? La Grande Breta-
» gne a eu ſon Protecteur, dès qu'elle
» a penſé à s'ériger en République.
» Le Stadhoudérat eſt eſſentiel à
» notre gouvernement; & nous n'a-
» vons été ſi long-tems malheu-

» reux, que parce que nous nous » ſommes oppoſés à l'élévation du » Prince d'Orange ».

Ce diſcours rempli de ſophiſmes pouvoit être aiſément réfuté ; cependant il ne le fut pas : le parti Républicain étoit trop abbatu pour l'oſer ; & les amis du Stadhouder ne voyoient de ſalut pour eux, que dans la continuation & l'augmentation de ſa puiſſance. Non contens de ſe rendre aux invitations des Députés de Harlem, ils les remercierent de leur zele. Il ſembloit qu'on craignît de rentrer dans les droits de la liberté, & de manquer quelque jour de Souverain. Ce n'étoit pas aſſez de s'être donné un Maître pour le tems préſent, on vouloit

être aſſûré d'en trouver un à l'avenir; & on s'obligeoit avec toute ſa poſtérité, à obéir à tous les deſcendans mâles du Prince d'Orange. Ainſi fut lâchement ſacrifié par le Magiſtrat, un droit précieux qu'il étoit obligé de laiſſer auſſi entier à ſes ſucceſſeurs, qu'il l'avoit reçû de ſes ancêtres. L'exemple de la Province de Hollande entraîna ſur le champ la Zélande. Les trois Provinces qui avoient été conquiſes par les François & les Munſtériens, Gueldre, Utrecht, Over-Yſſel, formerent ces nœuds un peu plus tard: mais elles ne ſe virent pas plutôt délivrées de leurs vainqueurs, qu'elles demanderent à rentrer dans l'ancienne union, dont une force ſu-

périeure les avoit détachées, & qu'elles accorderent au Prince d'Orange les mêmes prérogatives.

Les ſervices que le Stadhouder avoit rendus à ſa Nation, ne paroiſſoient pas au-deſſus des ſacrifices qu'on venoit de lui faire. La République s'étoit dépouillée d'une partie de la ſouveraineté pour un de ſes Sujets : mais un Sujet devenu trop grand, a preſque toûjours honte de l'être : un état qui tient le milieu entre le Thrône & la ſoûmiſſion, eſt un état violent qui ne peut durer. Une ambition commune ſuffit alors, pour travailler à franchir les bornes de l'autorité dont on eſt revétu ; & le Prince d'Orange auroit été un phénomene dans l'Hiſ-

toire, s'il avoit pû ſe réſoudre à reſpecter les barrieres qui limitoient ſa puiſſance. Il travailla à ſon élévation : mais, ſuivant ſon caractere profond & diſſimulé, il s'y prit ſi adroitement, qu'il fit preſque douter s'il avoit d'autre part au projet, que d'avoir laiſſé agir ſes amis.

Dès que les François eurent vuidé la Gueldre, les Etats Généraux compoſés des partiſans du Stadhouder, lui donnerent le pouvoir de réformer le Gouvernement de cette Province, d'éloigner des Charges ceux qui lui en paroîtroient incapables, & d'en revétir les perſonnes qu'il jugeroit propres à les remplir. Le Prince d'Orange tira de cette imprudente commiſſion, l'avantage

de mettre à la tête des affaires des Magiſtrats dévoüés à ſes intérêts. Conrad Leclerc, que beaucoup de pénétration dans l'eſprit, aſſez de politeſſe dans les manieres, une inſinuation infinie dans le caractere, rendoient propre à conduire des manœuvres importantes & difficiles, fut fait Secrétaire des Etats du quartier de Nimegue. Il ſe ſervit du crédit que lui donnoient ſon Protecteur, ſa place, ſon mérite perſonnel, pour diſpoſer les peuples à ſacrifier leur indépendance. On lui entendoit dire publiquement, que dans l'épuiſement où ſe trouvoit la Province, il lui étoit impoſſible de ſe ſoûtenir par ſes propres forces; qu'il ne voyoit de reſſource pour

elle que dans la protection du Prince d'Orange, & qu'il ne falloit pas balancer à lui en offrir la ſouveraineté. Tout bas il diſoit à ceux qu'il ſavoit avoir le plus d'autorité, qu'il ſeroit avoué quand il le faudroit, que leurs ſervices ſeroient reconnus, & que ſi la Gueldre ne ſe hâtoit, elle ſeroit prévenue par la Hollande. Les autres émiſſaires du Prince faiſoient le même manege dans les quartiers de Zutphen & d'Arnheim.

Lorſqu'on crut avoir mis les eſprits dans la diſpoſition où on les vouloit, les Etats de la Province furent aſſemblés. Après quelques difficultés, on conféra la Souveraineté du pays, & la qualité de Duc de Gueldre au Prince d'Orange : ce

beau

beau préſent fut accompagné de tous les éloges, de toutes les ſoûmiſſions, de toutes les marques d'admiration & de reconnoiſſance qui pouvoient flater un Prince de vingt-quatre ans.

Le Stadhoudér cacha ſagement la joie que lui cauſoit l'offre qu'on lui faiſoit. Il répondit aux Députés de Gueldre, qu'il avoit beſoin de tems pour réfléchir ſur un évenement de cette importance, & qu'il devoit aux autres Provinces l'attentention de les conſulter. Il ne s'adreſſa pourtant qu'à celles de Hollande, de Zélande, & d'Utrecht, ſans doute pour leur inſinuer qu'elles lui devoient les mêmes honneurs, puiſqu'il leur avoit rendu les

mêmes ſervices. Il ne crut pas devoir demander l'avis de la Friſe & de Groningue, parce que ces Provinces avoient un Stadhouder particulier. A l'égard de Lover-Yſſel, le gouvernement n'y avoit pas encore été changé, & il y avoit dans la régence, des membres dont il avoit raiſon de ſe défier.

Les Etats d'Utrecht, où le Prince avoit beaucoup de créatures, conſentirent unanimement qu'il acceptât la Souveraineté : ceux de Hollande, après des conteſtations longues & ameres, ſe trouverent partagés : mais la Zélande lui écrivit beaucoup & de fortes raiſons pour l'en diſſuader. Elle lui repréſenta que les offres qu'on lui faiſoit étoient

incompatibles avec les lois de l'union ; qu'un vain titre lui raviroit la confiance & l'affection des peuples ; que le nom de Souverain n'ajoûteroit rien ou preſque rien à l'autorité dont il joüiſſoit ; qu'il y auroit enfin plus de gloire à refuſer les propoſitions qu'on lui faiſoit, qu'à les accepter.

On peut juger des diſpoſitions du Prince par la maniere dont il écrivit aux Provinces après en avoir reçû les réſolutions. Sa lettre à la Province d'Utrecht eſt pleine de ſentiment : on ne remarque que de la froideur dans celle qu'il adreſſa à la Hollande : il regne beaucoup d'aigreur & de reſſentiment dans ſa réponſe à la Zélande. Il eſt aiſé de

juger par cette conduite, combien le Prince d'Orange étoit ſenſible à l'eſpérance de régner : il y renonça pourtant, parce qu'il vit que les eſprits s'aigriſſoient tous les jours, qu'on le borneroit sûrement à la Souveraineté de la Gueldre, & qu'il réveilleroit ſans retour les ſoupçons des Provinces.

La victoire que le Stadhouder venoit de remporter ſur lui-même, méritoit certainement des éloges. Je ne ſuis pas de ceux qui font honneur à ſa modération, du parti qu'il prit dans ces circonſtances : mais il eſt toûjours fort loüable d'avoir eu le courage & la prudence de combattre ſon ambition. Cependant le refus du Prince qui devoit guérir les

défiances publiques, les augmenta par une de ces biſarreries, dont la philoſophie & la politique ſont également embarraſſées à trouver la cauſe. « Il n'eſt pas naturel, diſoient » les Républicains, que la Gueldre » ait fait par reconnoiſſance ce qu'on » n'accorde jamais qu'à la tyrannie. » On veut faire paſſer pour un ſen- » timent unanime la réſolution de » quelques eſprits brouillons & in- » téreſſés. Les foibles ont été ſéduits » par la crainte, les ambitieux par » l'eſpérance, & les mieux inten- » tionnés par l'adreſſe qu'on a eue » de leur perſuader qu'ils n'étoient » pas en aſſez grand nombre pour » rien empêcher. Prétendre, comme » on veut, que tout ſe ſoit fait à

» l'inſçu du Prince, c'eſt une chime-
» re ; ſes agens exécutoient ſes or-
» dres, & n'ont remué que de ſon
» conſentement. Son refus n'eſt pas
» un effet de ſa modération, c'eſt un
» refus forcé ; & il n'a rejetté la Sou-
» veraineté, que lorſqu'il a vû, par
» la diſpoſition des eſprits qu'il avoit
» fait ſonder, qu'on ne pouvoit l'é-
» tendre aux autres Provinces, ni
» la poſſéder même tranquilement ».

Ces diſcours répétés avec effuſion de cœur, firent une ſi forte impreſſion ſur l'eſprit du peuple, qu'il paſſa tout d'un coup de la paſſion qu'il avoit eue pour ſon Stadhouder, à une haine aveugle & implacable : les Etats de Hollande même partagerent les murmures des mécon-

tens, pour avoir biaiſé dans une affaire où il s'agiſſoit de la ruine du gouvernement. Les choſes furent pouſſées ſi loin, que les Magiſtrats de cette Province ſe virent réduits à faire un Edit qui condamnoit à mort tous ceux qui oſeroient dire, *que le Prince d'Orange avoit voulu ſe rendre Souverain du pays, & que les Etats de la Province avoient eû intention de délibérer, pour lui déférer cette Souveraineté.*

Dès que le Stadhouder eut vû ſes projets d'élévation renverſés, il n'imagina de moyen pour ſoûtenir ſon crédit, que la continuation de la guerre, & il tourna toutes ſes vûes de ce côté-là. Il ſe croyoit d'autant plus aſſûré de réuſſir, que

les Princes confédérés plus aigris qu'accablés par les victoires de Loüis XIV, paroiſſoient plutôt déterminés à s'enſevelir ſous les ruines de leurs Etats, qu'à recevoir la loi d'un Monarque, qui l'offroit peut-être avec trop d'orgueil. L'Empereur Léopold peu touché des malheurs des Cercles, témérairement engagés dans une guerre cruelle par ſes intrigues, ne ſongeoit qu'à tenir ſans ceſſe l'Europe armée contre la France, ſous le prétexte impoſant de défendre la liberté publique. L'Eſpagne preſqu'entierement dépouillée des Pays-Bas par ſa négligence ou par ſa foibleſſe, attendoit du ſort des armes une révolution heureuſe qui pourroit la remet-

tre en poſſeſſion de ce qu'elle avoit perdu. Le Danemarck & le Brandebourg n'eſpéroient conſerver leurs conquêtes ſur la Suede, qu'en éloignant de leurs frontieres le François qu'ils ſavoient prêt à voler au ſecours de leur ennemi. Le Parlement d'Angleterre plus jaloux des ſuccès de la France que du Commerce de la République, n'oublioit rien pour faire paſſer ſes paſſions & ſes ſentimens dans le cœur de ſon Souverain.

Il n'y avoit que les Provinces-Unies qui penchaſſent vers la paix. Elles s'ennuyoient de fournir ſeules aux frais d'une guerre ruineuſe, qui ſembloit n'être plus que celle de leurs alliés. L'honneur de compter

parmi leurs Penſionnaires l'Empereur, le Roi d'Eſpagne, celui de Danemarck, preſque tous les Electeurs, & un grand nombre de Princes d'Allemagne, n'empêchoit pas qu'elles ne ſentiſſent leur épuiſement. Elles expoſerent leur ſituation aux Ambaſſadeurs qui s'étoient rendus à Nimegue, moins pour rendre la tranquilité à l'Europe, que pour faire croire qu'ils l'avoient voulu. La menace que firent les Etats de conclurre une paix particuliere, ſi on ne travailloit ſérieuſement & de bonne foi à la paix générale, intimida les Princes confédérés : la crainte que ces Puiſſances intimidées ne ſe prétaſſent à un accommodement, allarma beaucoup

le Prince d'Orange. Il fut raſſûré par le Chevalier Temple, qui, en qualité de Miniſtre du Roi médiateur, lui promit ou de rendre la paix impoſſible, ou d'en éloigner du moins la concluſion.

Ce Négociateur, le plus célebre, je crois, qu'ait eu ſa Nation, paroiſſoit bien capable de ce qu'il promettoit. Quoique les Anglois aient rarement la ſoupleſſe & la diſſimulation que demande l'intrigue, & qu'ils appellent eux-mêmes les négociations *l'artillerie de leurs ennemis*, M. Temple étoit devenu un des premiers politiques de l'Europe. Bien éloigné de l'uſage de ſes compatriotes, qui ſe bornent à la connoiſſance de leur gouvernement &

de leur commerce, il avoit étudié à fonds les affaires étrangeres & y excelloit. Dès qu'un homme pouvoit lui donner des lumieres ou des conſeils utiles, il le recherchoit de quelque pays qu'il fût ; & l'Hiſtoire obſerve qu'il n'a jamais ſouhaité la confiance ou l'amitié de perſonne, qu'il ne ſoit venu à bout de l'acquérir. Son eſprit vif & brillant, ſa converſation enjoüée & ingénieuſe, le faiſoient paſſer quelquefois pour un homme ſuperficiel ; & cette perſuaſion qu'il fortifioit le plus qu'il pouvoit, avançoit beaucoup plus ſes projets, que l'air profond & myſtérieux qu'affectent les autres Négociateurs. Né avec des paſſions violentes & emportées, il employa ſa

raiſon à s'en rendre maître, & ſa politique à laiſſer croire qu'il en étoit eſclave : par ces deux moyens, il avoit acquis un empire abſolu ſur ſon cœur, & beaucoup d'aſcendant ſur l'eſprit des autres. Son grand principe en politique étoit qu'il falloit toûjours dire la vérité : l'expérience lui avoit appris que c'étoit la ſeule ruſe infaillible, & ſa délicateſſe vouloit que ce fût la ſeule digne d'un honnête homme. Plein de l'horreur qui eſt ordinaire à ſa Nation pour la ſervitude, il diſtinguoit dans ſes Ambaſſades le ſervice du Roi, du ſervice de la Patrie ; & autant qu'il étoit zelé pour l'un, autant étoit-il froid & indifférent pour l'autre. On l'accuſa peut-être avec

juſtice d'avoir pouſſé trop loin les ſentimens Républicains. La paſſion qu'il avoit pour les Lettres, ne lui permettoit pas de diſſimuler ſon mépris pour les Miniſtres publics qui négligeoient de ſe cultiver ; il prétendoit que l'étude des hommes ſans celle des livres, n'eſt pas ſuffiſante pour former un homme d'Etat. Une volupté douce & recherchée, plus connue ordinairement de notre Nation que de la ſienne, faiſoit ſes délices : toûjours borné à l'inſtant préſent, il regardoit les eſpérances & les craintes de l'avenir, comme des eſpérances & des craintes imaginées pour le vulgaire. Ceux qui ont le plus étudié le Chevalier Temple, prétendent qu'il ai-

moit ſes amis juſqu'à leur ſacrifier ſa fortune, & qu'il haiſſoit ſes ennemis au point de ne les pouvoir entendre nommer ſans chagrin; que ſes vûes en politique étoient plus juſtes que profondes; qu'il étoit vain dans le ſuccès, & aigre dans la diſgrace; que ſi on étoit ſéduit d'un côté par l'agrément de ſon commerce, on étoit révolté de l'autre par un ridicule amour propre qui lui faiſoit tout ramener à lui. Il fut d'une humeur douce, mais inégale; ſingulier dans ſes manieres & dans ſes ſentimens; paſſionné enfin pour le plaiſir & pour la gloire.

Le Chevalier Temple employa tout ce qu'il avoit de pénétration & de fineſſe, pour tenir la parole

qu'il avoit donnée au Prince d'Orange : il joignit ſes intrigues au cri des peuples & aux menaces du Parlement, pour forcer le Roi d'Angleterre à ſe déclarer contre la France ; ce qui ôtoit juſqu'à l'eſpérance de voir jamais rétablir la tranquilité dans l'Europe. Charles II. qui étoit tout ce qu'il vouloit, & à qui il ne manqua que de l'ambition pour être le premier homme de ſon ſiecle, feignit de ſe rendre : pour perſuader juſqu'à ſes Sujets les plus défians, il contracta des alliances, leva des troupes, leur fit paſſer la mer, & ordonna des prieres publiques, *pour détourner la colere du Ciel que les pechés de la Nation avoient irrité.* Quoique M. Temple fût inſtruit de la

la politique, des intérêts, du caractere de ſon Roi, il ſe laiſſa ébloüir par ces vaines démonſtrations. La honte qu'il eut de s'être laiſſé tromper, le conduiſit depuis dans la ſolitude, où ſe croyant uniquement occupé à faire paſſer à la poſtérité ſes actions, il lui tranſmit ſes haines & ſes paſſions.

Les Plénipotentiaires François, MM. Deſtrades, Croiſſy & Davaux, profiterent en grands politiques de la ſécurité du Prince d'Orange & du Chevalier Temple ſon ami, pour avancer le grand ouvrage de la paix avec la Hollande. Elle fut enfin conclue à Nimegue le 10 Août 1678, malgré les brigues du Stadhouder, & les plaintes des alliés.

Le Prince d'Orange déſeſpéré d'un évenement, qui, de Chef & d'arbitre en quelque maniere de l'Europe, le réduiſoit preſque à la qualité de particulier, prit un parti qui étoit également la preuve, & d'une ambition ſans bornes, & d'un génie fort élevé. Il médita de ſurprendre le Maréchal de Luxembourg avant que la nouvelle du traité ne fût bien publique. Il ſe promettoit les plus grands avantages de cette manœuvre pour peu qu'elle fût heureuſe; de flater le reſſentiment des Princes ligués que les Miniſtres Hollandois n'avoient pû entraîner dans leurs vûes pacifiques; de forcer le Roi d'Angleterre à ſe déclarer contre l'ennemi commun; d'engager enfin

à la tête d'une armée victorieuſe, les Etats à rentrer en guerre.

Ces idées, qui paroîtront peut-être chimériques aux yeux du vulgaire, n'étoient que ſublimes : mais l'aſcendant ordinaire du Général François ſur ſon concurrent, les déconcerta. Ce grand Capitaine n'eut pas été plutôt averti de l'accommodement conclu à Nimegue, qu'il agit comme s'il n'y avoit plus d'ennemis à ſon voiſinage : cette ſécurité enhardit le Prince d'Orange à haſarder un combat. M. de Luxembourg étoit à table, lorſqu'on lui annonça l'ennemi : le coup d'œil qu'il avoit infaillible, lui fit voir à l'inſtant le danger de ſa ſituation, & les moyens d'en ſortir. Trop dif-

ſipé le plus ſouvent pour prévoir les évenemens, il avoit le précieux talent de les tourner tous à ſon avantage. Ces coups imprévus, qui troublent l'imagination des hommes ordinaires, élevoient la ſienne : il augmentoit ſa réputation de ce qui auroit ruiné celle d'un autre ; & ſans avancer un paradoxe, on peut aſſûrer qu'il gagnoit à être ſurpris.

Le Stadhouder l'éprouva à la bataille de Saint Denis près de Mons. Il eſt vrai que comme il attaquoit un ennemi déſarmé, le commencement de l'action lui fut favorable : mais la fin du combat ne répondit pas au commencement. Forcé à la retraite, après quelques ſuccès inutiles, le Général Hollandois n'em-

porta que le regret d'une perfidie honteuſe & infructueuſe.

L'entrepriſe du Prince d'Orange ne fut pas vûe du même œil partout : ſes partiſans publierent qu'elle étoit héroïque, & qu'il ne pouvoit finir la guerre plus glorieuſement. Ses ennemis ſuppoſant, ce qui eſt plus que vraiſſemblable, qu'il étoit inſtruit de la paix quand il avoit engagé ce combat, déteſtoient hautement une trahiſon ſi noire. Les indifférens regarderent cette action comme un coup de déſeſpoir, par lequel il cherchoit à brouiller les affaires, & à rompre un accommodement qui l'alloit dépoüiller d'une partie de ſon autorité, & le réduire à l'oiſiveté ou au manege des factions.

Cela ſeroit arrivé ainſi apparemment, ſi le Stadhouder n'avoit pris ſes meſures de plus loin, pour ſe ménager en Angleterre un dédommagement de ce qu'il alloit perdre en Hollande. Ce Prince avoit paſſé la mer l'année qui précéda la paix, pour tâcher d'engager Charles II. ſon oncle, à lui donner en mariage la Princeſſe Marie, fille aînée du Duc d'York, qu'on regardoit comme l'héritiere préſomptive des trois Royaumes de la Grande Bretagne, le Roi n'ayant point d'enfans légitimes, ni le Duc d'enfans mâles. Trop d'obſtacles traverſoient cette importante affaire, pour qu'il parût poſſible de les lever. Le Duc zélé pour ſa religion juſqu'à lui ſacrifier

trois Couronnes, ne devoit pas être porté naturellement à donner ſa fille à un Proteſtant. Le Roi trop indolent pour vouloir fortement quelque choſe, n'étoit pas d'un caractere à faire violence à un frere pour lequel il avoit de l'inclination. Le Prince d'Orange qui ſouffloit dans toute l'Europe la guerre contre la France, n'étoit pas agréable à la Cour de Londres, où juſqu'au Monarque, tout étoit Penſionnaire de Loüis XIV. La Princeſſe Marie, qui n'avoit que quinze ans, pouvoit être aiſément entraînée par l'autorité d'un pere extrèmement vif, & par l'exemple d'une mere qui étoit morte dans la Communion Romaine. Mylord Arlington, quoique dé-

chu de ſa premiere faveur, conſervoit encore un grand aſcendant ſur l'eſprit du Roi; & il avoit une haine invincible contre le Stadhouder, qui ne lui avoit témoigné aucune conſidération à la Haye.

Tant d'obſtacles réunis firent une impreſſion ſi forte ſur le Prince d'Orange, qu'il ſe détermina à quitter l'Angleterre, ſans avoir eu le courage de faire les premieres ouvertures du deſſein qui l'y avoit conduit. Le Comte de Danby combattit avec ſuccès une réſolution qu'il jugeoit imprudente : par ſes conſeils le départ fut différé, & l'affaire du mariage propoſée par lui-même au Monarque. « Sire, lui dit-» il, en l'abordant un gros paquet

» à la main, j'ai reçû des lettres des
» perſonnes du Royaume les plus
» dévoüées à vos intérêts : perſua-
» dées que le Prince d'Orange n'a
» paſſé la mer qu'en vûe d'épouſer
» la Princeſſe Marie, elles opi-
» nent unanimement à la lui don-
» ner. Si vous attendez que le Par-
» lement vous demande cette union,
» vous ne pourrez, ni y conſentir de
» bonne grace, ni vous y oppoſer
» ſans danger. Forcez le Prince &
» la Nation à la reconnoiſſance, en
» formant comme de vous-même
» des liens qui leur ſont ſi chers. Le
» Duc d'York conſentira difficile-
» ment à cette alliance ; mais avoir
» égard à ſes répugnances, ce ſe-
» roit trahir ſes plus précieux inté-

» rêts. Tous les Anglois qui ſont » alarmés ſur ſa croyance, ont be- » ſoin d'être raſſûrés; lorſqu'ils ver- » ront une de ſes filles unie à un » Prince qui eſt en quelque maniere » le Chef du parti Proteſtant; ils » regarderont la religion du Duc » comme purement perſonnelle, & » ne craindront point qu'elle paſſe » à ſes héritiers ».

Le Roi ſéduit ou intimidé par ces réflexions, céda aux prieres de ſon Miniſtre, & arracha le conſentement du Duc d'York. Le Prince d'Orange averti de ces favorables diſpoſitions, ſe rendit au Palais ſans délai : *Mon neveu*, lui dit le Monarque, *il n'eſt pas bon que l'homme ſoit ſeul; je veux vous donner une aide*

ſemblable à vous, & lui déclara tout de ſuite ſa réſolution. Le dégoût que Charles avoit pour les affaires, lui en faiſoit précipiter ordinairement la concluſion. La pénétration de ſon eſprit lui fourniſſoit dans la plûpart des évenemens des raiſons de vouloir & de ne vouloir pas, qui le jettoient dans des réflexions qu'il ne vouloit pas faire. Pour éviter la peine qu'il avoit à ſe déterminer dans ces occaſions, il finit en deux heures un mariage qui devoit faire la deſtinée de trois Royaumes, & décider de la tranquilité de l'Europe entiere. Mylord Arlington, chagrin que cette affaire ſe fût conclue à ſon inſu, fit un compliment ſi ſingulier au Prince d'Orange, qu'il

mérite d'être rapporté. *Il y a*, lui dit-il, *certaines choſes bonnes en elles-mêmes, qu'on gâte par la maniere de les faire; il y en a d'autres au contraire mauvaiſes de leur nature, & que la maniere de les faire rend bonnes: mais j'avoue que celle du mariage de votre Alteſſe eſt ſi bonne, que de quelque maniere qu'elle fût faite, elle ne pouvoit devenir mauvaiſe.*

La nouvelle de cet évenement portée dans les différentes Cours de l'Europe, y cauſa de la joie, du chagrin, ou de la ſurpriſe, ſelon les ſuites qu'on crut qu'il auroit. La France qui éclata d'abord contre cette alliance, ſe radoucit auſſi-tôt qu'on lui eut fait entendre que l'eſprit du Prince d'Orange ſeroit in-

failliblement ramené par ce moyen, à des vûes modérées & pacifiques. Les alliés ne douterent point que le Roi ne cédât aux ſollicitations de ſon neveu & aux vœux de ſon peuple, & qu'il n'abandonnât enfin les intérêts de Loüis XIV. Les Provinces-Unies furent alarmées pour leur liberté : elles ſoupçonnerent leur Stadhouder d'avoir pris avec la Cour de Londres des meſures ſecretes pour les aſſervir. Les Anglois furent partagés : les Catholiques & les Royaliſtes craignirent pour leur religion & pour le Thrône : les Preſbytériens & les Républicains furent raſſûrés contre la perſécution & le deſpotiſme : les vrais Citoyens, tous ceux qui aimoient ſincerement leur

patrie, virent avec chagrin un aſyle ouvert à tous ceux qui l'auroient troublée ; ils ſoupçonnerent ce qui arriva, que les eſprits inquiets & inconſtans, plus communs dans la Grande Bretagne qu'ailleurs, iroient porter leurs mécontentemens au Prince d'Orange, qui étoit d'un caractere à s'en déclarer vengeur. Tels furent en effet les moyens qui le placerent ſur le Thrône.

Il faut tout dire : le Roi Jacques par ſa conduite avoit rendu la révolution facile. Ce Prince avoit aſſez légerement entrepris de changer la Religion, & les lois de ſes Royaumes ; ſa précipitation, ou l'incapacité de ſon Conſeil, le fit échoüer. Naturellement haut & violent, il

regarda comme indigne d'un Souverain, les ménagemens adroits qui gagnent les peuples. Il confondit la fierté avec la grandeur, & l'opiniâtreté avec la conſtance. Il n'eut jamais la patience d'attendre les occaſions, ni le courage ſouvent loüable, de céder aux difficultés.

Devenu Roi de la Grande Bretagne, Guillaume ne dédaigna pas la place de Stadhouder. En uſurpant l'un, il conſerva l'autre; & il alloit ſe conſoler ſouvent à la Haye des chagrins qu'on lui donnoit à Londres. On a dit pour juſtifier ſes fréquens voyages, qu'il n'étoit que Stadhouder en Angleterre, & Roi en Hollande. Les Anglois en effet ne l'eſtimerent que médiocre-

ment; & il me paroît qu'ils ſont les ſeuls qui l'aient bien connu, & qui aient jugé ſainement de ſon caractere & de ſes lumieres.

Je ne craindrai point d'avancer que la flaterie plus que la vérité, a tracé tous les portraits qu'on nous a donnés juſqu'ici de ce Prince célebre. Ses ennemis mêmes ſe ſont laiſſés entraîner par le torrent, & ont copié ſans diſcernement ce qui avoit été haſardé par ſes Penſionnaires. Il fut la preuve que le bonheur ſe mêle des réputations comme des fortunes, & qu'un Roi médiocre peut joüir de la plus brillante réputation dans l'Hiſtoire. Juſtifions cette eſpece de paradoxe par des traits empruntés de ſes propres

panégyriſtes.

panégyriſtes. Sa phyſionomie prévenoit en ſa faveur ; mais ſes manieres le trahiſſoient : il les avoit fieres, auſteres, rebutantes, mêlées malgré cela d'un air de fineſſe ; toûjours mauvais, quoique la fineſſe même ſoit ſouvent utile. Il parloit peu & déſagréablement ; c'étoit le réſultat de ſon éducation, de ſon indolence, & de ſa fierté. La diſſimulation à laquelle on l'avoit accoûtumé dans ſa jeuneſſe, lui fut quelquefois auſſi funeſte qu'avantageuſe : ſi les Hollandois l'honorerent du nom de ſageſſe, les Anglois la déteſterent comme défiance. Il eut plus de pénétration pour connoître les hommes, que de talent pour les gagner : l'inflexibilité de

ſon caractere ne lui permettoit pas de ſe plier à leurs goûts, à leurs vûes, à leur génie. On ne peut pas avoir moins d'invention, ni plus de diſcernement qu'il en avoit : il imaginoit mal, mais il jugeoit bien. Son eſprit n'avoit pas aſſez d'étendue pour embraſſer pluſieurs objets ; & il ne parvint à connoître les différentes Cours de l'Europe, qu'en ignorant l'intérieur des Etats qu'il étoit chargé de conduire ou de gouverner. Le grand art des Souverains, l'art de former les hommes, lui fut tout-à-fait inconnu. Les talens ſous ſon regne ne donnoient nul droit aux honneurs : ils étoient décernés par l'humeur & par le caprice ; ce Prince cherchoit moins des Miniſ-

tres habiles, que des Courtiſans ſoû-mis. Il porta la prévention pour ou contre auſſi loin qu'elle pouvoit aller, & une premiere impreſſion ne fut jamais effacée : il aimoit ou il haïſſoit ; il eſtimoit ou il mépriſoit ſans retour. La guerre ne fut pas ſon côté brillant ; il ne forma preſque point de ſiége qu'il ne levât, ne donna point de bataille qu'il ne perdît, ne ſe meſura avec aucun Général ſans être battu. C'eſt avoir fini ſon éloge militaire, que de dire qu'il fut brave ; encore l'étoit-il moins par l'héroïſme, que par Religion : il étoit Prédeſtinatien. Ses ſuccès ne prouvent pas autant qu'on le prétend, l'étendue de ſon génie. Le haſard ſeul le fit Stadhouder. L'ir-

réſolution de Jacques II. le plaça ſur un Thrône où il ſe repentit pluſieurs fois d'être monté. De l'aveu de tous les Anglois, il y montra une grande inapplication, beaucoup d'humeur, & très-peu de capacité. Sa haine contre la France lui tint lieu de tous les talens. Elle le fit l'ame d'une puiſſante ligue, lui attacha tous les ennemis de Loüis XIV. & lui donna tous les Réfugiés pour panégyriſtes.

De tous les Stadhouders, Guillaume fut celui qui eut le plus d'ambition, & un de ceux qui reſpecterent davantage la liberté ; il vouloit pourtant régner : mais il trouva plus de facilité à déthrôner le Roi ſon beau-pere, qu'à aſſervir les Pro-

vinces-Unies. L'imprudence de Jacques II. fut le ſalut de la République.

Fin du Tome premier.

52635226

ma tete a bas de grand indenieur fort petit
et Jenay plus ni piés ni pattes
de sauoir qui Jesuis Lecteur situte flattes
tu crois auoir beaucoup d'esprit